JB4401 Sax Palat. XXVIII-36.

LE

# PHILOSOPHE ANGLOIS,

OU

# HISTOIRE

DE MONSIEUR

# CLÉVELAND,

FILS NATUREL

# DE CROMWEL;

*Ecrite par lui-même, & traduite de l'Anglois par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.*

TOME CINQUIEME.

Biblioteca Nazionale Palatina Napoli

*A ROUEN*,

Chez { la Veuve de PIERRE DUMESNIL, rue Poterne. / LABBEY, près le Collége.

M. DCC. LXXXI.

*AVEC PERMISSION.*

# LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE M. CLÉVELAND,

## FILS NATUREL DE CROMWEL.

### SUITE DU LIVRE SEPTIEME.

CEPENDANT, Madame Lallin & ma belle-sœur, auxquelles il n'échappoit point une seule de mes démarches, & qui avoient trop d'esprit pour se payer d'apparences, ne s'en rapporterent pas tout-à-fait à la contenance tranquille que j'avois su prendre en leur présence. Sans pénétrer dans le fond du

myſtere, elles jugerent, avec raiſon, qu'il s'étoit paſſé quelque choſe d'extraordinaire; &, voulant prévenir tout ce que leur amitié leur faiſoit craindre, elles prirent enſemble des meſures fort adroites pour me procurer, malgré moi, des divertiſſements qu'elles m'avoient propoſés juſqu'alors inutilement. Saumur étoit rempli de perſonnes de mérite & de gens de Lettres. Elles s'adreſſerent aux plus célebres; &, leur ayant fait entendre le beſoin que j'avois d'être conſolé, elles les engagerent à me rendre de fréquentes viſites. Mais, comme elles craignoient que je ne fuſſe point diſpoſé à recevoir ce remede, ſi je venois à ſavoir que c'étoit à leur ſollicitation qu'il m'étoit offert, elles convinrent, avec les perſonnes qui devoient me viſiter, de la maniere dont elles s'y prendroient pour me faire goûter le motif de leurs viſites.

Le premier, qui me fit cet honneur, fut un des principaux Miniſtres des Egliſes proteſtantes de France. Mon valet, qui avoit reçu les inſtructions des deux Dames, vint me l'annoncer comme une perſonne de la plus haute diſtinction, qui demandoit avec empreſſement à me parler, pour des affaires de la derniere importance qu'il avoit à me communiquer. Je me plaignis d'abord de ſon importunité. Cependant je ne crus pas pouvoir me diſpenſer de le recevoir. Il fut introduit; ſon air étoit grave: il m'expliqua le deſſein qui l'amenoit. Ayant appris, me dit-il, le ſéjour que je faiſois depuis quelque temps à Saumur, & la part que j'avois à la faveur du Roi d'Angleterre, il avoit cru pouvoir s'adreſſer à moi avec confiance pour m'intéreſſer au ſoutien de la Religion réformée, qui avoit beſoin plus que jamais de protections puiſſantes. Elle eſt menacée en France, continua-t-il, d'un coup ſi terrible, qu'elle y eſt à la veille

de ſa ruine. L'animoſité du Clergé contre nous éclate en mille manieres. Nous ſommes informés de bonne part qu'on ne ſe propoſe rien moins que l'abolition de tous nos priviléges; &, connoiſſant le zele de nos ennemis, nous nous attendons tous les jours d'être réduits aux dernieres extrémités. Peut-être ferions-nous mieux de prévenir l'orage par une fuite volontaire; mais il eſt incertain même ſi l'on nous laiſſeroit la liberté de fuir. Cependant, comme nous ſerons forcés tôt ou tard de tenter ce parti, nous croyons devoir penſer de bonne heure à nous ménager un aſyle. Il nous en faudroit un, ſur-tout pour cette Académie qui eſt regardée parmi nous comme le centre des Sciences & le Sanctuaire de la Religion.

Alors le Miniſtre m'expliqua plus particuliérement qu'elles étoient ſes vues du côté de l'Angleterre. Il me fit un plan trop bien ordonné pour être né ſur le champ; &, n'ayant pu prévoir, vingt-quatre heures auparavant, l'occaſion qu'il avoit de m'entretenir, il eſt indubitable que ſon projet avoit précédé la priere des deux Dames & l'envie de me conſoler. Son principal deſir étoit d'obtenir du Roi d'Angleterre un lieu de retraite dans ſes Etats pour l'Académie de Saumur. Wincheſter ou Southamptom euſſent été les deux villes qu'il eût choiſies le plus volontiers. Nous y ferions fleurir, me dit-il, la Religion & les Sciences. Le paſſage de tant de François, qui ne manqueroient point de quitter leur Patrie pour nous ſuivre, ſeroit un accroiſſement de force & de richeſſes pour l'Angleterre, ſans compter la bénédiction du Ciel, qui ſe répandroit ſans doute ſur un établiſſement que le ſeul zele de la piété & de la Religion auroit fait naître.

Après l'avoir écouté assez long-temps pour être instruit de tout son dessein, je lui répondis avec sincérité que, quoique je n'eusse jamais fait profession d'être attaché particuliérement à la Religion Protestante, & que je me fusse borné jusqu'alors à celle de la nature, qui enseigne à honorer Dieu comme le seul Maître, & à aimer les Créatures, parce qu'elles sont son ouvrage; ces deux principes suffisoient pour me porter à rendre service de bon cœur à tout le monde: que j'en trouvois même un nouveau motif dans la violence de ceux qui persécutoient la Religion, étant persuadé que les hommes doivent être libres, du moins dans l'hommage de leur cœur, & qu'il y a de l'injustice à contraindre tyranniquement les consciences. J'ajoutai que c'étoit cette derniere raison qui m'avoit fait choisir en France Saumur pour mon séjour, parce que, sans connoître particuliérement tous les principes de la Religion Protestante, j'avois appris que c'en étoit un de ne contraindre personne, & de regarder comme le meilleur culte celui qui est le plus sincere. Mais le service que vous demandez de moi, ajoutai-je, surpasse mes forces, & je ne vois point ce que je puis vous offrir au-delà de ma bonne volonté.

Ma réponse donna deux avantages sur moi au Ministre, pour le dessein qu'il avoit de contribuer à ma consolation par ses visites & par ses discours. Il en profita sur le champ avec tant d'esprit & de civilité, que je n'en eus pas la moindre défiance. Pour ce qui regarde vos forces, reprit-il, je sais, Monsieur, ce que nous en pouvons attendre. Ne croyez pas être ici tout-à-fait inconnu. Nous savons dans quel degré de faveur vous étiez auprès du Roi à Rouen & à Bayonne: les services que vous avez tâché de

lui rendre en Amérique ne la diminueront point. Si vous me permettiez de douter de quelque choſe, ce ſeroit plutôt de votre bonne volonté; car, après l'aveu que vous faites d'ignorer les principes de notre Religion, je ne vois point par quel intérêt ou par quel motif vous ſeriez porté à la favoriſer. Il me pria là-deſſus de trouver bon qu'il me vît quelquefois, pour m'expliquer en quoi conſiſtoit la Religion Proteſtante, & m'intéreſſer ainſi à la défenſe par d'autres motifs que les raiſons générales d'équité naturelle & d'averſion pour la violence.

Cette propoſition m'embarraſſa. On a déja vu, dans cette Hiſtoire, de quelle maniere j'étois diſpoſé en matiere de Religion. Ma mere ayant pris à tâche de ne m'inſpirer aucuns préjugés dans mon enfance, je m'étois trouvé, comme j'ai déja dit, toute la liberté qu'il falloit pour faire un choix déſintéreſſé, lorſque j'avois eu le parfait uſage de ma raiſon. Mais c'étoit cette liberté même de choiſir, qui m'avoit alors empêché d'en embraſſer une. J'avois été frappé de cette diverſité de ſentiments qui forme les ſectes différentes; &, les conſidérant avec le ſang-froid qu'on a lorſqu'on eſt exempt de préjugés, je n'avois rien découvert, à la premiere vue, qui m'eût paru aſſez déterminant pour m'en faire préférer une à toutes les autres. Voici comment j'avois raiſonné. Suppoſons, avois-je dit, que le nombre de toutes les ſectes ſe réduiſe à cinquante. Il n'y en a point une ſeule qui ne condamne toutes les autres, & qui ne ſe croie ſeule en poſſeſſion du vrai culte. Mais les quarante-neuf autres, qui s'attribuent le même avantage, la condamnent auſſi. Si je les interroge ſéparément ou toutes enſemble, je trouve toujours quarante-neuf voix qui ſont contraires à chacune, une

ſeule voix qui lui eſt favorable ; encore n'eſt-ce que ſa propre voix. J'ai donc toujours quarante-neuf motifs, contre un, pour les rejetter toutes, & les croire fauſſes ſans exception. Je veux néanmoins ſuppoſer encore qu'il n'y ait que quarante-neuf ſectes dans l'erreur ; ce qui eſt abſolument néceſſaire, s'il eſt vrai qu'il y en ait une qui n'y ſoit point : ſuis-je plus avancé après cette ſuppoſition ? Où trouverai-je aſſez de lumieres pour démêler celle qui poſſede le précieux tréſor de la vérité ? Et, ſi je parviens par mes efforts à me figurer que j'apperçois quelque jour dans ce labyrinthe, comment ferai-je plus de fond ſur mon propre jugement qui ſera mon ſeul guide, que ſur quarante-neuf témoignages qui s'accorderont toujours à prétendre que je me ſuis trompé ? Il ne ſert à rien de répondre que, dans une matiere auſſi importante que la Religion, tout ce que nous ne voyons point par nous-mêmes doit nous être ſuſpect ; &, par conſéquent, qu'un degré de certitude propre & intérieur eſt équivalent à quarante-neuf témoignages extérieurs : cette réponſe, dis-je, eſt ſans force, car l'importance de la Religion eſt la même à l'égard de tous les hommes, dans toutes les ſectes, & je ne ſaurois penſer raiſonnablement que je ſois le ſeul qui ait à cœur l'intérêt de ſon ame & l'amour de la vérité.

Ce raiſonnement m'avoit tenu en garde contre toutes les ſectes particulieres, ſoit en France, pendant le ſéjour que j'y avois fait en ſortant d'Angleterre, ſoit en Amérique, dans le rapport que j'avois eu avec les Eſpagnols, & même avec mes compatriotes. Je n'étois nullement diſpoſé à croire ſur la foi d'autrui. Je n'avois jamais eu non plus le temps ni les commodités néceſſaires pour m'inſtruire par ma propre étude ; de ſorte

que j'avois toujours remis à prendre un parti là-deſſus, lorſque j'en trouverois des occaſions & des moyens qui ne s'étoient point encore préſentés. Je dois ajouter que j'avois tiré aſſez de lumieres de la philoſophie, pour me compoſer une religion dont ma raiſon étoit ſatisfaite. C'eſt ce que j'ai déja fait remarquer dans le récit de mon gouvernement d'Amérique, & dans le plan des cérémonies religieuſes, que j'y traçai à mes ſauvages. Enfin, un reſpect infini pour la puiſſance & la majeſté du ſouverain Etre, un grand fond de reconnoiſſance pour ſes faveurs & de ſoumiſſion à ſes volontés, beaucoup de droiture, de charité & de tempérance, avoient fait toute l'eſſence de ma religion juſqu'au temps de mon arrivée à Saumur.

La propoſition du Miniſtre me cauſa donc d'abord quelques embarras. Je demeurai un moment en ſilence, avant que de lui répondre. Qu'ai-je à faire, dis-je en moi-même, d'acquérir de nouvelles connoiſſances qui ne me rendront ni plus ſage ni plus tranquille? J'adore ſincérement mon Créateur. Que manque-t-il à l'amour & au reſpect que je lui porte, & pourquoi m'embarraſſer dans des queſtions qui ne me regardent point? Cependant une courte réflexion que je fis ſur l'impuiſſance de la philoſophie, dont je m'étois plaint avec tant d'amertume deux jours auparavant, me fit ſouhaiter d'entendre raiſonner le Miniſtre ſur ſa religion. Je le trouvois homme d'eſprit. Je m'imaginai que je pourrois recevoir de lui quelque nouvelle idée qui me ſerviroit comme d'ouverture pour arriver au repos par quelque voie qui m'étoit inconnue. Je repris la parole, dans le temps qu'il commençoit à s'étonner de mon ſilence, & je lui fis connoître honnêtement que

je ſerois toujours diſpoſé à l'écouter avec plaiſir.

Je ne ſais ſi ce fut zele pour ma converſion, ou ſimple compaſſion pour ma triſteſſe, qui lui inſpira toute l'ardeur avec laquelle il parut ſe porter à mon inſtruction. Il revint dès l'après-midi du même jour. Ses leçons furent méthotiques. Dans la premiere, il me fit un plan général de ſa religion, pour me faire appercevoir d'un coup d'œil, me dit-il, l'enchaînement de toutes ſes parties. Je n'ai pas deſſein de répéter ici ſes diſcours qui ne ſeroient pas ſans doute auſſi nouveaux pour mes lecteurs, qu'ils le furent alors pour moi; mais je confeſſe que je trouvai de la ſatisfaction à l'entendre, & que ſon ſyſtême me parut aſſez raiſonnable pour me faire ſouhaiter qu'il pût l'appuyer dans la ſuite par des preuves ſolides. Il eut beaucoup de joie de me laiſſer dans cette diſpoſition, & il m'aſſura qu'elle augmenteroit à chaque viſite.

Je ne cachai point le ſoir à ma belle-ſœur & à Madame Lallin, que j'étois content de mon entretien avec le Miniſtre, & que j'avois goûté ſes idées de religion. Ma belle-ſœur, qui ne pouvoit manquer d'être zélée proteſtante, ayant été élevée dans la Colonie de Sainte-Hélene, marqua une ſatisfaction extrême de ce qu'elle apprenoit. Madame Lallin étoit attachée à la religion romaine: elle m'écouta avec plus de froideur. Mais, ſi elle eut aſſez de pouvoir ſur elle-même pour ne pas marquer autrement que par ſon ſilence ce qui ſe paſſoit dans ſon eſprit, elle s'occupoit, pendant que j'entretenois ma belle-ſœur, des moyens d'arrêter l'effet du zele du Miniſtre. Elle avoit ignoré juſqu'alors que je fuſſe encore à prendre un parti ſur la religion; &, lorſqu'elle s'étoit accordée avec ma belle-ſœur pour m'attiter les viſites du Miniſtre, elle n'a-

voit eu en vue que de procurer un remede à ma triſteſſe. Mais s'appercevant qu'elle avoit contribué à me faire naître l'occaſion de prendre de l'eſtime pour la Religion Proteſtante, & craignant qu'il ne me prît envie de l'embraſſer, elle s'en fit un reproche, & elle réſolut de réparer ce qu'elle regardoit comme une imprudence très-criminelle. A peine attendit-elle juſqu'au lendemain matin, pour me chercher des préſervatifs contre le poiſon qu'elle s'imaginoit que j'avois avalé. Elle alla chez les PP. de l'Oratoire ; elle demanda à parler au Supérieur, qui s'appelloit le Pere *le Bane* ; &, lui ayant expoſé ſon embarras & ſes ſcrupules, elle lui demanda conſeil ſur ſa conduite. Ce Pere s'étant fait expliquer tout ce qui me regardoit, ſentit lui-même enflammer ſon zele. Il ne crut point devoir encore déſeſpérer de m'amener à la Religion Romaine, lorſqu'il eut appris que je n'avois eu que des entretiens avec le Miniſtre. Il en fit concevoir auſſi l'eſpérance à Madame Lallin, & lui promit de me rendre viſite inceſſamment, ſous quelque prétexte qu'il ſauroit faire naître.

En effet, on me l'annonça quelques heures avant le temps du dîner. Je le reçus honnêtement Il avoit l'air fin & poli, tous les dehors agréables, & une maniere de ſe préſenter qui m'enchanta. Le prétexte qu'il employa pour juſtifier ſa viſite, fut aſſez froid & aſſez éloigné ; mais, n'ayant nul ſoupçon de ſon deſſein, je crus ſon premier compliment ſincere, & je lui témoignai que j'étois bien-aiſe de devoir ſa connoiſſance aux raiſons qu'il m'apportait. Jamais on ne s'inſinua avec plus d'adreſſe & de ſubtilité que le Pere le Bane. En un moment il fit tourner notre entretien ſur le ſujet de la religion ; &,

ſans marquer la moindre affectation, de s'informer à quel parti j'étois attaché, il me fit un tableau raccourci des principaux dogmes de la religion Catholique, en ſuivant à-peu-près la même méthode que le Miniſtre. Je fus ſi ſurpris de la reſſemblance que je trouvai entre les deux doctrines, qu'étant encore mal inſtruit du fond des choſes, je crus le Pere de l'Oratoire Proteſtant. Je lui dis que j'avois entendu la veille de M. C. la plupart des principes qu'il venoit d'expoſer, & qu'étant fort ſatisfait de ces deux expoſitions qui me ſembloient s'accorder, je n'en attendois plus que les preuves. O Dieu ! s'écria le Pere le Bane, vous me faites le tort, Monſieur, de croire que je puiſſe jamais m'accorder avec M. C. J'abandonnerois donc la vérité pour prendre le parti de l'erreur ? Que le juſte Ciel m'en préſerve ! Il m'a donné pour cela trop de lumieres & de droiture. Cette vive exclamation me frappa étrangement. Figurez-vous, continua le Pere le Bane, ſans me laiſſer le temps de répondre, qu'un Roi légitime & juſtement reſpecté, porte des loix qui doivent faire le bonheur de ſes Etats ; qu'elles ſoient reçues & pratiquées pendant long-temps par ſes Parlements & par ſes peuples, à l'avantage & au bonheur réel de toute la nation. Il s'éleve néanmoins, après un certain temps, quelques perſonnes obſcures, de la foule du peuple, qui, pouſſées par des reſſentiments particuliers, ou par l'amour de la nouveauté, entreprennent de ruiner la paix de l'Etat, en renverſant ces Loix juſtes & ſalutaires. Mais voulant garder des meſures, parce qu'ils ont beſoin d'artifice pour ſe faire des compagnons de fureur & de malignité, ils n'entreprennent point de les renverſer toutes à la fois ; ils attaquent celles qui paroiſ-

ſent les plus gênantes, dans l'eſpérance de ſe faire des partiſans de tous ceux qui ſont ennemis du joug & de la dépendance. Ils réuſſiſſent effectivement à s'en faire un aſſez grand nombre. Enfin, pour colorer mieux leur inſolence & leur révolte, ils affectent d'être extrêmement attachés à quelques-unes de ces Loix, & de les reſpecter autant que les ſujets qui y demeurent les plus fideles. Croyez-vous, reprit le Pere, après m'avoir regardé un moment, qu'on pût penſer que tout ce peuple s'accorde? Non, lui dis-je, aſſurément. Lequel des deux partis diviſés, reprit-il encore, appelleriez-vous le bon parti, le parti des bons & des fideles ſujets? Je ne crois pas qu'il y ait de difficulté, répondis-je; c'eſt celui qui s'en tient à toutes ces Loix, que vous ſuppoſez juſtes & utiles. Et comment croyez-vous, ajouta-t-il, qu'on en dût uſer à l'égard de l'autre? Mais, répartis-je, il me ſemble que la juſtice & l'intérêt public demanderoient qu'ils fuſſent punis comme des rebelles & des perturbateurs. Faites donc vous-même l'application, me dit alors le Pere le Bane. Le bon, l'ancien parti, eſt l'Egliſe Romaine. Toutes les Sectes particulieres ſont venues après elles: les Proteſtants ſont les derniers. Ce ſont autant de partis rebelles, qui ont attaqué diverſement nos loix les plus ſaintes, & qui n'en ont conſervé quelques-unes, que pour détruire plus ſûrement les autres. Nous ne voulons point d'accord avec eux, même dans ce qu'ils ont encore de commun avec nous. Nous les retranchons de notre corps, & nous les dévouons à la Juſtice divine, qui les punira encore plus ſévérement au jour marqué pour la vengeance.

J'étois trop mal inſtruit de ces matieres, pour

faire au Pere des objections bien embarraſſantes. Je me contentai de lui dire, que, ſi ſa comparaiſon étoit juſte, les adverſaires de l'Egliſe Romaine devoient être accuſés de folie, autant que de malignité & de fureur. Auſſi ne trouve-t-on, me répondit-il, ni ſolidité ni bon ſens dans leurs ouvrages.

Dans le fond, ſon diſcours & l'air de confiance avec lequel il l'avoit prononcé, firent quelqu'impreſſion ſur moi. Cependant, comme je n'étois pas diſpoſé à croire ſans preuves, je lui fis connoître qu'il falloit quelque choſe de moins général pour me perſuader. Il ſe retira fort content de mes diſpoſitions, en m'aſſurant qu'il ne m'entretiendroit point deux fois ſans me convaincre parfaitement.

Je demeurai quelque-temps ſeul après ſon départ, plus occupé que je ne puis l'exprimer de tout ce que je venois d'entendre. Les conſéquences que le Pere le-Bane m'avoit fait tirer de ſa comparaiſon, me paroiſſoient ſans replique. Si ſes ſuppoſitions ſont vraies, diſois-je, il eſt clair que l'Egliſe Romaine eſt la ſeule qui enſeigne la vérité. Il m'aſſure que toutes les autres ſectes ſont ſorties de ſon ſein, & n'ont rien de bon qu'elles n'aient tiré d'elle. C'eſt l'amour de la nouveauté, ou quelque reſſentiment particulier, qui les a portées à cette ſéparation. En la quittant, elles ont renoncé à ce qu'il y avoit de trop ſévere & de trop onéreux dans ſes dogmes, pour s'en former de moins gênants, par le même eſprit qui leur a fait haïr ceux qu'elles ont rejettés. Qui peut douter un moment que cette conduite n'ait tous les caracteres d'une révolte injuſte & criminelle? Ces réflexions ne me prévinrent point favorablement pour le Miniſtre, que je m'attendois de revoir l'après-midi.

Il vint en effet. Dès les premiers moments de notre entretien, il eut lieu de s'appercevoir que je n'étois pas auſſi bien diſpoſé qu'il m'avoit cru la veille. Il en marqua de l'étonnement. Je ne balançai pas à lui rapporter, preſque mot pour mot, la comparaiſon du P. le Bane. Il m'écouta d'abord avec quelque embarras ; mais il ne tarda point à reprendre un viſage riant ; &, lorſque je lui demandai dans les mêmes termes que le P. le Bane, quelle opinion il avoit de ces ſujets rebelles dont je venois de lui tracer l'image, il fit à cette queſtion la même réponſe que j'y avois faite moi-même. J'avoue que je ſuis frappé à l'excès de cette concluſion, à laquelle je ne m'attendois pas. Mais, Monſieur, lui dis-je avec beaucoup de vivacité, vous trahiſſez donc vos intérêts, ou du moins, vous avez eu deſſein d'abord de me tromper par des fables dont vous connoiſſiez la fauſſeté ?

Permettez, Monſieur, me répondit-il, que je prenne mon tour à me ſervir d'une comparaiſon. Je veux même employer une partie de la vôtre. Suppoſez donc un Roi, tel que vous l'avez repréſenté, & des Loix auſſi ſages & auſſi néceſſaires que vous convenez qu'il doit avoir établies. Elles ſubſiſtent quelque-temps après ſa mort, & elles font le bonheur du peuple qui les obſerve. Un uſurpateur s'éleve ſur le trône, par des voies injuſtes. Il apperçoit que ſa conduite eſt condamnée par les Loix qu'il trouve en uſage : que fait-il ? Il prétend d'abord les expliquer ; mais c'eſt pour en pervertir le ſens & le tourner à ſes intérêts. Peu-à-peu il y en ſubſtitue d'autres. Comme ſon unique vue eſt de ſe ſoutenir dans ſon uſurpation, il laiſſe à part le bien public, pour former tous les jours de nouveaux établiſſements qui flattent ſon orgueil & ſon ambition. Avec

quelque adreſſe qu'il ait déguiſé les anciennes Loix, il ſent qu'elles le condamnent encore, & qu'elles jettent ſur toute ſa conduite un jour qui lui fait honte ; il prend le parti d'en interdire la lecture, pour en ôter tout-à-fait la connoiſſance.

Cependant, la face de l'Etat ſe trouve changée. L'ignorance & la corruption des mœurs prennent le deſſus. Le goût du bien & celui du vrai bonheur s'éteignent par degrés. Tout tombe à la fin dans le déſordre & dans la confuſion. En vain ſe trouve-t-il quelqu'un qui s'apperçoit du malheur de la Patrie, & qui oſe élever la voix pour ſe plaindre : l'uſurpateur emploie le fer & le feu pour le forcer au ſilence.

Qui ne s'imagineroit que le mal eſt ſans remede ? Il arrive néanmoins qu'un petit nombre de ſujets, infiniment ſenſibles aux miſeres publiques, entreprennent de deſſiller les yeux à leurs aveugles compatriotes. La voie qu'ils prennent eſt courte & aiſée. Ils ne font que tirer les anciennes Loix de l'oubli, & les expoſer au public dans leur pureté primitive. En effet, le ſentiment du bonheur paſſé ſe réveille auſſi-tôt dans tous les cœurs. On voit d'où l'on eſt tombé, & l'on ne peut le voir ſans ſoupirer après l'heureuſe condition qu'on a perdue. L'uſurpateur s'alarme. Il tonne, il foudroie. Mais, s'il réuſſit par la violence, autant que par artifice, à retenir une infinité d'eſclaves ſous le joug, il ne ſauroit empêcher que ceux qui ont ſenti ſa tyrannie, ne rompent leurs chaînes, & ne recommencent à vivre heureux, en ſuivant ces Loix ſages dont ils n'auroient jamais dû s'écarter. Que penſez-vous à préſent, continue le Miniſtre, de cette partie du Peuple qui a eu le courage de ſe ſouſtraire à la tyrannie ? Qu'ils ont ſatisfait tout-à-la-fois, lui dis-je, à leur devoir & à leurs intérêts. L'applica-

tion, reprit-il, n'eſt pas difficile à faire, & il la fit auſſi-tôt dans le ſens de l'Egliſe Proteſtante.

J'avoue que je me trouvai dans un extrême embarras. Cependant, après un moment de réflexion, je me déterminai à lui faire cette réponſe. Il eſt clair lui dis-je, que, dans les ſuppoſitions que vous venez de faire, la juſtice & la vérité ſont du côté de votre Egliſe. Mais vous conviendrez que la conſéquence oppoſée ne ſuit pas moins clairement des principes de votre adverſaire. Si vous prouvez l'uſurpation prétendue du Chef de l'Egliſe Romaine & ſes altérations dans la Doctrine, je ne vois pas qu'on puiſſe balancer un moment à prendre parti pour vous; mais je croirai devoir la même juſtice aux Catholiques, s'il me font voir que c'eſt vous qu'il faut accuſer d'innovation. La difficulté eſt donc de répandre aſſez de lumiere dans vos preuves, pour me convaincre parfaitement de vos aſſertions. Or, je ne me ſens ni la tranquilité ni la liberté d'eſprit dont j'aurois beſoin pour vous entendre. Ma réponſe ne le rebuta point. Il m'aſſura que rien n'étant plus clair & plus déciſif que les preuves qu'il avoit à m'apporter, je ne pouvois, ſans marquer une indifférence criminelle pour le ſalut, lui refuſer une attention aiſée. Il n'eſt queſtion, me dit-il, à proprement parler, que de vous ſervir de vos yeux. J'ouvrirai l'Evangile, & vous lirez; je n'emploierai point d'autres armes. Vous y verrez clairement notre triomphe & la honte de nos ennemis. Je me rendis enfin à ſes inſtances, & nous réglâmes le temps que nous emploierions enſemble à cette lecture.

Le P. le Bane ne manqua point de revenir le jour d'après. Je lui déclarai, que, n'ayant encore ni préjugés ni motifs ſolides qui puſſent me faire pencher de ſon côté, plus que de celui de ſon

adverſaire, j'étois réſolu d'écouter d'abord le Miniſtre, par cette ſeule raiſon qu'il étoit le premier qui m'eût parlé de religion. Ainſi, mon Pere, ajoutai-je, je vous prie de me laiſſer la liberté de l'entendre, ſans me troubler par vos objections : elles diminueront l'attention dont j'ai beſoin pour ſentir la force de ſes preuves. Mais auſſi-tôt qu'il m'aura communiqué toutes ſes lumieres, j'aurai volontiers recours à vous pour faire un nouvel examen. Il ne fut point ſatisfait de cette réſolution. Prenez-y garde, me dit-il, le poiſon de l'erreur eſt ſubtil : vous ſerez ſéduit. Je lui témoignai que ce ſoupçon m'offenſoit, & qu'il me feroit plaiſir de modérer ſon zele dont il m'avoit déja donné quelques marques importunes. Il ſortit mécontent. Ce fut ſans doute à cette occaſion qu'il trama le deſſein qui fut exécuté quatre jours après, & qui me jetta dans des embarras capables d'interrompre mes douleurs, ſi quelque choſe l'eût été de produire ce changement.

Je vis le Miniſtre réguliérement pendant quelques jours. Le quatrieme, à ſix heures du ſoir, on m'avertit qu'un Officier de l'Intendant de la Province demandoit avec empreſſement à me parler. J'ordonne qu'on l'introduiſe. Il me préſente une *Lettre de Cachet*, qui contenoit un ordre du Roi de m'enlever avec ma famille, pour me conduire à Angers. Moi, lui dis-je avec étonnement : Eh ! quel intérêt le Roi prend-il à ce qui me regarde ? Comment peut-il être informé ſeulement que je ſuis dans ſes Etats ? En France, Monſieur, me répondit-il, le Roi n'ignore rien ; & je vous avertis qu'on ne doit point balancer à lui obéir. Il me déclara enſuite qu'il falloit me diſpoſer à partir le ſoir même, & qu'il avoit amené deux carroſſes qui me ſerviroient de voitures & à ma famille. Ce ne fut point

ſans

ſans murmurer, que je me préparai au départ. Je demandai s'il y avoit apparence qu'on me laiſsât bientôt la liberté de revenir. On me répondit que cela étoit incertain, & que le mieux étoit de prendre mes meſures comme ſi je ne comptois nullement ſur mon retour. J'entendis le ſens de ces avis. Je mis ordre à mes affaires, autant qu'un ſi court eſpace me le permettoit; &, laiſſant Drinck pour finir ce qui demandoit la préſence de quelqu'un de mes gens, je pris le chemin d'Angers avec les deux Dames, nos enfants & tous nos domeſtiques.

Ce myſtérieux voyage ne laiſſoit pas de me cauſer beaucoup d'inquiétude. Je me tourmentai en vain pour trouver une cauſe raiſonnable à laquelle je puſſe l'attribuer. Je n'étois coupable de rien contre les intérêts du Roi ou du Royaume. L'Angleterre étoit en paix avec la France; & la maniere dont j'avois vécu à Saumur, n'avoit rien qui dût me rendre ſuſpect. Cependant Madame Lallin, qui devoit connoître mieux que moi le génie & les uſages de ſa patrie, s'imagina que c'étoit ma retraite même & mon humeur ſombre qui m'avoient fait obſerver. Soyez aſſuré, me dit-elle, que ne vous voyant lié avec perſonne, on vous a pris pour un eſpion. On nous fit avancer fort vîte; de ſorte qu'Angers n'étant qu'à huit lieues de Saumur, nous y fûmes rendus avant la fin de la nuit. Je m'attendois que, pour finir cette ſcene à-peu-près comme elle avoit commencé, nous ſerions reſſerrés, en arrivant, dans quelqu'étroite priſon. On nous fit deſcendre néanmoins à la porte d'une fort belle maiſon. Quelques Laquais, qui ſe préſenterent avec des flambeaux, nous conduiſirent dans un appartement bien meublé. On nous y ſervit quelques rafraîchiſſements; &, comme notre triſteſſe ne

ne nous permit pas de demeurer long-temps à table, on nous avertit, en levant les couverts, que nous allions voir paroître *Monſeigneur*.

Quoique je ne compriſſe point qui l'on déſignoit par ce nom, je n'eus pas la curioſité de le demander. Dans l'inſtant nous vîmes une porte s'ouvrir. Des hommes vêtus de blanc s'avancerent vers nous une bougie à la main. Ils ſervoient à éclairer une troiſieme perſonne qui marchoit après eux d'un pas grave. Il étoit de haute taille, vêtu d'une robe de drap violet qui couvroit juſqu'à ſes pieds, & dont la queue traînoit fort loin par derriere. Une Croix d'or, longue comme le doigt, pendoit de ſon col ſur ſa poitrine. Sa tête étoit couverte d'un bonnet noir, dont le bas étoit quarré, quoique le ſommet fût triangulaire. Enfin, tout ſon ajuſtement fut fort nouveau & fort ſurprenant pour moi. Madame Lallin s'approcha pour me dire à l'oreille, qu'elle ſe figuroit que c'étoit un Evêque. Nous nous levâmes à ſon entrée. Il nous fit une ſalutation fort honnête, mais ſans rompre le ſilence; &, ſe mettant à genoux, il nous invita, d'un ſigne de main, à faire la même choſe. Il fit une courte priere en Latin, après laquelle il ſe leva pour s'aſſeoir dans un fauteuil, en nous priant encore, par un ſigne honnête, de reprendre les places où nous avions été aſſis.

J'attendois avec impatience à quoi tout cela devoit aboutir. Il ouvrit enfin la bouche, & s'adreſſant à moi, il me dit qu'une entrepriſe auſſi importante que la ſienne, avoit dû commencer, avec raiſon, par la priere; &, qu'étant chargé par le Roi de s'employer à mon inſtruction & à celle de ma famille, il ſe portoit du fond du cœur à ſeconder les intentions de ce pieux Monarque; qu'il me félicitoit du deſſein que j'avois

formé de m'appliquer ſérieuſement aux choſes de la religion, & de penſer aux intérêts de mon ame ; mais que je devois me féliciter moi-même, de ce que le zele de Sa Majeſté me ſauvoit du péril où je m'étois jetté imprudemment à Saumur ; qu'en me livrant au Miniſtre C..... le plus dangereux Hérétique du Royaume, je m'étois expoſé à une ſéduction preſque inévitable ; qu'on n'épargneroit rien pour me faire connoître paiſiblement la vérité à Angers ; qu'on y prendroit les mêmes ſoins pour l'inſtruction de mes enfants ; enfin, que je n'y recevrois que des marques d'attention & de charité qui me donneroient lieu de me louer éternellement d'avoir choiſi la France pour mon ſéjour.

Cete explication étoit trop claire pour me laiſſer quelqu'obſcurité. J'avois d'ailleurs entendu parler de l'ardeur avec laquelle le Clergé de France ſollicitoit la ruine des Proteſtants, & des moyens qu'il employoit tous les jours pour faire des proſélytes. Du caractere dont j'étois, la violence étoit une mauvaiſe voie pour me conduire à la vérité. Je ne tardai point un moment à le témoigner à l'Evêque. Je juge, Monſieur, lui dis-je, que vous êtes l'Evêque de cette Ville, & que j'ai l'honneur d'être dans votre maiſon. Je ne ſais ſi votre deſſein eſt de m'y retenir ; mais je vous déclare que je n'y demeurerai point volontairement. Je ſuis né libre. Quoique j'aie choiſi la France pour mon ſéjour pendant quelques années, je n'y ai point pris d'engagements qui doivent me faire regarder comme un ſujet du Roi. Ainſi, j'attends de ſa juſtice qu'il m'y laiſſera vivre en liberté, auſſi long-temps du moins que je ne commettrai rien qui puiſſe l'offenſer. S'il me refuſe cette faveur, je ſuis prêt à quit-

ter ce Royaume pour retourner dans ma patrie. Je fis cette réponſe d'un ton civil, mais ſi ferme, que le Prélat parut embarraſſé. Il continua néanmoins à me repréſenter honnêtement qu'on n'avoit pas deſſein d'uſer de contrainte; que je ne trouverois que de la douceur & de la civilité dans ſes manieres, & que j'en devois juger par la réception qu'on me faiſoit à mon arrivée, & par la peine qu'il avoit priſe lui-même de paſſer toute la nuit à m'attendre; que le reſte de ſa conduite répondroit à ce prélude; qu'il ſavoit que j'étois d'un rang qui méritoit cette conſidération; qu'il alloit me faire conduire dans un appartement où je pouvois me regarder comme le maître abſolu; que j'avois beſoin ſans doute d'un peu de repos, après la fatigue de mon voyage; qu'on prendroit d'un autre côté le ſoin de mes enfants, & que je pouvois compter entiérement ſur ſes bons offices, & ſur le zele de toute ſa maiſon à me reſpecter & à m'obéir.

Je conſentis à me retirer pour prendre quelques heures de ſommeil. Il me quitta, en ſe promettant le lendemain, me dit-il, beaucoup de ſatisfaction à me voir & à m'entretenir. J'eus la liberté de me faire ſervir par mes propres domeſtiques. J'étois fort réſolu, en me mettant au lit, de ne pas faire un long ſéjour dans cette maiſon; car j'avois lieu de croire, du moins, qu'on ne m'y retiendroit point malgré moi. Mon valet-de-chambre étant venu m'éveiller à l'heure que je lui avois marqué, je lui donnai ordre auſſi-tôt d'aller s'informer comment les Dames & mes enfants avoient paſſé la nuit. Il tarda peu à revenir, & ſon rapport fut pour moi une ſource de trouble & d'embarras. Il me dit que, s'étant fait montrer l'appartement où l'on avoit mis les Da-

mes, il n'avoit oſé interrompre leur ſommeil, lorſqu'il s'étoit apperçu qu'elles étoient encore endormies ; qu'il avoit prié enſuite un domeſtique de l'Evêque de le conduire auprès de mes enfants, & qu'il avoit reçu pour toute réponſe, qu'ils n'étoient plus dans la maiſon. Je l'ai preſſé de m'apprendre où ils ſont, ajouta mon valet ; il m'a aſſuré qu'il l'ignore ; mais que, quelque part qu'ils ſoient, ils ne ſauroient être mal.

J'avoue que je ne pus entendre ce récit ſans émotion. Je me fis habiller promptement, & je fis demander auſſi-tôt un moment d'entretien à l'Evêque. Il eut l'honnêteté de venir lui-même dans mon appartement. Je lui expliquai mes craintes. Il ne me cacha point qu'elles étoient juſtes. Il eſt vrai, me dit-il, que, ſuivant l'ordre du Roi, on a tranſporté vos enfants dans un lieu propre à leur éducation. Vos deux fils ſont dans un collége, & votre niece dans un couvent de Religieuſes. Mais vous êtes trop raiſonnable pour vous alarmer de ce qu'on a jugé à propos de faire pour leur bien. Quoi ! répondis-je, on m'enleve mes enfants ſans ma participation & ſans mon conſentement, & c'eſt par ordre du Roi qu'on me traite avec cette violence ? Il voulut entrer dans une longue juſtification de la conduite de la Cour. Je l'interrompis avec chaleur pour lui demander ſi je devois me regarder auſſi comme priſonnier dans ſa maiſon. Non, me dit-il, on n'a nul droit ſur votre liberté. Ce n'eſt que par l'honnêteté & la raiſon que j'eſpere vous y retenir. Vous avez marqué le deſir d'être inſtruit de la religion, & nous croyons vous rendre un ſervice pour lequel vous nous devez quelque reconnoiſſance. En vérité, Monſieur, repris-je, voilà une conduite ſi extraordinaire, qu'elle confond toutes mes idées. J'admire votre zele, mais

je n'admire pas moins la maniere dont il s'exerce. Si vous m'aviez du moins conſulté ! Mais, non, ajoutai-je, il n'y a rien que je déteſte tant que la violence. Rendez-moi, s'il vous plaît, mes enfants ; après quoi je vous déclare que je quitte non-ſeulement votre maiſon, mais même le Royaume, où je n'ai nulle raiſon qui me retienne. Le Prélat prit alors un ton beaucoup plus grave, pour me faire entendre qu'il ne dépendoit point de lui de me les rendre, & que la volonté du Roi étoit qu'ils fuſſent élevés dans la Religion Catholique. Ce refus me piqua tellement, que je réſolus de ſortir de la maiſon Epiſcopale à l'heure même. Adieu, Monſieur, dis-je à l'Evêque ; je me retire, puiſque j'en ai la liberté. Il m'importe peu dans quelle religion mes enfants ſoient élevés ; leur choix dépendra d'eux lorſqu'ils auront atteint l'âge d'uſer de leur raiſon. Mais ce qui m'importe, c'eſt qu'eux & moi ne ſoyons point traités en eſclaves dans un pays où l'on n'a ſur nous nulle autorité. Je le quittai, malgré les efforts qu'il fit pour m'arrêter.

Je me rendis dans une hôtellerie, & j'envoyai avertir ma belle-ſœur & Madame Lallin que j'étois à les y attendre. M. l'Evêque fit quelque difficulté de les laiſſer ſortir, mais elles s'obſtinerent à le vouloir. Il me les fit amener par ſon Gentilhomme, qui me preſſa de ſa part de retourner du moins chez lui pour y dîner. J'étois trop occupé de la réſolution que j'avois à prendre dans une conjoncture ſi importante, pour me rendre à ſon invitation. Je tins conſeil avec les deux Dames. L'ignorance où j'étois des uſages du Royaume, me fit écouter le ſentiment de Madame Lallin. Elle fut d'avis que je priſſe la poſte pour Verſailles, & que je m'adreſſaſſe même à la perſonne du Roi, pour lui demander juſtice. Ce parti me ſembla

effectivement le plus sûr. Comme le bruit de mon aventure s'étoit déjà répandu dans toute la ville, il s'y trouva quelques Gentilshommes Anglois qui eurent la curiosité de me voir. J'allois monter à cheval lorsqu'ils se présenterent pour me saluer. Je les reçus civilement, & je m'entretins un moment avec eux du dessein qui m'alloit conduire à la Cour. Ils m'apprirent que je pouvois voir en chemin Milord Clarendon, qui étoit depuis quelques semaines à Orléans. Ce Seigneur, dont je ne prononcerai jamais le nom qu'avec un sentiment de tendresse & de respect, avoit eu le malheur de tomber dans la disgrace du Roi Charles, après l'avoir servi fidélement pendant plusieurs années dans le premier emploi de la Cour. Il avoit quitté l'Angleterre pour se retirer en France; &, avant que de fixer son séjour dans quelque partie de ce Royaume, il se donnoit le plaisir de le parcourir pour satisfaire sa curiosité. L'éloge qu'on me fit de son esprit & de sa vertu, me fit naître l'envie de former quelque liaison avec lui, sans compter que, n'étant connu de personne à la Cour de France, j'espérai qu'il auroit la générosité de m'y procurer quelque protection. Je n'allongeois point ma route en prenant par Orléans. J'y arrivai sans peine en deux jours. Quoique la triste situation de mon ame ne me permît guere de penser au faste & à l'éclat, j'en crus Madame Lallin qui me conseilla de paroître à la Cour avec quelque distinction. J'avois pris quatre domestiques pour courir avec moi. J'en fis partir un pour Paris, en mettant pied à terre à Orléans, avec ordre de me tenir un équipage prêt pour mon arrivée.

J'étois descendu à la même hôtellerie où le Comte de Clarendon étoit logé. Je lui fis demander aussi-tôt la liberté de le saluer. Il me re-

çut avec cet air noble & ouvert qui lui étoit naturel. Je n'eus pas de peine à me mettre assez bien dans son esprit pour m'attirer d'abord de lui des offres de service & d'amitié. Sa bonté lui fit faire la moitié du chemin. Il avoit connu Milord Axminster. Je lui racontai une partie de son histoire & de la mienne: Ce récit acheva de me le concilier tout-à-fait. Il parut s'intéresser très-sensiblement à mes infortunes, & je puis regarder cette premiere conversation comme le fondement de la tendre amitié dont il n'a jamais cessé de m'honorer. Si nous ne parvînmes point dès le premier jour au dernier degré de la confiance, ce fut moins par un défaut d'estime & de mutuelle inclination, que par un juste effet de prudence, qui ne permet pas de se livrer tout-d'un-coup sans réserve.

Il ne laissa point de me donner deux conseils, qui marquoient déjà combien sa générosité l'avoit prévenu en ma faveur. L'un touchant l'affaire qui me conduisoit à Versailles. Avant que de me présenter au Roi, il me conseilla de m'adresser à Madame la Duchesse d'Orléans, qui étoit la sœur du Roi Charles. Cette Princesse, me dit-il, est la bonté même. Elle vous aidera de tout son pouvoir, & vous n'avez pas besoin auprès d'elle d'une autre recommandation que le nom Anglois. Il ajouta qu'il avoit l'honneur d'être connu d'elle assez particuliérement pour se flatter qu'elle ne recevroit pas mal une lettre qu'il lui écriroit en ma faveur; mais qu'étant disgracié du Roi tout récemment, il ne croyoit point que la bienséance lui permît de prendre si-tôt cette liberté. La mémoire de votre pere, me dit-il, est devenue l'exécration de tous les gens de bien. Il ne sauroit être avantageux pour vous en France, non plus qu'en Angleterre, de passer pour son fils.

Prenez tout autre nom que celui qui pourroit faire connoître à qui vous devez la vie. L'honneur d'être le gendre de Milord Axminſter ſuffit pour vous attirer par-tout une juſte conſidération. Il m'apprit pour confirmer ſon diſcours, à quelles extrémités on s'étoit porté en Angleterre contre les Régicides, & contre le cadavre même de Cromwel. Je le remerciai de ces deux conſeils, & je lui promis de les ſuivre. Ainſi, dans vingt-quatre heures que je paſſai à Orléans, j'acquis un bien qui mérite d'être cherché pendant des ſiecles entiers, un ami vertueux & fidele. Il me dit, en nous quittant, qu'après avoir voyagé quelques mois en France, ſon deſſein étoit de ſe retirer à Rouen pour y paſſer le reſte de ſa vie, & que je pourrois toujours y avoir de ſes nouvelles.

Je repris la poſte, &, lorſque je me trouvai ſeul, mon triſte cœur ſe ſoulagea par un profond ſoupir. O Dieu! m'écriai-je, ſeroit-il poſſible qu'il y eût encore pour moi quelque retour de plaiſir & de tranquillité à eſpérer? Après avoir tout perdu, par l'infidélité & par la mort, votre bonté me réſerveroit-elle une conſolation auſſi douce que celle de l'amitié? Je paſſai ainſi une partie du voyage à examiner ſi mon cœur étoit encore capable de quelqu'autre ſentiment que celui de la douleur, & je trouvai qu'il m'étoit également impoſſible de ceſſer d'être tendre, & d'être malheureux.

Je trouvai, en arrivant à Paris, un logement & un équipage qui m'attendoient. Je ne perdis point un moment pour me rendre à Saint-Cloud, où j'appris que Madame la Ducheſſe d'Orléans faiſoit ſa réſidence ordinaire. Cette bonne Princeſſe étoit d'un accès ſi facile, que je n'eus point de peine à obtenir l'honneur de paroître devant elle. Je lui expoſai le ſujet de mon voyage, &

le beſoin que j'avois de ſa protection. Elle me la promit ſans balancer. Le ſoir du même jour elle devoit aller à Verſailles. Je lui demandai la permiſſion de la ſuivre, & ſes ordres ſur la conduite que je devois tenir. Vous me viendrez voir demain, me dit-elle, dans l'appartement que j'ai à la Cour, & nous prendrons enſemble les meſures qui conviendront aux circonſtances. Je me mis en chemin pour Verſailles, avec beaucoup d'eſpérance.

La Cour de France étoit alors ſi nombreuſe & ſi brillante, qu'il n'étoit pas même facile de trouver un logement commode à Verſailles. Le Roi venoit de faire avec les Eſpagnols une paix extrêmement glorieuſe par le Traité d'Aix-la-Chapelle; &, vivant en bonne intelligence avec ſes autres voiſins, une tranquillité ſi générale avoit amené en France quantité d'étrangers qui venoient s'aſſurer par leurs yeux de toutes les merveilles qu'on publioit de ce grand Monarque. La cérémonie du Baptême de M. le Dauphin, qui devoit bientôt ſe célébrer à Saint-Germain-en-Laye, & pour laquelle on faiſoit déjà de magnifiques préparatifs, attiroit auſſi toute la Nobleſſe du Royaume, qui ne manque point dans ces occaſions de contribuer de tout ſon pouvoir à relever l'éclat de ſa Couronne. On ne voyoit donc de toutes parts que magnificence dans les habits, que faſte dans les équipages; & à juger par les apparences extérieures, le Roi de France étoit au plus haut degré de gloire où l'ambition puiſſe s'élever. J'eus peine le lendemain de mon arrivée à percer la foule des Courtiſans qui inondoient tous les appartements du Château. Cependant, m'étant fait conduire à celui de Madame, je fus introduit par un de ſes Officiers qui m'avoit vu la veille à Saint-Cloud.

Elle fut avertie que j'attendois l'honneur de lui parler, & elle m'accorda, preſqu'auſſi-tôt, la liberté d'entrer dans ſon Cabinet. Les choſes, me dit-elle, tournent heureuſement pour vous. Le Roi, qui ne vient ordinairement chez moi que l'après-midi, m'a fait dire que je recevrois ce matin ſa viſite. Recommencez à m'inſtruire de votre affaire, afin que je l'aie préſente lorſqu'il me fera l'honneur de venir. Je pris alors toute mon hiſtoire de Saumur & d'Angers, telle que je la lui avois déjà racontée. Comme il étoit impoſſible que je fiſſe ce récit ſans lui laiſſer connoître quelque choſe de mes triſtes diſpoſitions, elle eut la curioſité d'apprendre la cauſe de mes peines. Je lui donnai cette ſatisfaction, en lui racontant une partie des aventures de ma vie. Je ne lui cachai pas même la plus cruelle, qui étoit l'infidélité de mon épouſe. Son attention marquoit le plaiſir qu'elle trouvoit à m'entendre. Mais, lorſque j'eus ceſſé de parler, je fus étrangement ſurpris de ſa réponſe. Je crois connoître votre épouſe, me dit-elle. Oui, ajouta-t-elle, après un moment de réflexion, je ſuis fort trompée, ſi je ne la connois.

Mon épouſe ! Ah ! Madame, lui dis-je, il eſt impoſſible ; cette perfide créature n'aura jamais eu la hardieſſe de ſe préſenter devant vous. Elle n'eſt pas effrontée. Plût au Ciel qu'elle ne fût pas plus lâche & plus inconſtante ! Il faudroit qu'elle eût renoncé à toute pudeur, pour oſer paroître à vos yeux avec le fardeau de ſes crimes. Vous avez raiſon de croire, interrompit la Princeſſe, qu'elle ne m'en a pas fait la confidence ; mais je me perſuade plus que jamais que c'eſt elle-même que j'ai vue. Il y a ſix ſemaines, continua-t-elle, qu'elle ſe fit annoncer à moi ſous le ſimple titre d'une Dame Angloiſe qui

avoit beſoin de ma protection. Je la vis. Sa figure me plut infiniment. Je lui demandai qui elle étoit, & en quoi je pouvois lui être utile. Elle me pria de ne la pas preſſer de m'apprendre ſon nom. Mais, après m'avoir dit, avec beaucoup de larmes, qu'elle venoit d'Amérique, & qu'elle avoit ſouffert beaucoup d'infortunes qui méritoient toute ma compaſſion, elle me conjura de lui procurer un aſyle où elle pût paſſer le reſte de ſes jours. Je me ſentis tant d'inclination pour elle, que, ſi elle eût voulu s'expliquer davantage ſur les affaires, je l'euſſe arrêtée infailliblement auprès de moi : mais elle s'obſtina à me les cacher, & à continuer ſeulement de me demander un aſyle. Je lui conſeillai de ſe retirer au Couvent de Chaillot, & je lui donnai un de mes gens pour l'y conduire & la recommander de ma part à l'Abbeſſe. En comparant ce que vous me racontez, avec le peu d'éclairciſſements que j'ai tirés d'elle, je ne doute nullement que ce ne ſoit votre épouſe. N'êtes-vous pas curieux de la voir ?

La voir, répondis-je avec un profond ſoupir. Hélas ! je dois la fuir, au contraire, & m'efforcer éternellement de l'oublier. Je ne laiſſe pas, Madame, ajoutai-je, de vous devoir une reconnoiſſance infinie. Elle eſt, par votre bonté, dans un lieu où je n'ai point à craindre du moins qu'elle continue de me déshonorer. L'infidelle ! voilà donc le fruit de ſon crime ! Elle deſtine le reſte de ſa vie, ſans doute, à pleurer ſon amant ! Je vous plains, & elle auſſi, reprit la Princeſſe ; car, dans le fond, je ne ſaurois vous exhorter à la revoir ; & je ſens néanmoins que la pitié m'intéreſſe pour elle preſqu'autant que pour vous. Au moment qu'elle finiſſoit ces paroles, on vint l'avertir que le Roi entroit dans l'appartement.

Elle me dit de me retirer & d'attendre ſes ordres. Je me promenai quelque-temps dans une antichambre, occupé de mes tourments ordinaires, que cette converſation venoit de renouveller. Je ne pouvois douter, non plus que Madame, que ce fût mon épouſe qui étoit à Chaillot. Quoique ce fût une douleur de moins pour moi que de la ſavoir dans un lieu qui me répondoit de ſa conduite, je me trouvai preſqu'auſſi ému que je l'avois été à la premiere nouvelle de ſon infidélité. Ce qui me tourmentoit le plus, étoit de ne pouvoir diſtinguer comment j'étois diſpoſé pour elle, & ſi l'amour avoit encore quelque part à mes agitations. J'en faiſois ſincérement l'examen, car je ne cherchois point à faire illuſion, & j'étois aſſez fort pour me rendre ce témoignage, que, quels que puſſent être mes ſentiments, il n'y en avoit point qui fuſſent capables de me faire ſouhaiter de la voir. Moi! diſois-je, je verrois une infame qui m'a couvert de honte, une perfide qui a trahi tous ſes ſerments, une cruelle qui m'a percé le cœur! je verrois une lâche & une hypocrite qui m'en a impoſé pendant pluſieurs années, par les apparences de l'honneur & de la vertu, & qui rioit ſans doute intérieurement de ma tendreſſe & de ma crédulité. Ah! je ne la verrai jamais. Mais pourquoi ſon ſouvenir me cauſe-t-il tant d'émotion? D'où viennent ces larmes que je ſuis prêt à répandre, & ce déſeſpoir qui vit toujours & qui me ronge ſans ceſſe le cœur? N'ai-je pas voulu mourir pour abréger des péines que je n'avois plus la force de ſupporter? A préſent même que je crois ma raiſon tout-à-fait revenue, ne m'arracherois-je pas les cheveux, & ne pouſſerois-je pas les cris les plus douloureux, ſi je ſuivois le tranſport qui poſſede encore tous mes ſens?

Je ne voyois point clair dans ce chaos de mouvements confus & involontaires, & j'en revenois à gémir & à m'affliger, ſans faire de réflexion diſtincte ſur la cauſe de mes peines. Un Page de Madame me fit ſortir de cette rêverie, en m'apportant l'ordre de rentrer dans le cabinet. La triſteſſe étoit peinte ſi viſiblement ſur mon viſage, que Madame en prit occaſion de le faire remarquer au Roi. Vous le voyez, Sire, lui dit-elle, il me fait compaſſion : je ne crois pas qu'on ait jamais vu d'exemple d'une vie ſi malheureuſe. Ce grand Prince m'adreſſa quelques paroles qui ne pouvoient partir que d'un grand fond d'humanité & de bon naturel ; & puis, ſe tournant vers Madame, pour ce qui regarde ſon hiſtoire d'Angers, continua-t-il, je vous ai déjà dit que je n'en ai nulle connoiſſance. Je laiſſe toutes les affaires de Religion à mon Conſeil de conſcience, & je ſuis perſuadé qu'il abuſe quelquefois de mon autorité. Mais je ne prétends point que les étrangers ſoient chagrinés dans mes Etats, & je me ferai rendre compte de cette injuſtice par ceux qui s'en trouveront coupables. Madame, qui n'ignoroit point que ces promeſſes générales s'oublient facilement, & qui vouloit en aſſurer l'exécution, répondit agréablement que je diſpenſois volontiers la juſtice de S. M. de punir ceux qui m'avoient offenſé ; mais que je mourois d'envie de revoir mes enfants, & que cette faveur ne pouvoit m'être accordée trop promptement. Le Roi comprit le ſens de ce badinage ; il fit appeller un Exempt de ſes Gardes, qu'il envoya ſur le champ chez M. de Louvois, lui porter des ordres auſſi favorables que je pouvois les deſirer. Je ſortis avec l'Exempt. Nous nous reverrons me dit Madame avec beaucoup de bonté, ne vous éloignez pas.

Je demeurai dans l'antichambre juſqu'au départ du Roi. J'y entendis raiſonner diverſement ſur l'aſſiduité avec laquelle il rendoit ſes viſites à la Princeſſe, ſoit qu'elle fût à Verſailles ou à Saint-Cloud. Sans me mêler parmi les courtiſans, dont je n'étois point connu, je recueillis, en me promenant ſeul au milieu d'eux, le ſens d'une grande partie de leurs diſcours. Les uns croyoient ce Prince amoureux de Madame. D'autres vouloient qu'il n'y eût que de la politique dans leurs entrevues, & prédiſoient déjà fort juſte le traité qui fut conclu, peu après, entre la France & l'Angleterre contre la Hollande. Mais je n'entendis perſonne qui parût avoir le moindre ſoupçon de la véritable cauſe des viſites du Roi, telle qu'on la vit bientôt éclater. Je parle de ſon inclination ſecrete pour une des filles d'honneur de Madame. Il ne venoit pas néanmoins une ſeule fois dans l'appartement, ſans trouver le moyen d'entretenir un moment cette Demoiſelle. Je la vis avec quelques-unes de ſes compagnes; &, quoiqu'elle n'eût rien d'extraordinaire, & que j'ignoraſſe avec tout le monde la paſſion du Roi, je crus remarquer, à quelques regards que ce grand Monarque jetta ſur elle, en ſortant du cabinet de Madame, qu'il ne la voyoit point avec indifférence. Il falloit que le langage de ſes yeux s'exprimât beaucoup, pour me faire faire cette attention, à moi qui ne l'avois jamais vu que ce jour-là.

Madame m'ayant fait appeller auſſi-tôt qu'elle fut libre, je retournai dans le cabinet. Vous devez être content, me dit-elle, de la bonté du Roi. Après les ordres qu'il a donnés, vos affaires ne tarderont point à ſe terminer. Mais je ſuis curieuſe de ſavoir comment vous en uſerez à l'égard de votre épouſe. Je lui répondis que je

ne croyois point qu'il y eût deux partis à prendre pour moi, & que mon deſſein étoit de la laiſſer dans la retraite qu'elle avoit choiſie ſous la protection de S. A. R. Pourquoi, reprit cette Princeſſe ? Elle eſt aimable, vous êtes jeune, on ne ſe paſſe pas aiſément d'une femme à votre âge : je vous conſeillerois de vous remettre bien avec elle. Ne pardonne-t-on rien à une perſonne qu'on a aimée paſſionnément, ſur-tout lorſqu'elle marque un repentir qui paroît ſincere : je comprends d'ailleurs, par le récit que vous m'avez fait, que ſa mauvaiſe conduite n'a point éclaté en France. Vous ne devez point craindre que je manque au ſecret. Ainſi, votre honneur ne court aucun riſque, & vous pouvez recommencer à vivre avec elle auſſi tranquillement que jamais.

Ce diſcours, dans lequel il entroit plus de bonté que de juſtice & de raiſon, ne laiſſa pas de faire une forte impreſſion ſur moi. Je demeurai quelque-temps à réfléchir, incertain de la maniere dont j'y devois répondre. La Princeſſe me preſſa de parler. Je confeſſe, Madame, lui dis-je enfin, que votre propoſition m'éclaircit un doute, dont je ne croyois pas qu'il me fût poſſible de ſortir aiſément. Je ne pouvois démêler s'il me reſtoit encore de la tendreſſe pour mon infidelle, & je ne ſens que trop à ce moment, par l'avidité avec laquelle mon cœur ſe prête à votre conſeil, que je me flatterois en vain d'être guéri de l'amour. Mais je n'en ſuis pas plus diſpoſé à oublier le crime de mon épouſe. Quand je me ſuis livré au penchant que j'avois pour elle, je ne me ſuis pas plus propoſé de ſatisfaire mon cœur que ma raiſon : je voulois me rendre heureux des deux manieres dont je me croyois capable de l'être, par l'amour & par la ſageſſe.

Je me ſuis long-temps aveuglé juſqu'à me perſuader que j'y avois réuſſi, ou du moins qu'il ne manquoit à mon bonheur que quelque circonſtance de fortune, que j'avois lieu d'eſpérer qui n'y manqueroient pas toujours. Cependant, j'étois trahi par une perfide qui ne m'a ſans doute jamais aimé ſincérement, puiſqu'elle a été capable de m'abandonner, & qui a détruit en un jour tout l'édifice de ma félicité par ſes deux fondements. Mon diſcours, continuai-je, vous paroît peut-être obſcur; il faut, Madame, que j'aie l'honneur de vous expliquer le fond de mes ſentiments, pour me rendre digne de l'intérêt que votre bonté vous fait prendre à mon infortune.

Je lui fis alors une relation exacte de la maniere dont j'avois été élevé, & des principes par leſquels je m'étois conduit pendant toute ma vie. Je ne lui cachai même ni mon nom, ni ma naiſſance; je me contentai de lui apprendre en même-temps le conſeil que m'avoit donné Milord Clarendon, & la réſolution où j'étois de le ſuivre à l'égard de tout autre qu'elle. Enfin, après m'être montré à elle à découvert, tel que j'étois avant l'infidélité de mon épouſe, & les malheurs qui l'avoient ſuivie, je me repréſentai avec la même aventure, tel que j'étois devenu à Sainte-Hélene, à la Corogne & à Saumur. Voilà, Madame, ajoutai-je, l'abyme où m'a jetté mon épouſe. Non-ſeulement elle m'a ravi le bonheur que je tirois d'elle pour l'amour, mais elle m'a fait perdre encore celui que je croyois ſi bien établi du côté de la ſageſſe. Soit vérité, ſoit illuſion, j'avois regardé juſqu'alors ma Philoſophie comme une ſource de lumiere & de force; je l'ai trouvée impuiſſante depuis le malheur dont vous me voyez accablé. Suppoſez qu'elle ne fût qu'un fantôme, elle ſuffiſoit du moins

pour me rendre tranquille, & elle m'avoit consolé de mille maux qui ne passoient point son pouvoir. Mais elle est trop foible pour me faire supporter la perte de ce qui devoit me former un bonheur parfait avec elle. Ainsi, mon cœur & mon esprit ont une part égale à mon infortune. L'un y perd toutes ses joies & ses plaisirs; l'autre toute sa force & tout son appui. J'en ai ressenti le dernier désespoir, j'ai voulu mourir, & vous me conseillez, Madame, de revoir celle qui m'a rendu si malheureux, & de me réconcilier même avec elle!

La Princesse me regardoit avec étonnement pendant ce discours. Je crus en pénétrer la cause. Je suis trompé, Madame, repris-je aussi-tôt, si vous ne trouvez quelque chose de singulier dans mes sentiments & dans le tour de mes expressions, & si ce n'est pas-là ce qui cause la surprise que je crois remarquer dans vos yeux. Pour vous parler sincérement, me répondit-elle, vous me paroissez un homme fort extraordinaire, & je vous avoue que ce que je viens d'entendre est tout-à-fait nouveau pour moi. Mais je n'en aurai que plus d'estime pour vous, de voir que vous vous conduisez par d'autres principes que tous les autres hommes. Plus j'avance en âge & en expérience du monde, plus je reconnois qu'ils ne sont tous que des méchants & des trompeurs. Je veux me familiariser avec votre morale, & je vous assure que je serai aise de voir quelquefois auprès de moi une espece de monstre comme vous. Au reste, ajouta-t-elle, il me semble que vous ne raisonnez pas juste. De ce que votre épouse vous a fait perdre les douceurs de l'amour, & qu'elle vous a rendu la Philosophie inutile, vous en concluez que vous ne devez point la revoir. Et moi je trouve au contraire que votre intérêt demande

que vous vous remettiez bien avec elle, pour retrouver au plus vîte les plaiſirs de l'amour & de la Philoſophie. Ah ! Madame, repartis-je, que me dites-vous ? quel plaiſir ai-je à attendre de l'amour, après la maniere cruelle dont il m'a traité ? Vous croyez donc que ce que j'aimois dans mon épouſe étoit ce que je puis y trouver encore, c'eſt-à-dire, les graces extérieures, de beaux yeux, quelques agréments dans la taille & le viſage ? J'étois ravi ſans doute d'y voir les charmes naturels que vous y avez bien voulu reconnoître ; mais comptez qu'ils ne m'euſſent point fait paſſer les bornes de l'admiration, ſi je n'euſſe cru remarquer avec eux quelque choſe de bien plus propre à inſpirer l'amour. La droiture & la bonté d'ame, la modeſtie, la douceur ; enfin, cent qualités que je m'imaginois avoir apperçues dans ſon ame, n'y ſont plus, ou n'y ont peut-être jamais été. Mettons l'honneur à part : que ſerois-je à préſent auprès d'elle ? J'y gémirois de ſon inconſtance & de ſa lâcheté. Tous mes regards ſeroient des plaintes ou des reproches. Mon ſilence même ſeroit pour elle une condamnation accablante. Et quand je me ferois violence juſqu'au point de reprendre un viſage tranquille, en ſeroit-elle moins coupable, & moi plus heureux ? Mais vous êtes convenu que vous l'aimez encore, interrompit la Princeſſe. L'amour ferme toutes les plaies, & fait faire tout oublier. Il eſt vrai, repris-je, je ſens que je l'aime encoré ; mais je ne ſens pas moins que c'eſt une foibleſſe. Vous ne la ſurmonterez pas, me dit-elle en riant, puiſqu'il eſt preſque impoſſible que vous n'y ſuccombiez pas quelque jour, vous feriez beaucoup mieux de prendre aujourd'hui mes inſtances pour prétexte : vous ſauveriez par-là l'honneur & la Philoſophie.

Cette converſation, qui dura beaucoup plus long-temps, eut des ſuites extrêmement avantageuſes pour moi. Elle inſpira à la Princeſſe tant de bonté pour ma famille, & d'affection pour mes intérêts, qu'elle tint lieu de mere à mes enfants pendant le reſte de ma vie, & à moi de Protectrice dans une Cour où je n'étois connu de perſonne. Ce fut elle-même qui m'ordonna de louer une maiſon dans le voiſinage de Saint-Cloud, pour y être à portée de la voir ſouvent. J'en trouvai une fort riante & fort commode, avant que de retourner en Anjou, & je laiſſai une partie de mes gens pour prendre ſoin de la meubler pendant mon voyage. Ayant repris le chemin d'Angers, je paſſai par Orléans: mais je n'y trouvai plus Mylord Clarendon. Il étoit parti trois ou quatre jours auparavant pour Poitiers. Je ne tardai point à me rendre auprès de Madame Lallin & de ma belle-ſœur. Les ordres du Roi étoient non-ſeulement arrivés, mais déja mis en exécution. Je trouvai mes enfants & la petite Bridge avec les deux Dames, qui ſe louerent beaucoup d'ailleurs des civilités qu'elles avoient reçues de l'Evêque. J'en marquai ma reconnoiſſance au Prélat. Je ne ſais par quelle voie il étoit déjà informé de la puiſſante protection que j'avois trouvée à la Cour; mais avec quelque honnêteté qu'il m'eût traité d'abord dans ſa maiſon, je remarquai dans ſes manieres & dans ſes offres de ſervices quelque choſe de plus civil encore que j'attribuai aux lumieres qu'il avoit reçues de Verſailles. Je ne pus m'empêcher néanmoins de lui faire ſentir agréablement que le Roi n'approuvoit pas toujours qu'on fît ſervir ſon nom à la violence. Il comprit ce que je voulois dire; & pour ſe juſtifier, il me rapporta l'origine de mon aventure. Le P. le Bane, me dit-il, Supérieur de l'Oratoire, écrivit à M. l'Intendant, qu'il connoiſſoit à Saumur un

Etranger nouvellement établi, qui paroiſſoit diſpoſé à s'éclaircir ſur les matieres de Religion, mais qui étoit tombé malheureuſement entre les mains du Miniſtre C. & qui, ſuivant les apparences, avaleroit le poiſon de l'héréſie avec toute ſa famille. M. l'Intendant m'envoya auſſi-tôt cette Lettre. Je vous avoue, continua l'Evêque, que je lui conſeillai, par le ſeul zele de votre ſalut, de vous faire amener dans cette Ville, & qu'ayant appris que vous étiez une perſonne de diſtinction, j'offris de vous recevoir dans ma propre maiſon, & de m'employer moi-même à vous en inſtruire. Peut-être l'Intendant s'y eſt-il pris un peu trop bruſquement; mais c'eſt l'uſage de ces Meſſieurs-là, de ſe faire obéir avec une autorité preſqu'abſolue dans les Provinces. Ils ont des Lettres de cachet de réſerve, qu'ils rempliſſent à leur gré ſuivant les occaſions; de ſorte que tout ce qu'ils entrepennent paroît toujours ſe faire ſous le nom du Roi. Je reçus de bonne grace cette juſtification, qui faiſoit retomber ſur l'Intendant toute l'injuſtice de la conduite qu'on avoit tenue à mon égard.

Je ne ſongeai qu'à me rendre promptement à Saint-Cloud avec ma famille & tout ce qui m'appartenoit. Dois-je le dire? malgré le mépris dont je me croyois juſtement animé pour mon épouſe, je ſentois quelque douceur à penſer que j'allois me trouver près d'elle, car Chaillot n'eſt guere qu'à une lieue de Saint-Cloud; & c'étoit en vain que, pour rejetter cette idée, je tâchois de m'en faire honte à moi-même comme d'une foibleſſe: j'en fus occupé pendant toute la route. Mes agitations étoient ſi viſibles, que mes deux compagnes marquoient tous les jours leur étonnement, de voir que le temps eût ſi peu de pouvoir ſur ma triſteſſe. Nous arrivâmes à ma mai-

ſon, que nous trouvâmes entiérement préparée. Les Dames en furent très-ſatisfaites. Il y avoit un jardin ſpacieux, un bois & toutes les commodités qui peuvent former une ſolitude agréable. J'allai dès le lendemain rendre mes devoirs à Madame, & lui annoncer l'arrivée de ma famille. Elle n'attendit point que je lui demandaſſe la liberté de lui préſenter mes enfants. Vous me les amenerez ce ſoir, me dit-elle; je veux qu'ils ſachent promptement le chemin de ma maiſon. Après l'avoir remerciée vivement de ces marques d'une bonté admirable, je lui parlai de ma belle-ſœur, qui pouvoit paſſer pour une Angloiſe, puiſque ſon époux l'étoit, & qu'elle ſavoit parfaitement la langue du pays. Cette excellente Princeſſe m'ordonna de la lui amener auſſi. J'aurois appréhendé de cauſer quelque peine à Madame Lallin, ſi j'euſſe troublé la ſolitude où elle m'avoit témoigné pluſieurs fois qu'elle vouloit paſſer toute ſa vie. Ses aventures ſembloient demander effectivement qu'elle vécût dans la retraite, & j'avois loué moi-même ſa ſageſſe, qui lui faiſoit prendre ce parti-là. Ce fut l'unique raiſon qui m'empêcha de parler d'elle à Madame.

En ſortant du château, j'apperçus un carroſſe qui entroit dans les cours, avec les marques d'un équipage de diſtinction. Je m'informai qui c'étoit. On me dit que c'étoit Milord Terwil. Quoique je ne connuſſe point perſonnellement ce Seigneur, je ne pouvois avoir oublié que c'étoit un ancien ami de Milord Axminſter; & celui qu'il avoit fait le dépoſitaire d'une partie de ſes biens. Mon premier mouvement me portoit à le ſaluer; mais une réflexion amere que je fis ſur mon ſort, & ſur celui de la malheureuſe fille de ſon ami, m'obligea de me retirer ſans me

faire connoître. Il me vint même à l'eſprit qu'il n'étoit point à propos qu'il fût ſi-tôt inſtruit de mes affaires ; & la crainte qu'il n'en échappât quelque choſe à Madame dans l'entretien qu'il alloit avoir avec elle, me fit rentrer auſſi-tôt dans ſon appartement, pour la ſupplier de lui laiſſer ignorer qui j'étois. Cette rencontre augmenta tellement mon trouble, que j'étois tout-à-fait hors de moi-même en retournant à ma maiſon. Ciel ! quel opprobre, diſois-je, pour la mémoire du Vicomte d'Axminſter, comment me préſenter à ſes amis, ſans leur parler de ſa fille, & ſans leur révéler par conſéquent ſa honte, celle de ſon pere & la mienne ? Quelle eſpérance de leur cacher ce qu'ils liroient ſur mon viſage & dans mes yeux, quand je pourrois réuſſir à le déguiſer par mes diſcours ? Hélas ! Milord Terwil fut témoin autrefois du malheur de la mere : il faut donc qu'il apprenne à préſent l'infamie de la fille. Il l'apprendra, lui, tous ſes amis & toute l'Angleterre ! ainſi le ſort implacable perſécutera l'infortuné Vicomte juſqu'après le trépas. Il n'eut point un moment de bonheur & de repos pendant ſa vie, & il ſera déshonoré à préſent dans le tombeau. En effet, je ne voyois point de quelle maniere je pouvois éviter de découvrir l'aventure de mon épouſe à Milord Terwil, ſi je me faiſois connoître à lui pour le gendre du Vicomte d'Axminſter, & je ne pouvois me diſpenſer néanmoins de lui donner cette connoiſſance pour l'intérêt de mes enfants, auxquels je ne pouvois faire perdre ſans injuſtice le bien qui devoit leur revenir de leur grand-pere. Pour confeſſer la vérité, le principal motif qui m'avoit déterminé à demeurer en France depuis que j'avois pris terre à Nantes, étoit l'eſpérance que ma malheureuſe affaire pourroit s'y enſevelir tout-à-

fait avant que je priſſe le chemin de l'Angleterre. C'étoit auſſi la même raiſon qui m'avoit fait congédier mes Matelots, & tous ceux d'entre mes gens dont la diſcrétion ne m'étoit point aſſurée, ne voulant être ſuivi de perſonne qui pût découvrir, lorſque je retournerois à Londres, ce que j'avois deſſein de cacher éternellement. Mais je n'avois pas fait reflexion que Milord Terwil devant être avancé en âge, j'expoſois mes enfants au riſque de perdre leur héritage, ſi je differois trop long-temps à les lui faire connoître. Je n'avois pas penſé non plus que j'aurois peut-être quelqu'embarras à lui prouver le droit qu'ils y avoient par leur naiſſance, & par la derniere diſpoſition du Vicomte. Il eſt vrai que ce Seigneur étant au lit de la mort à Penſacola, m'avoit reconnu, par un billet de ſa main, pour ſon gendre & pour ſon héritier; mais on conçoit facilement qu'un témoignage qui n'étoit point revêtu des formes légales, pouvoit être éludé; &, quoique je n'euſſe aucune raiſon de me défier de la bonne foi de Milord Terwil, je ne doutois point qu'il ne deſirât quelqu'autre preuve qu'un ſimple écrit, & la parole d'un inconnu. La préſence de mon épouſe ſuffiſoit pour lever tout-d'un-coup les difficultés: par quel prétexte pouvois-je déguiſer la véritable cauſe de ſon abſence?

Ces réflexions ne ſervant qu'à redoubler ma triſteſſe & mon embarras, je réſolus de les communiquer le ſoir à Madame, & d'intéreſſer ainſi ſa bonté à prendre quelque connoiſſance de mes affaires domeſtiques. Je retournai chez elle à l'heure qu'elle m'avoit marquée, J'eus l'honneur de lui préſenter ma belle-ſœur & nos enfants. Elle les reçut avec cet air de douceur & cette affabilité qui la rendoient les délices de

la

la Cour de France. Ma niece étoit extrêmement aimable. Elle n'avoit que douze ou treize ans. La Princeſſe lui fit mille careſſes, & lui promit de la prendre auprès d'elle lorſqu'elle auroit atteint ſa quinzieme année. L'entretien ayant été général pendant quelque-temps, je le fis tomber ſur la rencontre que j'avois faite de Milord Terwil en ſortant du Château avant midi. Enſuite je racontai naturellement à Madame l'embarras que ſa vue m'avoit cauſé, & celui que j'appréhendois encore dans l'éclairciſſement que je ſerois obligé d'avoir avec lui pour l'intérêt de mes enfants. Elle n'eut pas beſoin de m'entendre tout-à-fait pour concevoir ce qui faiſoit ma peine. J'ai bien jugé, me dit-elle, par l'empreſſement avec lequel vous m'avez prié tantôt de lui laiſſer ignorer qui vous êtes, que vous aviez quelque choſe à démêler avec lui. Mais je le connois honnête-homme, & vous ne devez pas craindre qu'il réponde mal à la confiance que le Vicomte d'Axminſter a eue dans ſon amitié. Il eſt en France pour fort peu de temps. Il y eſt pour mes affaires. Quoique je n'aie point d'autorité ſur lui, je vous réponds qu'il ſe hâtera, à ma priere, de vous reſtituer tout ce qui appartient à vos enfants. Il n'eſt pas beſoin même que vous le voyiez pour cela. Je ſuis sûre qu'il le fera ſur ma ſeule parole. N'eſt-ce pas-là, ajouta-t-elle, ce que vous ſouhaitez, & ce que vous n'oſez peut-être me demander? Je répondis que c'étoit beaucoup plus que je ne deſirois, & que je n'euſſe dû eſpérer de toute autre Princeſſe qui eût été auſſi grande qu'elle ſans être auſſi bonne; mais qu'il y auroit peut-être quelque choſe d'étrange à preſſer Milord Terwil de rendre ce qu'il avoit entre les mains, ſans ſavoir à qui; que je ne me ferois pas une peine de le voir; que je me croyois

même obligé de lui marquer mon eſtime & ma reconnoiſſance ; que toutes mes difficultés conſiſtoient donc à lui cacher la mauvaiſe conduite de mon épouſe, ce qui me paroiſſoit impoſſible, s'il falloit qu'il la vît, ou s'il ne la voyoit point avec moi, après avoir appris ſon retour en Europe. J'entends, me dit-elle. La difficulté n'eſt pas ſi grande, qu'elle ne puiſſe être ſurmontée. Votre épouſe a pris ſagement le parti de la retraite, & il y a peu d'apparence qu'elle la quitte jamais. Qui vous empêche de dire à Milord Terwil que vous l'avez perdue par la mort ? Ne craignez pas qu'elle ſe croie jamais intéreſſée à démentir ce bruit quand il parviendroit juſqu'à elle. Ce conſeil me parut ſage. Je ſuis perſuadé, répondis-je, que c'eſt la ſeule voie que j'aie à prendre, & je ne doute nullement, Madame, que le témoignage que vous voulez bien rendre en ma faveur à Milord Terwil, ne faſſe le même effet que celui de mon épouſe. Mais fut-il jamais rien de ſi déplorable que mon ſort. Pardonnez, Madame, ajoutai-je avec un profond ſoupir ; pardonnez ce cri involontaire de mon infortune & de ma douleur. Vous me voyez réduit à employer l'artifice pour cacher ce qui devroit faire ma gloire, & qui ne fera plus déſormais que mon infamie. O Dieu ! je n'oſe donc dire que j'aie encore une épouſe ! Elle eſt morte pour moi, plus encore que pour le reſte du monde, qui va la croire dans le tombeau !

Le ſentiment de cœur qui accompagna ces paroles, fut ſi vif & ſi amer que je ſentis couler des pleurs de mes yeux. J'en eus honte, & je les eſſuyai promptement. Madame en fut touchée, car les expreſſions naturelles d'une violente douceur ne s'entendent guere ſans émotion : je vis

même quelques larmes s'avancer au bord de ſes paupieres. Cependant elle prit un viſage riant, pour me reprocher ma foibleſſe, & raillerma Philoſophie. Je lui répondis : Ah ! Madame, votre bonté me manque où vous voyez bien qu'elle m'eſt le plus néceſſaire. Je vous abandonne la Philoſophie, c'eſt une maîtreſſe ingrate que j'ai ſervie inutilement, & qui me trahit au beſoin. Mais, s'il y a quelque choſe qui ait plus de pouvoir qu'elle pour me conſoler, je ſens que c'eſt votre compaſſion, & je vous conjure de ne pas m'en refuſer les marques. Laiſſez-moi faire, reprit-elle, je vous deſtine un remede qui ſervira plus que vous n'eſpérez à votre guériſon. J'aurai ſoin de l'envoyer chez vous. Nous la quittâmes après qu'elle eut ordonné à ma belle-ſœur de venir ſouvent la voir avec ſa fille & mes enfants.

En prenant une maiſon proche de S. Cloud, j'avois eu ſoin, comme j'ai dit, de la choiſir ſolitaire, & propre au deſſein que j'avois toujours d'y entretenir peu de commerce avec les hommes. Mon bois étoit épais, & aſſez grand pour porter le nom de Parc. Il y avoit dans l'endroit le plus enfoncé un petit bâtiment, compoſé ſeulement de deux chambres & d'un cabinet, qui ne ſervoient que pour ſe délaſſer quand on étoit fatigué de la promenade. Je choiſis ce lieu pour ma retraite ordinaire. Je le fis meubler proprement ; &, quoique je n'euſſe plus de fond à faire ſur le ſecours que je pouvois tirer de l'étude, j'y amaſſai aſſez de livres pour me compoſer une petite Bibliotheque. Ce fut-là que je me propoſai de paſſer la plus grande partie de mon temps, c'eſt-à-dire, tout celui que je n'emploierois pas auprès de Madame. Je m'accoutumai à n'en ſortir qu'aux heures du repas : encore m'arrivoit-il ſouvent de m'y faire apporter ma nourriture, & de la prendre

ſeul. Mes occupations y étoient à-peu-près les mêmes qu'à Saumur ; réflechir preſque inceſſamment ſur les triſtes aventures de ma vie ; demander au Ciel la paix du cœur que je ne pouvois plus attendre du ſecours des hommes ; prendre quelquefois un livre & le feuilleter, mais avec mille diſtractions cruelles, qui ne me permettoient pas de goûter mes lectures ; m'aſſoupir à force de troubles & d'agitations, & me jetter ſur un lit où je trouvois moins de repos dans le ſommeil, qu'une nouvelle force d'inquiétude & de douleur, par les ſonges funeſtes & effrayants dont mon imagination étoit auſſi-tôt affligée.

On vint un jour m'avertir qu'un homme d'Egliſe demandoit à me parler de la part de Madame. J'étois dans un de ces moments de peſanteur, où ma triſteſſe ſembloit redoubler. J'ordonnai néanmoins qu'on me l'amenât. C'étoit un J..... Je ne connoiſſois cet Ordre que de nom. Prévenu, comme je l'étois déja, contre les Eccléſiaſtiques de France, depuis ce qui m'étoit arrivé à Saumur, je ne me déterminai à recevoir cette viſite que par le reſpect que je crus de voir au nom de Madame. Il me vint même à l'eſprit que ce Pere m'apportoit peut-être ce que cette Princeſſe m'avoit promis ſous le nom de remede, & je commençai à craindre que ce n'en fût un de la même nature que celui du Miniſtre de Saumur & du Pere le Bane, c'eſt-à-dire, propre à me cauſer de nouveaux chagrins. Il fut introduit dans la chambre où j'étois au milieu de mes livres. Son compliment fut civil. Je reconnus dans ſes manieres toute la politeſſe du P. le Bane, avec quelque choſe de plus naturel & de moins affecté. De pluſieurs commiſſions, me dit-il, dont il étoit chargé par Madame, il alloit commencer par celle qu'il jugeoit la moins importante, quoiqu'el-

le ne laiſsât point de l'être auſſi infiniment; mais il en parloit de cette maniere, ajouta-t-il, parce qu'il ſavoit bien que les avantages qu'elle devoit me procurer, n'étoient pas ceux pour leſquels j'avois le plus d'eſtime. Il me préſenta enſuite un écrit qu'il me pria de lire avant qu'il s'expliquât davantage. Le contenu étoit en Anglois : j'en fis la lecture. C'étoit un Acte de Milord Terwil, par lequel il reconnoiſſoit que Milord Axminſter avoit laiſſé entre ſes mains, en quittant l'Angleterre, certains biens dont il faiſoit le dénombrement, & qu'il confeſſoit que lui & les ſiens étoient obligés de remettre aux héritiers de ce Seigneur, auſſi-tôt qu'ils ſe préſenteroient pour les recevoir. Il ajoutoit que, ne connoiſſant point les héritiers du Vicomte, il s'étoit cru engagé, par l'honneur & la conſcience, à faire cette déclaration, pour prévenir les inconvénients qui pourroient naître après ſa mort; & qu'il la remettoit à Madame Henriette d'Angleterre, Ducheſſe d'Orléans, pour être employés comme il ſembleroit bon à cette Princeſſe, dont il connoiſſoit également la bonté & la juſtice.

J'admirai particuliérement dans cette grande Princeſſe, la premiere de ces deux vertus, qui lui avoit fait prendre, avec tant de ſoin & d'adreſſe, la voie la plus conforme aux deſirs que j'avois pris la liberté de lui marquer. Cet Acte étoit tel qu'il falloit non-ſeulement pour aſſurer à mes enfants leur héritage, mais pour m'épargner les démarches chagrinantes que j'avois appréhendées. Il n'étoit plus même néceſſaire d'employer l'artifice, pour tromper Milord Terwil par la fauſſe ſuppoſition de la mort de mon épouſe. Nous pouvions, elle & moi, nous diſpenſer de paroître, lorſque Madame prenoit ainſi

ſur elle-même le témoignage de nos droits, & en quelque ſorte toute la conduite de cette affaire. Pour la ſatisfaction que j'avois ſouhaité de voir Milord Terwil, rien ne m'obligeoit à me la procurer ſi-tôt, & je me promis que tôt ou tard j'en retrouverois aiſément l'occaſion. La faveur que je recevois de Madame, étoit donc accompagnée de tout ce qui peut relever un bienfait, ſoit que j'en conſidéraſſe les circonſtances & les fruits.

Je priai le Pere, s'il retournoit à S. Cloud, d'y témoigner d'avance une partie de ma vive & reſpectueuſe reconnoiſſance. J'étois réſolu de ne pas perdre un moment pour aller moi-même m'acquitter de ce devoir. Mais, lorſque je lui marquai ce deſſein, il m'arrêta au moment que je me diſpoſois à me lever : Ma plus importante commiſſion n'eſt pas remplie, me dit-il ; il faut, Monſieur, après avoir mis vos intérêts à couvert, nous rendre utiles, ſi nous le pouvons, à votre repos ; & je ſuis trompé, par le récit de Madame, ajouta-t-il, ſi ce n'eſt pas ce que vous avez le plus à cœur. J'appréhendai beaucoup, en l'entendant parler de cette maniere, que Madame ne lui eût communiqué trop librement le ſujet de mes peines. Cette crainte fit même que je demeurai ſans répondre. Mais la ſuite de ſon diſcours me fit comprendre qu'il n'étoit informé qu'en général de l'accablement où j'étois réduit par la fortune & par l'amour. Je ſais, reprit-il, que vous avez eſſuyé des malheurs ſans nombre & ſans exemple ; que vous y cherchez depuis long-temps du remede ; que vous n'en avez trouvé ni dans la Philoſophie, ni dans la conſolation du Miniſtre de Saumur, du Pere de l'Oratoire, & du Prélat d'Angers. Mais, mon cher Monſieur, à qui vous adreſſiez-vous ? A la Philoſophie ? Une vieille décrépite qui, dans ſes jeunes ans même, n'eut jamais rien d'ai-

mable que ſon nom ; qui fut peut-être capable de faire alors des fous ; mais qui ne le fut jamais de faire des heureux, & qui n'eſt bonne aujourd'hui qu'à amuſer des enfants dans la pouſſiere des écoles. A qui vous adreſſiez-vous ? A un Proteſtant, & à deux Janſéniſtes ? Bon Dieu ! dans quelles mains vous étiez-vous livré ; & comment pouviez-vous eſpérer du remede où vous deviez craindre le plus grand de tous vos maux ? Béniſſez Dieu, ajouta-t-il d'un air de triomphe, béniſſez-le de vous avoir fait éviter le poiſon de ces charlatans, & de vous avoir conſervé pour recevoir les ſecours qu'il va vous offrir par mes mains. Il ſe leva en finiſſant ces paroles ; &, jettant les yeux ſur mes livres, où il n'apperçut que des Philoſophes anciens & modernes : Que vois-je, continua-t-il du même ton ? des fous, des frénétiques, des furieux : O Monſieur ! Monſieur, comment n'êtes-vous pas déſabuſé des ſophiſmes & des illuſions de ces Impoſteurs ? Comment retournerez-vous à une ſource dont vous avez ſenti la vanité & la corruption ? Vous les mettrez au feu, ſi vous m'en croyez, &, lorſque vous commencerez à vouloir écouter mes conſeils, vous me laiſſerez le ſoin de vous compoſer une bibliotheque.

Je réuſſirois mal à repréſenter le feu, la facilité, l'air de politeſſe & d'enjouement avec lequel ce diſcours fut prononcé. Quoique je fuſſe d'abord un peu ſurpris de ſes manieres, je lui confeſſai que j'avois tiré peu d'utilité de la Philoſophie, & peu de fruit de ce qu'on avoit entrepris à Saumur & à Angers pour ma conſolation. J'ajoutai que les fauſſes démarches qu'on m'avoit fait faire, avoient produit un effet qui la rendoit encore plus difficile ; c'étoit de me diſpoſer fort mal pour toutes les nouvelles

voies qu'on pouvoit me propoſer. J'ai perdu l'eſpérance, lui dis-je, depuis que j'ai reconnu l'impuiſſance de la philoſophie, & que je n'ai pas trouvé plus de ſecours dans la religion. Il me répondit que je l'avois perdue trop tôt, & qu'il ne tarderoit guere à la faire renaître; qu'il voyoit avec plaiſir que je n'étois pas diſpoſé à me laiſſer conduire en aveugle; qu'il aimoit qu'on fît uſage de ſa raiſon; que, n'ayant rien que de raiſonnable & de ſolide à me propoſer, il ne craignoit point de me faire entrevoir quelle ſorte de remedes il avoit à m'offrir, & qu'il étoit aſſuré que je les goûterois à la premiere vue. Permettez, me dit-il, que je vous les explique en deux mots. Nous commencerons par rejetter entiérement la philoſophie, à moins qu'il ne vous plaiſe encore de donner le même nom au nouveau ſyſtême que je vais vous propoſer. Pour la religion, elle nous ſera d'un grand uſage; mais ce ne ſera point pour vous engager dans des queſtions obſcures & épineuſes, comme il vous eſt peut-être arrivé à Angers & à Saumur : c'eſt en prenant d'elle ce qu'elle a tout-à-la-fois de plus conſolant & de plus néceſſaire.

Il faut d'abord établir, continua-t-il, que, dans la triſte ſituation où vous êtes, il y a deux choſes à exécuter pour votre guériſon : l'une eſt de vous faire perdre le ſentiment de vos peines : l'autre, de rendre à votre cœur le goût du plaiſir. Quoique ces deux objets paroiſſent d'abord ſe reſſembler, vous les trouverez fort différents, ſi vous y faites attention. Je n'entre point tout-d'un-coup dans le détail des moyens que j'ai deſſein d'employer. Il ſuffit de vous dire aujourd'hui que la religion nous ſervira pour atteindre au premier de ces deux buts. Hélas! ajouta-t-il, en levant les yeux vers le Ciel, il ſeroit bien à ſouhaiter qu'el-

le pût auſſi nous conduire ſeul au ſecond ! Mais nous ſommes compoſés de chair & de ſang, c'eſt-à-dire, que les plaiſirs ſpirituels ne ſont pas ceux qui nous flattent le plus. Cependant ce cœur triſte & abattu demande quelque choſe qui le flatte. Je l'entends qui ſoupire. Je ſais ce qu'il demande, & je vous garantis qu'il deviendra tranquille lorſqu'il l'aura obtenu. Ainſi je vais vous conduire par des voies dont le terme ſera votre bonheur. Par l'une, vous ſerez délivré de cette triſteſſe importune qui vous dévore, & vous parviendrez au repos de l'eſprit. Mais, comme il faut quelque choſe de plus qu'une ſimple exemption de peines pour être heureux, ſur-tout après les longues & douloureuſes ſouffrances que vous avez eſſuyées, je veux que votre cœur revienne à ſentir les douces émotions du plaiſir, & je le menerai à ce point ſans qu'il s'en apperçoive. Encore une fois, je vous demande en grace, mon cher Monſieur, de prendre quelque confiance en moi, & de me laiſſer faire.

Des promeſſes ſi vagues ne pouvoient m'inſpirer aiſément la confiance que le Pere me demandoit. Cependant mon reſpect pour la Princeſſe qui me procuroit ce nouveau conſolateur, m'obligea de lui répondre avec quelque marque d'eſtime & d'approbation. Il en devint plus preſſant ; & , prenant même les civilités que je continuai de lui faire pour un conſentement abſolu, il me dit, en me quittant, qu'il alloit s'employer d'abord à préparer ce qui devoit ſervir à ſon entrepriſe, & qu'il reviendroit le lendemain chez moi pour s'expliquer davantage.

J'eus l'honneur de voir Madame avant la nuit, & de la remercier des deux faveurs que j'avois reçues d'elle ce jour-là. Je lui racontai, dans toutes ſes circonſtances, l'entretien que j'avois

eu avec le P. &, malgré le peu de disposition que je me sentois à faire l'essai de sa méthode, elle m'y engagea par ses instances. Que risquez-vous ? me dit-elle. Quand vous ne prendriez la chose que sur le pied d'un amusement, c'est toujours une diversion considérable que vous ferez à vos chagrins. J'y consentis. Si ce ne fut point tout-à-fait pour m'en faire un divertissement, comme il sembloit que Madame voulût me le conseiller, ce ne fut pas non plus avec l'espérance d'en tirer un fruit sérieux pour ma consolation. Mon attente eût été bien trompée, puisque je ne recueillis de ma complaisance que de la honte & du trouble, dans une aventure où j'eus à rougir mille fois de ma foiblesse.

Le P. fut exact à me tenir le lendemain sa promesse. Je reçus le matin une caisse remplie de livres qu'il avoit ramassés avec soin pour mon usage. J'attendis son arrivée pour l'ouvrir. Il vint vers l'heure du dîner. Comme je lui avois marqué qu'il me feroit plaisir de venir à cette heure, j'avois donné ordre que ma table fût bien servie. Il fit honneur à la bonne chere, en mangeant de tous les mets avec un extrême appétit. Cependant, lorsque nous eûmes fini de dîner, ce fut par quelques réflexions sur les plaisirs de la table qu'il commença son traité de morale. Vous m'avez traité magnifiquement, me dit-il; mais à quoi bon cette abondance, ou plutôt cette profusion de mets ? Je lui répondis naturellement que ce n'étoit que par considération pour lui que j'avois donné des ordres extraordinaires, & que j'étois l'homme du monde le plus indifférent pour la bonne chere. Non, reprit-il ; vous entrez mal dans ma pensée. Je ne prétends point condamner un goût modéré pour les plaisirs de la table, & je crois même que cette sorte de plaisir doit

entrer pour quelque choſe dans le plan d'une vie heureuſe, mais je voudrois qu'un homme d'eſprit le fît moins conſiſter dans la multitude des viandes, que dans la propreté & la délicateſſe. Par exemple, vous ne ſauriez avoir un trop bon Cuiſinier. Vous ne ſauriez prendre non plus trop de ſoins pour le choix de votre vin ordinaire. Mais pourquoi tant de variété dans les plats & les liqueurs? Croyez-moi, le goût en ſouffre tôt ou tard; il ne ſait plus s'en tenir à l'excellent, & vous ne ſauriez croire qu'elle perte c'eſt pour le bonheur. Hélas! lui répondis-je, je ne m'occupe guere à faire la diſtinction des mets qui me ſont préſentés: la triſteſſe me rend tout amer, & change pour moi la meilleure nourriture en poiſon. Laiſſez-moi faire, repliqua-t-il, je ſais le moyen de vous rappeller le goût. Commençons par l'eſprit & le cœur; & vous verrez comment tout le reſte ſuivra de mes principes.

Nous nous rendîmes à l'appartement du Jardin, où j'avois fait tranſporter la caiſſe des livres. Il l'ouvrit en ma préſence, &, tirant lui-même les livres, il me préſentoit chaque volume à meſure qu'ils lui tomboient entre les mains.

Il m'offrit d'abord un petit Catéchiſme en François, compoſé par un Jéſuite nommé *Caniſius*. Voilà, me dit-il, un petit livre d'or. C'eſt l'eſſence & l'élixir de la Religion. Avec ce livre, qui n'eſt pas ſi gros que le petit doigt, vous en ſaurez, en moins d'une heure, autant que les Docteurs enſemble. Bornez-vous là, n'y changez rien, & vous pourrez vous vanter d'être auſſi ferme ſur la Religion qu'un Concile. Il me préſenta enſuite un ouvrage dont le titre étoit, *La Pratique aiſée de la Dévotion*. Voici pour les mœurs, reprit-il; l'autre étoit pour la doctri-

ne. Le premier contient la loi, & celui-ci la maniere de la pratiquer. Vous trouverez ici tout ce qui eſt néceſſaire à un honnête-homme pour le ſalut. C'eſt un livre, après lequel vous pouvez vous paſſer de tous les autres. Nous le parcourrons enſemble. C'eſt là que je vous ferai trouver de quoi éteindre le ſentiment de vos peines, ou comptez que vous ne le trouverez nulle part. Il tira encore quelques livres de dévotion du même goût, dont il me fit ſucceſſivement l'éloge. Mettez cela, me dit-il, à la place de votre Platon & de votre Séneque, & faites-en tous les jours une heure ou deux de lecture.

Comme il reſtoit dans la caiſſe un bien plus grand nombre de volumes, j'attendois avec impatience qu'il me les fît connoître par leurs noms. Il n'en vint là qu'après avoir fait un petit prélude pour m'en annoncer l'uſage. Il me dit que, n'étant pas poſſible à l'eſprit de s'entretenir toujours dans le même goût pour les choſes ſérieuſes, il falloit s'accommoder à cette foibleſſe de la nature; mais qu'il y avoit des amuſements utiles, dont une ame bien diſpoſée ſavoit tirer parti; que j'étois plus que perſonne dans le cas de faire cette expérience par beſoin; que je trouverois dans les livres qu'il alloit m'offrir, de quoi m'amuſer tout-à-la-fois l'eſprit & le cœur, & que rien n'étoit plus propre par conſéquent à contribuer au ſuccès du deſſein qu'il m'avoit expliqué. Là-deſſus il me lut le titre de quantité de poéſies, & d'autres livres d'amuſement, qu'il me donna pour les ouvrages des plus célebres Auteurs du temps; & il me recommanda avec beaucoup de ſoin de me tenir occupé de cette lecture auſſi continuellement qu'il me ſeroit poſſible, pour éviter la rêverie & la méditation, qui étoient, dit-il, une occupation mortelle pour

moi & pour toutes les perſonnes affligées. Non-ſeulement j'ignorois le nom de tous ces Ouvrages d'amuſement, mais je n'avois pas même la moindre idée de ce qu'ils renferment. Je les reçus de la main du Pere, &, quoique j'eſpéraſſe ſur ſa parole d'en tirer quelque avantage, je remis à juger de leur mérite après l'examen.

Ce que je vous donne ici, reprit-il, n'eſt que pour éviter l'oiſiveté de la ſolitude. Je compte d'être ici ſouvent pour vous aider plus ſolidement par mes entretiens. Je vous exhorte auſſi à vous répandre un peu plus au-dehors. Madame vous verra toujours de bon œil à Saint-Cloud. Et comme ce n'eſt pas toujours à la Cour & ſous les toîts dorés d'un palais qu'on trouve les amuſements les plus agréables, je vous ai ménagé ce matin une connoiſſance qui, de l'humeur dont vous êtes, aura mille charmes pour vous. C'eſt dans le voiſinage. Je vous y introduirai dès aujourd'hui. J'y ai déja fait l'éloge de votre mérite, & vous y êtes attendu avec impatience. Vous allez extrêmement vîte, lui dis-je, & je commence à concevoir comment vous eſpérez de me délivrer de ma triſteſſe. Il eſt certain qu'une vie auſſi diſſipée que vous me la propoſez, produiroit à la fin cet effet, ſi j'étois capable de m'en faire une habitude. Mais c'eſt là difficulté, ou plutôt, c'eſt ce qui m'eſt abſolument impoſſible. Vous ne ſavez pas que, dans la ſituation même la plus tranquille, rien n'eſt plus oppoſé à mon caractere que ce continuel oubli de ſoi-même, & qu'il n'y a rien à quoi je renonçaſſe plus volontiers qu'au recueillement & à la méditation. Le remede que vous m'offrez me ſeroit donc preſque auſſi difficile à ſouffrir que mes maux mêmes. Il me répondit que mon intérêt m'obligeoit du moins à le ten-

ter; que je ne prenois point d'engagement que je ne puſſe rompre, & qu'il me ſeroit toujours libre de revenir à ma ſolitude, ſi je ne trouvois rien qui me ſatisfît au-dehors. Je conſentis enfin à l'accompagner, ſur-tout après le portrait qu'il me fit des perſonnes avec leſquelles il vouloit me mettre en liaiſon. C'eſt, me dit-il, un Gentilhomme Proteſtant, dont je travaille à faire un Catholique. J'ai entrepris ſa converſion par l'ordre du Roi. Vous ſerez charmé de ſon eſprit & de ſa ſageſſe. Il eſt, comme vous, dans une campagne, ſans autre compagnie que ſon épouſe & ſa fille. Vous avez le goût trop bon, ajouta-t-il, pour ne pas ſouhaiter de les revoir, lorſque vous aurez commencé à les connoître.

Nous nous rendîmes chez eux dans mon carroſſe. Il y avoit tout au plus deux milles d'Angleterre. Les premiers compliments me firent juger que j'étois attendu. Je trouvai en effet dans la phyſionomie & dans la converſation du Gentilhomme, tout ce que mon guide m'avoit promis; de l'eſprit, de la politeſſe, du goût pour les ſciences, avec les plus nobles ſentiments de l'honneur & de la vertu. Notre entretien dura quelque-temps, ſans que les Dames euſſent encore paru. Le P. comme impatient de mes les faire voir, pria M. de R. (c'étoit le nom du Gentilhomme) de me procurer cette ſatisfaction. Il me l'accorda de bonne grace. Je vis dans la mere une Dame de quarante ans, dont la figure & le premier abord annonçoient une perſonne de condition; mais tous mes regards lui furent dérobés auſſi-tôt par ſa fille que je pris moins pour une créature mortelle, que pour une Divinité. Jamais la Nature ne communiqua ſes préſents avec plus de profuſion. Je m'attachai d'a-

bord à l'admirer, comme la plus belle choſe qui ſe fût jamais offerte à mes yeux. L'éclat de ſon teint, la régularité de ſes traits, la vivacité éblouiſſante de ſes yeux, mille charmes répandus ſur ſon viſage & dans toute ſa perſonne, me compoſerent, pendant quelques moments, un ſpectacle dont je ne pouvois me raſſaſſier. Je ne remarquai pas moins de graces dans ſes paroles & dans le ſon de ſa voix ; &, pour mettre le comble à tant de perfections, elles étoient accompagnées d'un air de douceur & de modeſtie, qui ſembloient répondre que ce n'étoit point une ame ordinaire qui habitoit un ſi beau corps. A quelque excès que fût montée tout-d'un-coup mon admiration, j'avois aſſez d'empire ſur moi-même, pour n'en laiſſer paroître que des marques modérées. Le reſte de cette viſite ſe paſſa en civilités mutuelles, & nous nous quittâmes aſſez ſatisfaits les uns des autres pour nous promettre de cultiver avec ſoin ce commencement de connoiſſance.

Le P. m'avoit obſervé avec plus d'attention que je ne m'en étois défié. Il me tint compagnie à mon retour, & il me demanda ce que je penſois du Gentilhomme & de ſa famille. Je lui répondis que je n'y avois rien apperçu qui ne méritât mon eſtime & mes éloges. Et la Demoiſelle, ajouta-t-il, ne l'avez-vous pas trouvée fort aimable ? Infiniment, lui dis-je, & je doute qu'il y ait au monde quelque choſe qui lui reſſemble. Il prit un air plus ſérieux. J'avois prévu, me dit-il, que vous en porteriez ce jugement, & je vous avoue que ce n'eſt pas ſans deſſein que je vous ai conduit dans cette maiſon. Vous cherchez des remedes contre la triſteſſe : en trouverez-vous jamais un plus charmant ? Je le regardai avec ſurpriſe. Ah ! m'é-

criai-je, vous me connoiſſez mal ; j'entends quel remede vous me propoſez : mais vous ne ſavez pas que c'eſt l'amour qui a cauſé le plus terrible de tous mes maux. Il m'interrompit pour m'aſſurer qu'il le ſavoit, & que c'étoit cette raiſon même qui le portoit à me donner ce conſeil. J'ignore, continua-t-il, le détail de vos aventures ; mais je juge ici de vous ſur l'idée générale que Madame m'a fait prendre de votre caractere. Vous êtes né tendre. Ne comptez pas de guérir les maux que l'amour vous a faits, par un autre remede que l'amour même. Croyez-en la longue étude que j'ai faite du cœur humain. Il ajouta que déſormais je devois comprendre facilement le ſyſtême qu'il avoit formé pour ma guériſon : qu'il le réduiſoit à quatre points principaux ; à la Religion dont les motifs & les conſidérations ſublimes commenceroient à affoiblir le ſentiment de mes peines ; aux lectures agréables qui en écarteroient le ſouvenir ; à la diſſipation extérieure des compagnies, qui me le feroit perdre tout-à-fait ; enfin aux douceurs de l'amour, qui s'inſinueroient dans mon cœur comme un baume ſalutaire, & qui feroient renaître toute ma ſenſibilité pour le plaiſir.

Quoiqu'il n'y eût rien de plus bizarre, & ſans doute de plus impoſſible que cet aſſortiment de plaiſirs & de Religion, ce ne fut point de ce côté-là que j'enviſageai ſon ſyſtême pour m'en dégoûter. Je ne le conſidérai que dans ſes dernieres parties ; & me croyant auſſi peu capable de me livrer à la diſſipation qu'à l'amour, je lui déclarai que j'attendois peu de fruit de ſes conſeils. Il ne ſe rebuta point. Comme j'étois réſolu de ne lui rien découvrir qui eût rapport à mon épouſe, & qu'il me prenoit ſans doute

pour un homme veuf, qui étoit devenu libre par la mort de ce que j'avois aimé, il s'obſtina à ſoutenir que j'éprouverois bientôt l'efficacité de ſa méthode. Je ne doute pas qu'en me propoſant un engagement de tendreſſe avec Mademoiſelle de R., il n'eût en vue un mariage honnête & légitime. Mais, ſi mon projet ne pouvoit réuſſir, il ne parvint que trop à me faire confeſſer que j'avois mal connu mon propre cœur, lorſque je l'avois cru à couvert des ſurpriſes de l'amour.

Il me quitta en arrivant à ma maiſon. Je n'avois rien de ſi important à faire que de jetter promptement les yeux ſur les livres qu'il m'avoit donnés. J'ouvris d'abord le Catéchiſme, dans lequel il m'avoit aſſuré que toute la ſcience de la Religion étoit contenue. N'ayant encore qu'une légere idée des vérités du Chriſtianiſme, on concevra ſans peine que je fus très-peu ſatisfait de cette lecture. J'y trouvai quantité de choſes obſcures. Et, quand je les euſſe trouvées plus claires, une Doctrine expoſée ſans preuves n'étoit pas propre à porter la conviction dans mon eſprit. Ce fut la premiere réflexion que je fis, après l'avoir lu attentivement. Quelle raiſon cet homme a-t-il de prétendre que je me ſoumette en aveugle à ſon autorité, ou à celle de ſon livre ? Il n'y en a point ſans doute dans l'Univers qui n'ait ſes principes, & qui ne puiſſe me les offrir ainſi dirigés. Il n'y en a point par conſéquent qui n'ait le même droit, ou plutôt qui n'en ait auſſi peu, d'exiger ma foi ſans preuves & ſans examen. Je conclus qu'il falloit attendre les explications du Pere, avant que de penſer à recueillir les fruits qu'il m'avoit fait eſpérer de ſon Catéchiſme & de ſes autres Livres de Religion. Je pris enſuite quelques-uns de ces Ouvrages d'amuſement qu'il avoit mis au ſecond

rang parmi ſes remedes. J'en parcourus quelque choſe. De pluſieurs pieces qui tomberent ſous mes yeux, à peine en trouvai-je deux ou trois dont ma raiſon fût ſatisfaite. Quelques penſées ingénieuſes, un tour heureux dans l'expreſſion, quelques images tendres ou riantes, telles étoient les armes qu'il m'offroit pour écarter le ſouvenir toujours préſent de mes peines. Je ne pus ſoutenir cette lecture un quart-d'heure. Je jettai les livres avec indignation. O Dieu! m'écriai-je, ſe joue-t-on de mes douleurs? Eſt-ce pour m'inſulter, qu'on me croit capable d'être conſolé par des amuſements ſi frivoles?

Je revins ainſi plus que jamais des légeres eſpérances que les promeſſes du Pere m'avoient fait concevoir. Son troiſieme moyen de guériſon me paroiſſoit moins vraiſemblable encore que les deux premiers; & le quatrieme étoit d'une nature à ne pas arrêter même un moment mes réflexions. Je réſolus de me défaire abſolument de ce Médecin importun, & de faire mes excuſes à Madame, de ce que je ne pouvois goûter les conſolations qu'elle m'avoit procurées. Il devoit revenir le lendemain: je donnai ordre par avance qu'on lui déclarât honnêtement le deſſein que j'avois pris de me priver de ſon ſecours. Cependant je trouvai pendant le reſte du jour beaucoup de douceur à rappeller les moments que j'avois paſſés chez M. de R. Je me ſentois une vive eſtime pour cette aimable famille, & je comptois d'entretenir une étroite liaiſon avec elle. Le caractere du pere venoit beaucoup au mien: je ne doutois point que je ne puſſe parvenir à m'en faire un véritable ami. Les charmes de la fille ſe repréſentoient encore plus à ma mémoire. Je n'y penſois point, ſans reſſentir quelque choſe de moins amer que mes agitations ordinaires. Je

m'apperçus même que cette penſée ſe renouvelloit trop ſouvent, & je fus obligé plus d'une fois de recueillir mon attention pour l'écarter. Je retombois auſſi-tôt ſur le perpétuel ſujet de mes peines ; mais dans ces malheurs même, il ſe trouvoit toujours quelque circonſtance qui me ramenoit comme naturellement l'image de Mademoiſelle de R. Si je gémiſſois un moment de l'infidélité de mon épouſe, c'étoit pour faire enſuite la comparaiſon de ſes charmes avec ceux que je venois d'admirer. Telle étoit, diſois-je, l'ingrate & parjure Fanny. Telle du moins me paraiſſait-elle à mes yeux, lorſqu'elle faiſoit tout le bonheur de ma vie.

Je paſſai le ſoir & une partie de la nuit dans cette eſpece d'inquiétude. Cependant le Ciel m'eſt témoin que, loin de me défier de ce qui naiſſoit inſenſiblement dans mon cœur, il ne me vint pas même à l'eſprit que j'euſſe la moindre trahiſon à craindre du côté de mes paſſions. On ſait de quelle maniere je les avois réglées juſqu'alors. Je n'avois eu proprement que la douleur à combattre. L'amour ne m'avoit jamais rien inſpiré que d'innocent. Je dois le confeſſer, j'étois ſans crainte & ſans précaution, parce que j'ignorois ce que c'étoit que le péril. Auſſi m'arriva-t-il d'y ſuccomber preſque ſans défenſe ; & ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que ma raiſon fut ſéduite auſſi-tôt que mes ſens. Je déroberois ſans doute à mes Lecteurs cette honteuſe partie de mon Hiſtoire, ſi j'avois la gloire pour but en écrivant. Mais ce n'eſt point mon éloge que j'ai promis ; C'eſt le récit ſincere de mes malheurs & de mes foibleſſes.

En m'éveillant, je me trouvai l'imagination ſi remplie de Mademoiſelle de R. que je ne fus plus capable de m'occuper d'autre choſe. L'amour, car c'étoit lui-même, me fit ſentir les plus

charmantes émotions ; &, ſoit par un effet des ſonges qui m'avoient fait illuſion pendant le ſommeil, ſoit par la nature même de cette paſſion, je me levai avec un mouvement de joie que je n'avois connu que dans les plus heureux moments de ma vie. Je ne laiſſai pas de faire quelques réflexions ſur ce changement. Comme je ne cherchois point à me tromper, il me fut aiſé d'en découvrir la cauſe. J'aime, cela eſt ſûr. Mais, ajoutai-je auſſi-tôt, pour prévenir le reproche que j'appréhendois de ma raiſon, eſt-ce un crime que d'aimer ? J'ai reconnu mille fois que l'amour eſt une paſſion innocente. Je l'ai cru non-ſeulement légitime, mais néceſſaire à mon bonheur, dans le temps où je faiſois mon étude de la vertu & de la ſageſſe. Comment ceſſeroit-elle de l'être lorſqu'elle peut ſervir à rendre la joie & la paix à mon ame ? Non, le remede de mes douleurs eſt trouvé. Le voilà. C'eſt l'amour. J'en reſſens déjà l'effet. Le Pere penſoit plus juſte que je ne me l'étois imaginé. Il connoiſſoit mieux que moi mon propre cœur.

Ce raiſonnement me paroiſſoit ſi ſolide & ſi clair, qu'il ne ſe préſentoit rien que j'y puſſe oppoſer. J'oubliai même pendant quelque-temps que je fuſſe engagé par des liens qui ne me permettoient point d'en former d'autres ; &, lorſque cette penſée vint s'offrir à mon eſprit, je la regardai comme une foible & légere objection. Je la détruiſis ſi facilement, qu'il ſembloit que mon cœur eût déjà préparé ſa réponſe. Oui, diſois-je, je ſuis lié par les ſerments du mariage ; mais il n'eſt queſtion ici que de l'amour. Mon épouſe m'a trahi, il eſt certain que je ne lui dois plus rien. L'ingrate ! Ne l'adorois-je pas ? Ne l'aurois-je pas aimée conſtamment ? Hélas ! je la préférerois encore à l'empire du monde, s'il étoit poſſible qu'elle re-

trouvât ſon innocence. Mais ma honte & ſa perfidie ſont incertaines. Condamnera-t-on les efforts que je veux faire pour l'oublier?

Voyons, continuai-je ; c'eſt une difficulté à terminer en un moment. Je ne puis rompre les engagements que j'ai avec mon épouſe, & je n'en ai pas même le deſſein. C'eſt une chaîne fatale, qu'il faut porter toute ma vie. Mais je dois la mépriſer ; c'eſt une foibleſſe honteuſe d'avoir douté long-temps ſi je l'aimois encore. Cependant il faut que mon cœur aime quelque choſe ; il ne m'avertit pas inutilement que toutes mes douleurs peuvent finir par l'amour. Je puis donc ſuivre le penchant qui m'entraîne vers Mademoiſelle de R. Il eſt vrai que je n'ai rien à me propoſer, au-delà du ſimple plaiſir que je puis trouver à le ſuivre. Mais qu'ai-je jamais cherché dans l'amour? Eſt-ce le plaiſir des ſens? Il abaiſſe l'homme au rang des bêtes. Non ; c'eſt la douce union de deux cœurs qui s'accordent dans tous leurs ſentiments ; c'eſt le goût du mérite, c'eſt le charme inexprimable de la tendreſſe, c'eſt tout ce qu'il ne m'eſt plus permis d'attendre de mon infidelle épouſe, & que je puis chercher dans une autre, ſans me rendre coupable d'infidélité comme elle ; car cette eſpece de lien ſe peut rompre ; ce n'eſt point ſur cette délicate partie de l'amour que tombent les ſerments du mariage. Le cœur devient libre quand on lui manque de foi. Le corps ſeul demeure lié par les promeſſes de la bouche. Or, ſi je n'ai plus d'autre chaîne, je conſens volontiers à ne la briſer jamais.

Je m'agitai beaucoup le matin par quantité d'autres réflexions. Mais il paroîtra ſurprenant, qu'elles tendiſſent toutes à juſtifier ma nouvelle paſſion. Je n'en fis pas une ſeule pour la combattre ; c'étoit un torrent qui m'entraînoit, &

qui forçoit toutes mes idées à ſuivre ſon cours. Après midi, on vint m'annoncer la viſite de M. de R. J'allai le recevoir avec empreſſement. On ne m'avoit pas dit qu'il fût accompagné de ſon épouſe & de ſa fille. Mon cœur s'ouvrit véritablement à la joie, lorſque je vis paroître celle qui s'en étoit rendue la maîtreſſe. Je les comblai tous trois de civilités. Nous nous ouvrîmes beaucoup plus dans cet entretien, que nous n'avions fait la premiere fois. M. de R. me demanda mon amitié, avec autant d'ardeur que je deſirois la ſienne. Je la lui promis; &, pour la ſerrer davantage, j'engageai ma belle-ſœur & ma niece à former auſſi quelque liaiſon avec ſon Epouſe & ſa fille. Nous parlâmes beaucoup du P. & du zele avec lequel il s'employoit à la converſion des Hérétiques. M. de R., qui commençoit à me connoître aſſez pour s'aſſurer qu'il ne riſquoit rien à me faire une confidence, me confeſſa naturellement qu'il étoit fort importuné de ſes viſites & de ſes inſtructions. Je ne ſais, me dit-il, à quoi toute cette ſcene aboutira. La prudence m'oblige à le ſouffrir chez moi, parce que j'en ai reçu l'ordre du Roi, qui veut abſolument que je l'écoute. Je lui prête mon intention à regret, car je ſuis attaché ſincérement à ma religion; mais il ſe rend ſi incommode & ſi preſſant, que j'ignore juſqu'à quel point ma patience pourra s'étendre. D'un autre côté, j'ai mille ménagements à garder. Mes emplois & mon bien même dépendent peut-être du témoignage qu'il rendra de ma conduite. Le Roi paroît moins bien intentionné que jamais pour les Proteſtants. On entend parler tous les jours de quelque nouvelle violence. La Chambre de l'Edit vient d'être ſupprimée à Rouen, & l'on ne nous menace de rien moins que de l'abolition de tous nos priviléges. Pour

mbler nos maux, ajouta-t-il, on aſſure que . de Turenne penſe à ſe faire Catholique. Il ne ut point douter que le zele du Roi ne s'anime ir un ſi grand exemple, & qu'il ne s'en autori- à nous traiter encore avec moins d'indulgence. Ion embarras eſt extrême. J'aurai peine à mé- ager enſemble les intérêts de ma fortune, & eux de ma conſcience. Je lui répondis que je oncevois tout le péril de ſa ſituation; &, pour lui :onfirmer que ſes craintes n'étoient pas tout-à-fait vaines, je lui fis l'hiſtoire de mon aventure d'An- gers. Si l'on garde ſi peu de meſures avec un étranger, il y a apparence, lui dis-je, qu'on mé- nagera beaucoup moins les Sujets du Roi. Je n'au- rois pas tardé long-temps à quitter le Royaume après une ſcene ſi déſagréable, ſi je n'y euſſe été retenu par les bontés de Madame, & par des aſ- ſurances de protection de la bouche même de Sa Majeſté. Mais vous, qui vous empêche de vous mettre à couvert de la violence, en paſſant dans quelqu'Etat voiſin? L'Angleterre & la Hollande ne vous offrent-elles pas un aſyle? Cela eſt moins aiſé, repartit-il, que vous ne vous l'ima- ginez. Le chemin n'eſt pas libre. D'ailleurs, puis-je quitter le Royaume ſans un ſol, & m'al- ler expoſer avec ma famille à toutes les extré- mités de la miſere? Je ſuis ici trop obſervé pour vendre mon bien ſecrétement. J'ai autant d'eſ- pions de ma conduite, que j'ai d'amis & de do- meſtiques. Nous entrâmes ainſi dans mille détails de confiance & d'amitié, ce qui n'empêcha point que je n'euſſe un œil toujours ouvert, pour ob- ſerver juſqu'aux moindres mouvements de ſa fille, & pour achever de me perdre par cette dange- reuſe vue.

On ſait quelle différence un peu de familia- rité met dans les manieres, & dans le tour d'une

converſation. Nous arrivâmes à ce dégré preſque tout-d'un-coup. Les quatres Dames, paroiſſant ſe régler ſur l'air ouvert qu'elles voyoient ſur le viſage de M. de R. & ſur le mien, ne tarderent point à prendre entr'elles le ton qu'on prend quand on s'aime. Ce fut là que je recommençai à admirer les charmes de l'aimable Cecile : tel étoit le nom que je lui entendis donner par ſa mere. Quoique ſa douceur & ſa modeſtie ne l'abandonnaſſent point, je reconnus ſans peine que le fond de ſon humeur étoit la gaieté & l'enjouement ; &, par un effet qui n'eſt propre qu'à l'amour, je ne trouvai plus rien de ſi charmant que ce caractere, moi qui n'avois eu de goût juſqu'alors que pour les manieres graves & ſérieuſes. Un ſourire, un mot badin, qui partoit d'elle, m'excitoit moi-même à la joie. Il me ſembloit en la voyant que mon ſang circulât avec plus de liberté, que ma reſpiration fût plus facile, & qu'il y eût dans toutes les parties de mon corps une légéreté que je n'avois pas même ſentie dans ma premiere jeuneſſe.

Avec cela, je ne ſentis nul deſir de lui exprimer ce que je penſois d'elle, autrement que par des civilités générales. Je ne ſais ſi elle avoit aſſez d'expérience pour entrer dans le ſens de mes regards & de mon admiration. Pour moi je n'en avois pas aſſez, dans ce qu'on appelle galanterie, pour former méthodiquement le deſſein de lui plaire. J'aimois, je le ſentois avec complaiſance : tel étoit peut-être le ſeul fruit que j'euſſe penſé à retirer de ma paſſion. J'euſſe cherché ſans doute le plaiſir de la voir & de l'entretenir ſouvent ; mais il n'eſt pas certain que j'euſſe jamais pris la liberté d'ouvrir la bouche pour prononcer devant elle le nom d'Amour. Ce que je dis eſt ſi ſincere, que, malgré l'eſpece d'approbation que j'avois

vois déjà donné à mes sentiments, je ne laissai point d'en faire un nouvel examen après son départ. Je calculai, en quelque sorte, ce que j'étois résolu d'accorder à mon cœur. J'irai, dis-je, de deux jours l'un, chez M. de R. J'y passerai une partie de l'après-midi. J'y aurai la douceur de voir la charmante Cecile, d'y être auprès d'elle, & de l'entendre. Je recueillerai de sa vue & de son entretien de quoi m'occuper agréablement les jours que je passerai sans elle. Telle étoit encore l'innocence de mes vues. En un mot, je ne me livrois si volontairement à l'amour, que pour le nourrir au fond de mon cœur, & lui faire prendre la place de ma tristesse. Mais, comme il y étoit entré sans mon aveu, & que je n'avois commencé à raisonner si favorablement pour lui que depuis qu'il s'en étoit rendu le maître, j'aurois dû reconnoître, au changement de mes idées, que j'étois déjà sa dupe, & que, dans la suite, il ne manqueroit point de me causer encore plus d'une illusion.

Le P. revint le soir dans le dessein de passer la nuit chez moi. J'étois si content des événements du jour, & mon humeur se trouvoit si changée que j'avois révoqué à ma porte l'ordre que j'y avois donné la veille. Il fut reçu honnêtement, & je le vis entrer avec plaisir. Vous me trouvez, lui dis-je, tout différent de ce que j'étois hier. La joie qu'il en eut fit qu'il m'interrompit aussi-tôt. Je le vois à votre visage, me répondit-il, & j'en bénis le Ciel. Je me flatte que mes livres & mes conseils y ont contribué de quelque chose. Vos livres, repris-je naturellement? point du tout: ils m'ont si peu satisfait, que j'en ai abandonné la lecture. Mais, si l'inclination que j'ai pour Cecile de R. est un effet de vos conseils, j'avoue que je vous ai obligation, & que j'en ai déjà tiré beau-

coup de fruit. Je m'étendis alors ſur les belles qualités de cette jeune perſonne, avec le plaiſir qu'on ſent à parler de ce qu'on aime, & je lui laiſſai voir à découvert tout ce qui ſe paſſoit au fond de mon cœur. Après m'avoir écouté d'un air qui marquoit ſa ſatisfaction, il me dit qu'il croyoit déſormais ma guériſon certaine ; qu'il n'avoit jamais douté du ſuccès de la méthode qu'il m'avoit propoſée ; qu'il eût été à deſirer que je l'euſſe exécutée dans toutes ſes parties, & que les fruits en euſſent été plus parfaits ; que la Religion ſur-tout m'eût été d'un uſage qui eût paſſé mes eſpérances & mon imagination..... Je l'interrompis à mon tour pour lui dire que ce n'étoit point ma faute, ſi je n'avois pas goûté ce qu'il m'avoit offert ſous le nom de Religion ; que j'en avois lu quelque choſe, & que je n'y avois rien trouvé dont mon eſprit eût été ſatisfait. Il me fit là-deſſus la réponſe ſuivante. Je conçois, me dit-il, ce qui vous rebute dans le petit Ouvrage que je vous ai mis entre les mains. Vous vous plaiſez à raiſonner. Il vous faut des démonſtrations. Mais ſavez-vous que c'eſt prendre une mauvaiſe voie pour arriver à quelque choſe de certain en matiere de Religion ? Les plus grands eſprits ne ſont pas communément les meilleurs Chrétiens. La Foi demande de la ſimplicité & de la ſoumiſſion. Ecoutez, ajouta-t-il ; je veux vous communiquer une réflexion que j'ai faite mille fois. Loin qu'un homme d'eſprit doive ſe plaindre de ce que nous ne lui demandons que de la docilité, il devroit regarder notre méthode comme un avantage infini. En le délivrant de l'embarras de l'examen, elle lui laiſſe tout ſon loiſir & toute ſa liberté pour s'appliquer à des objets moins ſérieux. Si la connoiſſance de la Religion ne pouvoit s'acquérir qu'à force de raiſonner, l'impor-

ınce de la matiere demanderoit qu'on fût occu-
é de ce ſoin pendant toute la vie ; & quelle triſte
ccupation ne ſeroit-ce pas de pâlir conti-
uellement ſur la Bible & ſur quantité de livres
bſcurs, pour en démêler le véritable ſens ?
oyez, tout ce qui eſt néceſſaire pour le ſalut
t renfermé dans ce livret que je vous ai donné.
ne lecture de quelques heures vous introduit
ans tous les droits de la Religion, vous en avez
s grandes eſpérances, les motifs, les conſola-
ons ; & vous avez enſuite aſſez de loiſir pour vous
vrer à d'autres occupations, & pour jouir hon-
êtement des plaiſirs de la vie. Que penſez-vous
e ma réflexion ? Je me contentai de lui dire qu'il
roit trop long de l'examiner ; mais que, de la
aniere dont j'étois fait, il ne dépendoit point
e moi de croire ou de ne pas croire, & qu'il fal-
it que le conſentement de ma raiſon fût emporté
ar des preuves. Eh bien, reprit-il, ce n'eſt pas
: qui nous manque ; je vous en promets qui vous
tisferont. Mais cela ne preſſe point. Le princi-
l étoit de guérir votre triſteſſe, & je ſuis ravi
moins que vous vous trouviez bien d'un des
uatre moyens que je vous avois propoſés. Il
e demanda enſuite ſi je ne lui permettois pas
apprendre à Madame le ſuccès de ſes ſoins. Je
eus pas de peine à reconnoître qu'il entroit au-
nt de vanité que de zele dans l'entrepriſe qu'il
voit formée de me guérir, & que ſon but étoit
: s'en faire un mérite auprès de Madame. Je
nſens, lui dis-je, que vous appreniez à la Prin-
ſſe que je me trouve beaucoup plus tranquille,
: que je vous ſuis redevable de ce changement.
: lui rendrai moi-même ce témoignage. Mais je
: veux point abſolument qu'elle ſache que l'a-
our y entre pour quelque choſe. Il me pro-
it une parfaite diſcrétion. Et, comme je ne lui

apportai point d'autre raiſon, pour l'engager au ſilence, que l'incertitude où j'étois encore ſi le changement que j'éprouvois ſeroit de longue durée, il me donna agréablement ſa parole qu'il le feroit, & qu'il ſauroit perfectionner ſon ouvrage.

Il ne s'y employa qu'avec trop d'ardeur ; & ce qu'il ſe propoſoit, comme la perfection de ſon ouvrage, devint bien funeſte à l'aimable Cecile & à moi-même. Dans la ſatisfaction qu'il eut de voir les commencements répondre ſi bien à ſes eſpérances, il ne ſe donna point la patience de demeurer la nuit chez moi, ſelon le deſſein qu'il avoit en arrivant. Il me quitta pour l'aller paſſer chez M. de R. &, ſans s'expliquer ſur les raiſons de ſon départ, il m'aſſura ſeulement qu'il continueroit de travailler plus efficacement que je ne penſois à me rendre ſervice. Je le preſſai en vain de m'en apprendre davantage. Comptez-, me dit-il en me quittant, ſur mon zele & ſur ma diſcrétion. Il alla effectivement chez M. de R. Son projet, comme je le ſus peu après, étoit de diſpoſer le cœur de Cecile à m'aimer. On ſait avec quelle facilité une fille de ſeize ans ſe laiſſe ſéduire, lorſqu'on lui fait enviſager les douceurs de l'amour, ſur-tout ſi c'eſt une perſonne qu'elle reſpecte, & dont les conſeils lui font faire la moitié du chemin, la nature ne tarde guere à faire le reſte. Je fus ſurpris moi-même de trouver dès le lendemain dans Cecile des diſpoſitions que mes ſoins n'avoient pas fait naître. Je ne manquai point d'aller l'après-midi chez elle. Je la rencontrai dans les avenues de ſa maiſon, où elle ſe promenoit ſeule avec le P. Il eſt vrai que c'étoit vis-à-vis les fenêtres du logis ; mais je ne laiſſai pas d'admirer l'empire qu'il avoit pris ſur M. & Madame de R. car je ne pouvois douter qu'ils ne

viſſent à regret leur fille entre ſes mains, & que ce ne fût la crainte qui les forçât à cette complaiſance politique.

Auſſi-tôt que j'eus apperçu Mlle Cecile, je deſcendis de mon carroſſe pour l'aborder. Comme je n'avois pas compris le ſens des dernieres promeſſes du P. j'étois fort éloigné d'avoir le moindre ſoupçon du ſujet de leur entretien. Cependant, la rougeur dont je remarquai que le viſage de cette belle perſonne ſe couvrit à mon approche, & l'air timide avec lequel elle tint les yeux baiſſés, me firent juger qu'elle étoit occupée du moins de quelque choſe d'intéreſſant. J'allois lui faire des excuſes de la liberté que je prenois d'interrompre ſa converſation par ma préſence. Le P. me prévint. C'eſt de vous, Monſieur, me dit-il, que j'avois l'honneur d'entretenir Mademoiſelle Cecile. J'ai cru lui rendre ſervice en lui faiſant connoître votre mérite, & une partie des ſentiments que vous avez pour elle. Quoique je n'euſſe point entendu ce compliment ſans trouble, je me hâtai de répondre que j'avois effectivement pour cette charmante Demoiſelle les plus parfaits ſentiments de l'eſtime & de l'admiration, & que je me croyois trop heureux de pouvoir lui en marquer la ſincérité par mes ſervices. Je ſuis allé plus loin que vous, reprit le P. j'ai trahi votre ſecret, & je lui ai promis, de votre part, quelque choſe de plus que de l'eſtime. Une déclaration ſi nette augmenta la rougeur de Cecile, & me mit moi-même dans un extrême embarras. Mes réponſes furent néanmoins auſſi tendres que reſpectueuſes. J'aimois avec ardeur. Je trouvai une douceur infinie à le dire ; &, n'ayant pu prévoir l'occaſion que j'en avois, mon eſprit & ma raiſon eurent moins de part que mon cœur à ce court entre-

tien. L'arrivée de M. de R., qui étoit ſorti pour me joindre auſſi-tôt qu'il avoit vu paroître mon carroſſe, ne laiſſa point à ſa fille le temps de s'expliquer. Elle ſe remit de ſa rougeur en voyant ſon pere, & nous entrâmes enſemble dans la maiſon.

Quand il m'eût été moins difficile de trouver le moyen de lui parler en particulier, je ne ſais ſi j'euſſe penſé à le chercher, dans l'émotion où je continuai d'être pendant toute l'après-midi. A peine eus-je le pouvoir de me rendre maître de mon attention, pour entendre M. de R. & pour lui répondre. Pour Cecile, je jugeois, par ſon ſilence & ſa timidité, que ſon embarras étoit à-peu-près égal au mien. Elle paroiſſoit rêveuſe. Je remarquai qu'elle portoit ſouvent la main au front, comme pour cacher ſes yeux; mais ſes doigts s'entr'ouvroient, & laiſſoient paſſer ſes regards. Elle les fixoit ſur moi avec langueur; &, lorſqu'elle appercevoit que les miens ſe tournoient ſur elle, je voyois ſes doigts ſe fermer auſſi-tôt pour me dérober un ſpectacle ſi charmant. Mon émotion redoubloit. Plus j'étois ſimple & naturel dans tous mes mouvements, plus j'avois de facilité à comprendre ce tendre langage qui étoit dicté par la nature même, & plus je devois, par conſéquent, y être ſenſible.

Cependant, le plaiſir que j'avois goûté ce jour-là chez M. de R. n'empêcha point que la démarche du P. ne me parût fort extraordinaire. Je le priai, en ſortant, de venir paſſer la nuit chez moi, & je lui demandai quelqu'explication ſur ſa conduite. Il ne m'en donna point d'autre que le deſir qu'il avoit de me rendre tranquille & heureux. Il ajouta que, me connoiſſant plein d'honneur & de raiſon, il n'appréhendoit point que j'uſaſſe mal de la victoi-

que j'avois obtenue ſur le cœur de Mademoiſelle Cecile, car elle vous aime déjà, me dit-; je lui ai fait de vous un portrait ſi aimable, & je vous ai repréſenté ſi tendre & ſi paſſionné pour elle, que j'ai cru appercevoir les diſpoſitions favorables de ſon cœur pour vous. Je me contentai de lui répondre froidement que je lui avois beaucoup d'obligation de ſon zele. Quelque vive que fût ma paſſion, elle ne m'avoit point encore fait oublier mon devoir; &, quoique je n'oſaſſe découvrir au P. les raiſons que j'avois de me contenir dans de certaines bornes, je me ſentois obligé néanmoins de lui faire entendre qu'il y en avoit quelques-unes que je ne voulois point paſſer. Peut-être fus-je le jouet de mon cœur, & ne m'expliquai-je point aſſez fortement; mais il eſt certain que ſes officieuſes inclinations n'en furent pas plus refroidies; &, perſuadé qu'il n'y avoit point d'obſtacle à la concluſion d'un mariage prochain, il continua à s'employer auprès de Mademoiſelle de R. pour la perfection de ſon entrepriſe.

Je vécus pendant quelques mois dans cette douce ivreſſe qu'inſpire l'amour. J'étois d'autant plus ſatisfait de moi-même, qu'en faiſant un examen preſque continuel de toutes mes diſpoſitions, je n'en découvrois pas une qui me parût bleſſer le devoir. Soit illuſion, ſoit incertitude, cette penſée même ſervoit preſque autant que l'amour à me rendre tranquille. Il ſe paſſoit peu de jours ſans que j'euſſe la ſatisfaction de voir Cecile. Tout ce qu'il y a d'empreſſé dans les ſervices, de tendre dans les manieres, de délicat dans les ſoins, & dans les petites préférences, je l'employois ſans ceſſe, autant pour ſuivre le penchant de mon cœur, que pour nourrir dans le ſien les ſentiments favora-

bles que je lui connoiſſois pour moi. Mais, ce qu'on aura peine à croire, & ce qui me ſemble ſurprenant à moi-même, il ne m'échappa point, dans un ſi long eſpace, une ſeule parole qui marquât la moindre intelligence entre ma langue & mes ſentiments. Je laiſſois tout faire à mes yeux & à mes ſoins extérieurs. C'étoit ſans doute un effet de ces principes inviolables de vertu qui avoient jetté, dès mon enfance, des racines ſi profondes dans mon ame, qu'ils y agiſſoient comme naturellement & ſans avoir beſoin même du ſecours de mes réflexions. Il ne m'en coûtoit rien pour demeurer dans cette réſerve. Peut-être fus-je alors l'unique exemple d'un amour infiniment tendre, ſans être accompagné de deſirs ni d'eſpérance. Je ne doute point que Cecile ne fût étonnée de me voir garder un ſilence ſi reſpectueux, après l'explication que le P. m'avoit procurée avec elle. Elle voyoit clairement que je l'adorois. Il ne m'étoit pas moins facile de reconnoître qu'elle étoit prévenue d'une violente inclination pour moi. Toute ma conduite devoit lui paroître une énigme très-embarraſſante. Je la voyois quelquefois rêver, en tenant ſes yeux languiſſamment attachés ſur moi, comme ſi elle eût cherché à découvrir ce qui lioit ma langue, ce qui m'empêchoit d'exprimer ce que je trouvois tant de douceur à ſentir.

Je continuois auſſi de faire aſſiduement ma cour à Madame. Elle ne tarda point à s'appercevoir qu'il s'étoit fait un changement avantageux dans mon humeur. Mais, ſi je lui confeſſai que je me trouvois l'eſprit plus libre & plus tranquille, je lui en cachai la cauſe avec beaucoup de ſoin. J'abandonnai volontiers au P. la gloire d'avoir produit ce changement. Cette Princeſſe n'étoit

point tellement maîtreſſe de ſon viſage, qu'on ne pût voir aiſément qu'elle avoit beſoin elle-même de conſolation. Elle maigriſſoit à vue d'œil, & l'on remarquoit, depuis quelque-temps, qu'elle avoit perdu une partie de ſes charmes & de ſon enjouement. On ſe diſoit à l'oreille que c'étoit le dépit & la jalouſie qui cauſoit cette altération. Il eſt certain qu'elle s'étoit crue aimée du Roi, & ce Prince s'étoit peut-être efforcé de l'en perſuader. Il l'avoit vue pendant long-temps avec l'aſſiduité la plus conſtante. Leurs entretiens ſe faiſoient toujours tête à tête. La médiſance n'avoit pas manqué de donner un tour malin à tant d'entrevues ſecretes. Peut-être que la Princeſſe eût compté le bruit pour rien, ſi l'effet eût répondu à l'opinion du Public; mais la vérité s'étoit éclaircie tout-d'un-coup par l'évenement le plus imprévu & le plus mortifiant pour elle. Le Roi l'avoit fait ſervir d'ombre pour cacher un autre amour. Il étoit paſſionné pour une de ſes filles d'honneur, qui ſe nommoit *la Valliere*. Cette paſſion s'étoit nourrie long-temps dans le ſecret. Mais, ſoit par la foibleſſe de l'amant, ſoit par la vanité & l'ambition de la maîtreſſe, elle avoit percé à la fin les voiles du myſtere; & l'on avoit été ſurpris de voir une petite fille, qui étoit à peine née Demoiſelle, placée en un moment à deux doigts du Trône. Une ſcene ſi éclatante, & dont le ridicule ſembloit tomber en partie ſur Madame, avoit piqué ſon reſſentiment juſqu'à déranger ſon humeur & ſa ſanté. D'autres prétendoient néanmoins que ſa profonde triſteſſe venoit des ſujets continuels de mécontentement qu'elle recevoit de Monſieur. Ce Prince vivoit très-mal avec elle. Par le plus bizarre de tous les caprices, il entretenoit publiquement pluſieurs maîtreſſes, & il étoit jaloux en même-temps de

la fidélité de ſon épouſe. C'étoit tous les jours quelque plainte nouvelle ; & ſouvent il venoit à des reproches ſi amers & ſi outrageants, qu'il n'auroit pas traité un Page avec tant de dureté. Ces ſortes de démêlés n'éclatoient guere au-dehors, parce que le reſpect & l'affection infinie que la Princeſſe s'attiroit de tous ſes domeſtiques, les engageoit à la diſcrétion ; mais je ne pouvois les ignorer, moi qui étois preſque tous les jours à Saint-Cloud, & qui y étois moins regardé comme un étranger, que comme un Officier de la maiſon. Je me ſouviens d'une aventure des plus extraordinaires en ce genre, & des plus chagrinantes pour cette malheureuſe Princeſſe. Il arrivoit ſouvent à Monſieur de marcher à pied dans les rues de Paris pour aller au logis de quelqu'une de ſes maîtreſſes en ſortant de celui d'une autre. Il ſe déguiſoit dans ces occaſions ſous un habit ſimple. A peine ſe faiſoit-il ſuivre quelquefois d'un ſeul valet de pied. Un jour qu'il paſſoit ſur le Pont-neuf, il fut arrêté par quatre ou cinq bourgeois qui étoient à demi-ivres, & qui avoient été conduits dans cet endroit par un motif fort plaiſant. En buvant enſemble, ils étoient venus à parler de manieres extérieures & de phyſionomie ; & l'un d'eux s'étoit fait fort de connoître à la premiere vue, & ſur les ſeules apparences du viſage & de la démarche, de quelle profeſſion ſeroit le premier paſſant qui s'offriroit dans la rue. Cette propoſition avoit paru ſi ſinguliere aux autres, qu'ils avoient réſolu d'en faire l'épreuve ; &, pour en tirer plus de plaiſir en mêlant l'intérêt, ils étoient convenus entr'eux d'une gageure de quelques piſtoles. Au lieu de s'arrêter dans la rue voiſine, ils choiſirent le Pont-neuf, comme le théatre le plus brillant. Malheureuſement pour Madame, ils y arriverent au mê-

me moment que Monſieur. La chaleur du vin ne leur permit pas de garder beaucoup de meſures. Ils l'arrêterent ſans le reconnoître. Celui qui devoit juger l'ayant conſidéré un inſtant, & trouvant ſans doute que les traits du viſage que Monſieur avoit aſſez délicats, ne convenoient à aucune profeſſion méchanique, s'écria, pour ſortir d'embarras, que ce n'étoit point un homme de métier, mais que c'étoit ſûrement un cocu. Les autres trouverent cette idée divertiſſante, &, comme la déciſion dépendoit du paſſant, ils le preſſerent, avec mille railleries, d'avouer nettement s'il n'étoit pas vrai qu'il fût cocu. Monſieur eut beaucoup de peine à ſe tirer de leurs mains. S'étant enfin ſauvé, il fit ſur cette aventure des réflexions plus ſérieuſes qu'elle ne méritoit. Il ne put s'imaginer qu'elle lui fût arrivée par hazard; &, ſe perſuadant qu'il avoit été reconnu, & que c'étoit une maniere d'avis qu'on lui avoit donné ſur la conduite de Madame, il prit auſſitôt le chemin de Saint-Cloud. J'étois au château lorſqu'il arriva; je ne faiſois même que ſortir du cabinet de la Princeſſe que j'avois eu l'honneur d'entretenir fort long-temps. L'air furieux avec lequel il entra dans les appartements, fit juger à tout le monde qu'il étoit dans un mortelle colere. On ſe retira par reſpect; mais on ne laiſſa point d'entendre une partie de ſes emportements & de ſes injures. Les femmes de la Princeſſe la trouverent toute en larmes après cette converſation violente qui avoit duré plus d'une heure. Toute la maiſon apprit du valet même le détail de ce qui s'étoit paſſé au Pont-neuf; mais l'on promit unanimement de l'enſevelir dans le ſilence. J'en omets quelques circonſtances comiques, qui ne conviennent point à ma triſte hiſtoire.

Quelle que fût la cauſe du chagrin qui dé-

voroit ſecrétement Madame, il n'eut point le pouvoir de diminuer ſa douceur & ſa bonté. Il lui inſpira ſeulement plus d'amour pour ſa ſolitude de Saint-Cloud, & plus d'indifférence pour les plaiſirs de la Cour. Elle n'alloit plus à Verſailles, à moins que le devoir ou la bienſéance ne l'y obligeaſſent indiſpenſablement. Elle n'y demeuroit pas plus long-temps que ne le demandoit le motif qui l'y avoit conduite. Sa tendreſſe ſembloit s'être augmentée pour ſes domeſtiques, & pour toutes les perſonnes qu'elle honoroit de ſon affection. J'en reçus alors mille témoignages, dont le ſouvenir fait revivre tous les jours ma reconnoiſſance. Le ſenſible intérêt que je prenois à ſa ſanté & à ſon honneur, m'inſpira pluſieurs fois la hardieſſe de lui faire connoître que je m'appercevois de ſa triſteſſe. Elle ne me répondoit que par quelques ſoupirs, qui marquoient un cœur malade & des plaies profondes. Mon reſpect arrêta toujours le deſir que je ſentois de la preſſer davantage. Mais, ne pouvant me rendre auſſi utile que je l'euſſe ſouhaité à la conſolation d'une ſi grande Princeſſe, je tâchois d'y contribuer autant qu'il convenoit à la médiocrité de mes forces & de ma condition. J'étois auprès d'elle auſſi long-temps que je croyois le pouvoir ſans me rendre importun. J'allois preſque tous les jours deux fois au château, & j'y euſſe paſſé les jours tous entiers, ſi je n'euſſe été appellé par un intérêt encore plus preſſant à la Terre de M. de R. pour me ſoutenir moi-même par la vue de la charmante Cecile.

Un jour que j'étois à Saint-Cloud, un domeſtique de M. de R. m'apporta un billet de ſon maître, par lequel cet honnête Gentilhomme me preſſoit de la maniere la plus vive, & au nom de l'amitié, de me rendre inceſſamment chez lui.

Surpris de ce ſtyle extraordinaire, qui ſembloit marquer un péril preſſant, je ne perdis pas un moment pour le ſatisfaire. Je le trouvai dans ſon cabinet, le viſage conſterné, & une lettre à la main qui paroiſſoit contenir la cauſe de ſa douleur. Ah! Monſieur, me dit-il en m'appercevant, tout eſt perdu ſans reſſource. Voyez ce qu'on m'écrit, & aidez-moi, s'il ſe peut, à ſortir d'embarras. Je lus ſa lettre. Elle étoit d'un Gentilhomme Proteſtant de ſes amis, qui lui faiſoit la relation de quantité de nouvelles violences qu'on avoit exercées dans ſa province contre les Réformés. Il ſe plaignoit en particulier, dans les termes les plus touchants, de ce qu'on lui avoit enlevé ſon fils & deux de ſes filles pour les faire élever dans des lieux qu'il ignoroit. Il ajoutoit que les malheurs qu'on éprouvoit dans les provinces ſe feroient bientôt ſentir aux environs mêmes de la Cour & de Paris, & qu'il étoit informé de bonne part, que le Roi n'attendoit que l'abjuration de M. de Turenne, pour employer ſans diſtinction la contrainte à l'égard de tous ceux qui refuſeroient de ſuivre ſon exemple; que cette cérémonie ſe devoit faire dans quelques ſemaines; qu'il ne voyoit plus d'autre parti à choiſir pour ceux qui vouloient demeurer fideles à leur religion, que d'abandonner promptement le Royaume; qu'il lui conſeilloit de prendre des meſures, comme il faiſoit lui-même, pour tirer ſecrétement tout ce qu'il pourroit de ſon bien, & qu'il l'exhortoit ſur-tout à mettre de bonne heure ſa fille en ſûreté, s'il ne vouloit être expoſé, comme lui, de la voir arracher d'entre ſes bras.

Lorſque j'eus fini cette lecture, M. de R. me dit, ce n'eſt pas tout. Voici une lettre de M. de Turenne, qui m'eſt venue par le même or-

dinaire. Ayant l'honneur d'être aimé de lui, je l'ai conſulté naturellement ſur ma ſituation, ſans craindre que cette grande ame prenne droit de ſon changement pour uſer mal de ma confiance. Liſez la réponſe qu'il me fait. Je la lus. M. de Turenne lui marquoit, avec beaucoup de franchiſe & d'amitié, les principaux motifs qui avoient produit ſa converſion. Il l'exhortoit à l'imiter, pour l'intérêt de ſon ſalut, encore plus que pour celui de ſa fortune. Mais, s'il s'obſtinoit à demeurer ferme dans ſa religion, il lui conſeilloit de paſſer promptement en Hollande ou en Angleterre, avec tout ce qu'il pourroit recueillir de ſes biens, parce qu'il prévoyoit le temps, diſoit-il, où quantité de gens le voudroient ſans le pouvoir. Je ſuis dans un trouble incroyable, reprit M. de R. Je ne connois perſonne dans les pays voiſins à qui je puiſſe m'adreſſer pour obtenir un aſyle. Je ne ſais de quelle façon m'y prendre pour me défaire ſecrétement de mon bien. Je crains à tous moments qu'on ne m'enleve ma fille. Le péril eſt preſſant, & je ne vois point de remede qui puiſſe être aſſez prompt, à moins que votre amitié, ajouta-t-il, ne m'ouvre quelque voie qui m'eſt encore inconnue.

Je méditai un moment ſur tout ce que je venois de lire & d'entendre. Je ne puis, lui dis-je enfin, vous être auſſi utile que je le voudrois, pour vous procurer une retraite en Angleterre; car je m'imagine que c'eſt le principal ſervice que vous attendez de moi. Tout Anglois que je ſuis, je n'ai pas plus d'habitude que vous dans ma patrie. Mais ce que je ne puis par moi-même, je l'obtiendrai peut-être par le ſecours de mes amis. Il ne faut rien eſpérer du côté de Saint-Cloud, pour une entrepriſe où la religion eſt mêlée: les courtiſans ſont de la religion du Prince.

Mais j'ai un ami qui pourra vous ſervir, s'il le veut ; & je compte qu'il le voudra. C'eſt Milord Clarendon. Quoiqu'il ait perdu les bonnes graces du Roi, il a ſes parents & ſes liaiſons en Angleterre. D'ailleurs étant à Rouen, comme je le ſais de lui-même par une lettre que j'en reçus il y a quelques jours, il peut vous ménager facilement les moyens de paſſer la mer ſur le premier vaiſſeau qui partira pour Londres. Je lui écrirai par le premier ordinaire. J'accepte vos offres, me répondit M. de R. Mais, pendant que vous lui écrirez, & que vous attendrez ſa réponſe, on m'enlevera ma fille. Eh bien, repris-je, ſi vous craignez quelque choſe pour elle, vous pouvez la faire partir d'avance pour Rouen. Milord Clarendon la recevra volontiers, j'en ſuis ſûr; elle y ſera agréablement avec ſon épouſe, juſqu'à ce que vous puiſſiez la rejoindre après avoir mis ordre à vos affaires.

Cette ouverture plut extrêmement à M. de R. Il en examina de nouveau toutes les circonſtances, & voici le plan qu'il forma lui-même pour l'exécution. Obſervé comme je ſuis, me dit-il, je ne puis faire prendre le chemin de Rouen à ma fille, ſans qu'on s'apperçoive de ſon départ, & qu'on m'accuſe par conſéquent de l'avoir fait évader. Il faudroit donner à ſa fuite un tour propre à me juſtifier & à écarter tous les ſoupçons. Vous pourriez, continua-t-il, la venir prendre la nuit dans votre carroſſe, & la conduire droit à Rouen. Vous profiteriez de l'obſcurité pour lui faire faire bien du chemin avant le jour ; de ſorte qu'on ignoreroit abſolument quelle route elle auroit priſe. Je ferai ſemblant le lendemain d'apprendre ſon évaſion avec ſurpriſe & avec douleur, & je paroîtrai même perſuadé qu'elle s'eſt laiſſée enlever

par quelqu'amant. Si mes ſurveillants ſe défient de la vérité, ils n'en auront du moins nulle preuve, & ils auront encore moins de lumieres ſur la retraite que vous voulez bien lui procurer. Il n'y a qu'une difficulté dans ce projet, ajouta-t-il, c'eſt pour vous-même, qui vous expoſerez peut-être à quelque choſe de fâcheux, en me rendant ſervice avec tant de zele Je l'aſſurai que cette crainte ne m'arrêteroit pas. Mon deſſein, lui dis-je, n'eſt pas de vivre éternellement en France. J'ai même des affaires qui m'appellent néceſſairement en Angleterre, & je ne me propoſe point de demeurer ici long-temps après vous. Ce qui pourrroit m'arriver de plus fâcheux, ſi l'on venoit à découvrir la part que j'aurai à l'évaſion de votre famille, ſeroit d'être obligé de précipiter auſſi mon départ.

Tout étoit ſincere dans le diſcours que je tenois à M. de R. & j'étois ſi occupé de l'envie de finir ſon embarras, que je ne fis pas même attention d'abord à la peine que j'allois me préparer, en contribuant à l'éloignement de Mademoiſelle Cecile. Cette réflexion me vint enſuite à l'eſprit; mais je trouvai de quoi la ſupporter patiemment, dans la penſée que je ne tarderois pas moi-même à paſſer en Angleterre. Milord Terwil étoit retourné à Londres. J'étois réſolu depuis quelque-temps de faire ce voyage, pour terminer tout ce qui regardoit la ſucceſſion de mes enfants. Je conçus en général, dans le moment même que je parlerois à M. de R., qu'il pourroit bien m'arriver de prendre cette occaſion pour quitter entiérement la France, & que je n'en aurois par conſéquent que plus de ſatisfaction & de liberté auprès de ce que j'aimois, lorſque nous ſerions tous enſemble dans ma patrie. Je lui promis donc, avec beaucoup d'ardeur & de

ſincérité d'être chez lui avec mon carroſſe & un petit nombre de gens de confiance, vers le temps de la nuit où je croirois pouvoir m'approcher de ſa maiſon ſans être entendu.

Je le quittai pour lui laiſſer le temps de prendre les meſures néceſſaires avec ſon épouſe & ſa fille, & pour aller prendre auſſi les miennes. Madame Lallin & ma belle-ſœur même ne furent point informées de mon deſſein. Elles étoient accoutumées à me voir partir ſouvent ſans les avertir, pour aller ſoit à Saint-Cloud, ſoit à Paris, où il m'étoit arrivé quelquefois de paſſer la nuit. Je ne mis dans ma confidence que Drinck qui étoit devenu l'Intendant de mes affaires, mon cocher & deux laquais. J'ordonnai ſecrétement à Drinck de partir à cheval avant la nuit, ſous le prétexte qu'il lui plairoit d'inventer, & de ſe trouver vers minuit auprès de la maiſon de M. de R. Pour moi j'attendis que l'obſcurité fût venue, pour prendre le chemin de Paris. Je ne ſuivis cette route qu'autant qu'il falloit pour donner le change aux Habitants de quelques cabanes voiſines; &, lorſque je crus n'être apperçu de perſonne, je donnai ordre à mon cocher de s'arrêter dans quelqu'endroit écarté, juſqu'au temps dont j'étois convenu avec M. de R.

Je ſens trembler ma main, en commençant le récit d'une des plus funeſtes aventures de ma vie. Funeſte, je ne dis point par ſes circonſtances tragiques, puiſque la violence n'y eut point de part, que le triſte accident qui vint à la ſuite, ne peut être rapporté qu'au cours de la Nature, ou à des cauſes qu'il n'eſt point au pouvoir des hommes de prévoir & d'empêcher, mais par le naufrage preſque entier de mon honneur & de ma vertu. Il n'y eut qu'un miracle du Ciel

qui pût me ſauver ſi près du précipice. En vain voudrois-je en attribuer l'honneur à ma raiſon ; un Lecteur éclairé ſentira bien que je méritois de périr ; & que, ſans un ſecours ſurnaturel, la foibleſſe qui m'avoit conduit au danger, ne ſe ſeroit point changée en force, pour empêcher du moins la conſommation de ma ruine.

L'heure de m'approcher de la maiſon de M. de R. étant arrivée, je gagnai auſſi-tôt ſon avenue, & je trouvai Drinck qui y étoit à m'attendre. Nous n'y fûmes pas long-temps, ſans voir paroître trois perſonnes qui ſortoient ſans bruit de la maiſon, à la lumiere d'une petite lanterne, & qui furent à nous en un inſtant. C'étoient M. & Madame de R. avec leur fille. Ils me la mirent entre les mains, après l'avoir embraſſée mille fois. Je leur promis de leur donner de mes nouvelles dès que nous ſerions à Rouen ; ce qui ne pouvoit guere tarder plus long-temps que deux jours, ſuivant le deſſein que j'avois de marcher avec beaucoup de diligence. La crainte d'être apperçus par quelque domeſtique, rendit nos adieux très-courts. Je ne fis que renouveller à M. de R. les aſſurances de la bonté & de la généroſité de Milord Clarendon ; &, pour ce qui regardoit les dangers de la route, je lui proteſtai que ma vie même ne ſeroit point épargnée pour la ſûreté de ſon aimable fille, & que de tous côtés par conſéquent il devoit être ſans inquiétude.

Nous nous mîmes en chemin auſſi-tôt : j'avois eu ſoin de prendre une bougie allumée dans le carroſſe. Cecile gardoit le ſilence, & paroiſſoit rêveuſe auprès de moi. Je lui en fis d'abord quelques reproches ; mais, malgré tous les tendres ſentiments qui s'élevoient dans mon cœur, je ne commençai à l'entretenir que de choſes com-

munes & indifférentes. Elle me répondoit de temps en temps par quelques paroles. J'affectois de ne pas la regarder fixement ; ce qui n'empêchoit point que je n'obſervaſſe quelquefois la douceur de ſes beaux yeux, & que je ne ſentiſſe une émotion extraordinaire lorſqu'il m'arrivoit de rencontrer ſes regards. Je baiſſois la vue auſſitôt, & je faiſois un effort pour me remettre ; mais j'étois trop proche d'elle, pour réſiſter long-temps au ſubtil poiſon qu'elle lançoit par mille endroits à la fois dans mon ame. Le ſon ſeul de ſa voix m'attendriſſoit à un point inexprimable. Qu'étoit-ce de la toucher, comme je faiſois dans le mouvement continuel du carroſſe, de reſpirer le même air dans le petit eſpace où nous étions ? hélas ! de ne voir & de ne ſentir qu'elle. Tous les feux de l'amour couloient dans mes veines au lieu de ſang. L'agitation qu'ils me cauſoient, me rendit capable encore quelque-temps de ſoutenir la converſation ; mais, ſe conſumant, ſi j'oſe parler ainſi, par leur propre ardeur, ils ſe changerent peu-à-peu dans une langueur peſante & mélancolique, qui fut ſuivie d'une profonde rêverie. Je commençai à conſidérer tout autrement que je n'avois fait juſqu'alors, que celle que je trouvois tant de douceur à voir & à entretenir, je la conduiſois à Rouen pour l'y laiſſer, & peut-être pour ne la revoir jamais. Je ne l'aurai donc plus pour charmer mes peines & pour me faire paſſer les plus doux moments de ma vie ! Toutes mes douleurs vont renaître, car c'eſt elle qui les a fait finir. S'il m'eſt permis de l'aimer, dois-je conſentir à la perdre ? O Dieu ! comment vivrai-je ſans elle ? En faiſant ces réflexions, dans leſquelles j'étois comme entiérement abſorbé, il m'échappoit des ſoupirs dont je ne m'appercevois pas. Cecile les enten-

doit. Son cœur n'étoit pas moins tendre que le mien. Elle ne pouvoit douter que ce ne fût elle qui causât le désordre où elle me voyoit. Elle eut à combattre sa timidité, pour me témoigner par quelques mots la peine qu'elle avoit de ma tristesse. Mais enfin, son inclination l'emporta. Je ne sais, Monsieur, me dit-elle, ce qui vous a rendu tout-d'un-coup si mélancolique. Aurois-je le malheur d'en être la cause ? Cette question, & le ton de sa voix me firent tourner la tête vers elle. Je rencontrai ses yeux, où je crus lire des marques si tendres d'inquiétude, qu'elles acheverent de me perdre. Je pris une de ses mains, sans faire attention que je la prenois, & la serrant entre les miennes : Ah ! Cecile, lui dis-je, quel reproche me faites-vous ? Votre présence ne me causera jamais que du bonheur & de la joie. Mais que je crains qu'il n'en soit bien autrement de votre absence ! Je ne la supporterai pas long-temps sans mourir.

Elle étoit jeune & sans expérience. L'amour dans le même moment lui faisoit sentir, comme à moi, tout ce qu'il a de plus doux & de plus séduisant. D'où eût-elle pu tirer des armes pour se défendre, tandis que je n'en trouvois moi-même ni dans mon honneur, ni dans ma raison, & que je ne pensois pas même à les y chercher ? Elle fut charmée de m'entendre parler pour la premiere fois sur un ton qui flattoit tous ses desirs ; & soit par un mouvement libre, soit par un transport involontaire, elle me fit une réponse qui ne marquoit pas moins de passion que de simplicité & d'innocence. Si vous regardez, me dit-elle, mon absence comme un si grand mal, pourquoi voulez-vous me quitter ? Quand on aime quelque chose, il me semble qu'il y a tant de plaisir à être auprès de ce que l'on aime ! Mais je ne suis pas

sûre que vous m'aimiez, ajouta-t-elle en me regardant timidement; car vous ne me l'avez jamais dit. Il faut que je faſſe l'aveu de ma foibleſſe; cette courte réponſe me fit éprouver ce que je n'avois point encore ſenti, un mouvement plus vif & plus délicieux mille fois que tous les plaiſirs que j'avois reçus de l'amour dans l'eſpace entier de ma vie. Aujourd'hui que ce ſouvenir me fait honte, je cherche en vain dans ce petit nombre de paroles ce qui put alors me cauſer tant d'émotion? Etoit-ce leur ingénuité, qui ne pouvoit marquer qu'une tendreſſe extrême dans une jeune perſonne que je connoiſſois d'ailleurs pleine d'eſprit & de vivacité? Etoit-ce le ſon d'une voix charmante, dont l'impreſſion ſe joignoit à celle qui étoit déja répandue dans tous mes ſens? Ou plutôt n'étoit-ce pas uniquement la diſpoſition de mon cœur, qui ſe trouvoit flatté au dernier point par l'aſſurance d'être aimé, & qui triomphoit en quelque ſorte de ſe voir offrir un bonheur qu'il n'eût peut-être oſé deſirer?

Quoi qu'il en ſoit, je ne conſultai plus que lui, pour adreſſer à Cecile mille expreſſions tendres & paſſionnées. Elle paroiſſoit charmée de les entendre. Bientôt elle me fit connoître qu'elle craignoit d'être auſſi ſenſible que moi aux peines de l'abſence. Je lui dis que mon deſſein n'étoit pas qu'elles fuſſent éternelles, ni même auſſi longues qu'elle ſembloit le craindre; en un mot, que j'étois réſolu de quitter la France avec ſon pere, & que nous paſſerions tous enſemble en Angleterre. Elle fut fort ſatisfaite de cette réſolution. Cependant, en examinant le temps à-peu-près où je pourrois la rejoindre, il ne paroiſſoit pas vraiſemblable que M. de R. pût terminer ſes affaires en moins de deux ou trois mois. Autant de ſiecles pour la belle Cecile & pour moi-même. Ce fut

elle qui m'ouvrit, la premiere, une voie qu'elle crut propre à les abréger. Il me ſemble, me dit-elle, que vous euſſiez pu me faire éviter le voyage de Rouen, ſi vous euſſiez propoſé à mon pere de me prendre chez vous, pour y être avec vos Dames juſqu'à ce que ſes affaires fuſſent terminées. Je pouvois y vivre avec autant de ſecret & de ſûreté qu'à Rouen, & nous ſerions partis tous en même-temps pour l'Angleterre. Quoique cette penſée ne me fût pas nouvelle, & que je l'euſſe même rejettée lorſqu'elle m'étoit venue à l'eſprit avant notre départ, parce qu'il ne m'avoit pas paru que Cecile pût être mieux cachée chez moi que chez ſon pere, je la trouvai néanmoins toute différente lorſqu'elle me fut ainſi propoſée par elle-même. J'y fis une réflexion de nouveau; & ſi je ne me perſuadai pas plus auparavant que ma maiſon fût pour elle un aſyle aſſûré, je m'imaginai que je pouvois lui en procurer un dans le bâtiment qui étoit au milieu de mon parc, & dans lequel il me ſeroit facile de la tenir auſſi cachée que je le ſouhaiterois. Je n'oſe dire que ce fut la ſageſſe qui m'inſpira cette idée. L'amour, le deſir d'être ſans ceſſe auprès de Cecile, furent ſans doute les ſeuls guides de qui je pris conſeil. Après avoir eu le pouvoir de ſe faire écouter, ils eurent bientôt celui de ſe faire ſuivre. Je fis part à Cecile de ma réflexion. Elle la trouva admirable. Quel malheur, me dit-elle, que vous n'ayez point eu cette penſée plutôt! Mais il eſt trop tard, reprit-elle. Qui nous empêche de retourner? Mon pere ſera charmé de m'avoir ſi proche de lui. Je pourrai le voir tous les jours. Je ne ſerai connue que de ceux que vous jugerez à propos de mettre dans le ſecret. Elle ajouta pluſieurs choſes que je n'écoutai point, tant j'étois occupé moi-même de cette nouvelle ouver-

ture. J'y trouvois quelque choſe de ſi doux & de ſi flatteur pour mes inclinations, que j'étois ſurpris effectivement d'y avoir penſé ſi tard. Tous les mouvements de mon cœur me portoient à prendre ce parti, ſans délibérer davantage. Cependant, lorſqu'il étoit queſtion de me déterminer, je me ſentois comme arrêté dans une eſpece de crainte dont je ne découvrois pas la cauſe, & c'étoit ce qui produiſoit ma rêverie. Notre carroſſe avançoit toujours avec diligence. Cecile me voyant méditer profondément, reprit la parole pour me dire qu'il étoit inutile d'aller plus loin, ſi ce que je lui avois propoſé pouvoit s'exécuter. Je fus embarraſſé à lui répondre ; & ſans pouvoir démêler ce qui me rendoit incertain, je lui fis quelques objections contre mes propres deſirs. Elles les combattit, &, réfléchiſſant ſur le déſagrément qu'elle alloit avoir de ſe trouver ſeule à Rouen parmi des étrangers, elle ſe plaignit de ce qu'indépendamment même de ma tendreſſe pour elle, qui devoit me faire ſouhaiter qu'elle demeurât avec moi, c'étoit lui marquer bien peu de complaiſance que de balancer à lui accorder ce qu'elle deſiroit.

Je cédai à ſes inſtances, ou plutôt à mon aveugle penchant. Je donnai ordre au cocher de retourner ſur ſes pas, & de nous conduire à la petite porte de mon Parc, par laquelle nous pouvions nous rendre au bâtiment ſolitaire, ſans être apperçus. J'étois charmé de notre retour. Je le témoignai à Cecile de la maniere la plus tendre. Elle y répondit de même ; cependant j'étois troublé en même-temps par un ſentiment ſecret, qui ſembloit toujours me reprocher cette démarche. Je me perſuadai, pour me rendre tranquille, qu'il ne venoit que du péril où Cecile ſeroit peut-être encore expoſée, quelques précautions

que je puſſe prendre pour la dérober aux yeux de tout le monde. Ce fut pour ſuivre cette penſée que je réſolus de ne faire connoître le lieu de ſa retraite qu'à ſon pere, & de le laiſſer même ignorer à ma belle-ſœur & à ma niece. Et, pour donner mieux le change à ceux qui pourroient peut-être apprendre que j'étois ſorti de ma maiſon la nuit même que Mademoiſelle de R. paſſeroit pour avoir été enlevée, je pris encore la réſolution d'envoyer mon équipage à Paris auſſi-tôt que nous aurions gagné la petite porte du parc, avec ordre de ne revenir que le lendemain au ſoir. De cette maniere, dis-je à Cecile, quand on me ſoupçonneroit d'avoir eu quelque part à votre fuite, on ne s'imaginera pas du moins que je vous tienne cachée dans ma maiſon. Elle approuva beaucoup tout cet arrangement.

Je ne ſais ſi parmi mes Lecteurs il s'en trouvera quelqu'un d'aſſez clair-voyant pour pénétrer ici dans les motifs ſecrets qui me faiſoient agir, & pour y découvrir ce que j'ignorois alors moi-même, ou du moins ce qu'une aveugle & fatale paſſion m'ôtoit la volonté d'appercevoir. Je l'ai reconnu depuis, avec une confuſion qui a peut-être diminué le mérite de mon repentir; mais je me ſens porté à le confeſſer ici par une eſpece de juſtice, qui me fait regarder cette confuſion comme un châtiment. Sageſſe, Etude, Vertu, hélas! de quoi ſervez-vous pour défendre contre les plus honteux excès, un cœur qui s'abandonne à lui-même & qui perd le ſoin de régler ſes deſirs? Ma vue ſecrete dans toutes les précautions myſtérieuſes que je prenois pour cacher Cecile, cette vue criminelle que l'amour me déguiſoit, n'étoit que de m'aſſurer le plaiſir d'être ſeul avec elle, & peut-être de profiter de ſa foibleſſe pour lui ravir l'innocence. J'étois bien éloigné de le reconnoître,

connoître ; l'on trouvera même, ſi l'on y fait attention, que la prudence eût dû m'inſpirer bien d'autres meſures, ſi j'en euſſe voulu de deſſein formé à l'innocence de Cecile : car quelle apparence de pouvoir dérober long-temps un tel déſordre, je ne dis pas ſeulement à ma famille, mais à M. de R. lui-même & à ſon épouſe ? Je venois me placer ſous leurs yeux. Mais c'eſt ce qui prouve encore mieux le terrible aveuglement des paſſions. Mon cœur tendoit ſourdement à ſatisfaire tous ſes deſirs : arrêté néanmoins, & comme effrayé par un reſte de vertu & d'honneur, il eût déſavoué cette coupable intention, ſi je lui euſſe demandé compte de ſes ſentiments ; &, dans une diſpoſition ſi obſcure & ſi équivoque, il arrivoit que je n'étois capable de prendre, ni de juſtes meſures pour me conduire avec ſageſſe, ni des meſures claires & aſſûrées pour me porter ouvertement vers le crime.

Auſſi-tôt que nous eûmes gagné la porte de mon Parc, je fis partir ſur le champ l'équipage pour Paris ; &, comme j'avois deſſein de rentrer chez moi dans mon carroſſe, par la porte ordinaire, je donnai ordre au Cocher de m'attendre, à ſon retour de Paris, dans un endroit écarté où je me propoſois de l'aller joindre à pied. Je ne retins que Drink pour me ſervir. Je le fis marcher avant moi vers le bâtiment du Parc, pour y préparer de la lumiere. Il eſt certain que, s'il ne ſe fut rien gliſſé de criminel dans mes deſirs, mon premier ſoin auroit dû être de faire avertir M. de R. de notre retour, & du changement de nos réſolutions. Mais cette réflexion ne me vint pas même à l'eſprit en arrivant au Parc. L'obſcurité étoit encore fort épaiſſe. Mes gens étant partis avec le carroſſe, & Drinck en chemin vers le bâtiment, je me trouvai ſeul à

marcher doucement avec la Maîtreſſe de mon cœur. Rien ne pouvoit marquer mieux ſa tendreſſe pour moi, & la certitude qu'elle avoit de la mienne, que la tranquillité & la ſatisfaction avec laquelle elle alloit à mon côté, en s'appuyant ſur mon bras. L'amour n'a point d'expreſſions paſſionnées que je ne lui adreſſaſſe, & qu'elle ne parût écouter avec plaiſir. Nous gagnâmes ainſi le bâtiment. Drink avoit déja préparé ce qui étoit néceſſaire pour nous recevoir. Quoiqu'il n'y eût point de groſſes proviſions dans cette petite retraite, on y pouvoit trouver en tout temps de quoi ſervir une légere collation. Elle fut prête en un moment. Voilà, dis-je à la belle Cecile, l'aſyle que vous vous êtes choiſi. L'Empire du monde, ſi j'en étois le maître, ſeroit bientôt dans vos belles mains, comme celui de ce petit appartement; & vous ſavez bien, ajoutai-je, en lui montrant mon cœur, où vous régnez encore plus ſouverainement. En effet, j'étois comme enchanté de la voir. L'émotion de la marche & les aventures de la nuit lui donnoient un air ſi fin & ſi brillant, que je me raſſaſiois auſſi peu d'admiration que d'amour. Elle s'appercevoit avec plaiſir de cet effet de ſes charmes, & ſes yeux me diſoient qu'elle étoit tendre, autant que les miens lui apprenoient qu'elle étoit belle. Comme la nuit étoit fort avancée, je crus devoir renvoyer Drinck, afin qu'il ne fût apperçu de perſonne lorſqu'il ſortiroit du Parc à cheval. Etant parti ſeul de la maiſon, il pouvoit y reparoître ſans moi. Je lui recommandai de faire ſemblant d'ignorer ſi j'étois à Paris ou à S. Cloud; & je lui donnai ordre d'apporter le matin, au lieu où nous étions, les commodités qui pouvoient être néceſſaires à Cecile. Il ſe retira. Je demeurai ſeul avec cette aimable fille.

Je le répete, ce n'étoit point par un deſſein clair & réfléchi de me trouver ſeul avec elle, que je m'étois défait ainſi ſucceſſivement de tous mes domeſtiques. On voit que leur départ n'étoit pas tout-à-fait ſans raiſon, & que juſques-là tout avoit été conduit fort naturellement. Cependant il n'eſt que trop vrai que mon cœur ſe promettoit quelque choſe, à meſure que les témoins de mes actions s'écartoient. Drinck n'eut pas plutôt tourné le dos pour ſortir de l'appartement, que je me ſentis extraordinairement ému. Les regards de Cecile que je rencontrai, & qui s'attacherent un moment ſur les miens, acheverent de mettre tout mon ſang en mouvement. Je baiſſai les yeux, & je demeurai quelque-temps ſans parler, comme ſi je me fuſſe occupé à admirer ſes mains. Mais au fond je me ſentois ſi troublé, qu'étant dans une eſpece de contrainte, & ne pouvant retrouver aſſez de force pour lever la vue, je n'euſſe point d'autre parti à prendre, pour me remettre, que de quitter la table où nous étions encore aſſis, & de faire quelques tours dans la Salle. Cecile gardoit le ſilence, & ſembloit attendre comment j'ouvrirois la converſation. Je remarquai qu'elle jettoit quelquefois les yeux ſur moi, & qu'elle les baiſſoit auſſi-tôt. Mon embarras ne faiſoit qu'augmenter. Mon cœur ſembloit ſe détacher pour aller à elle. J'aurois ſouhaité d'être à ſes genoux, cependant je n'oſois m'y mettre. A peine oſois-je m'approcher du côté où elle étoit aſſiſe.

A la fin, craignant qu'elle ne fût inquiete de me voir dans cet état, je fis un effort pour m'aſſeoir auprès d'elle. Elle tourna alors la tête vers moi, &, ſouriant d'un air un peu forcé, elle me demanda doucement ſi j'avois quelque ſujet de

chagrin. Je ne pus me défendre de ſaiſir une de ſes mains. Du chagrin ! lui dis-je : Ah Dieu ! du chagrin, lorſque je vous vois, que je vous adore, que j'ai la douceur de vous le dire, & de croire que vous voulez bien l'entendre. J'oublierois donc auprès de qui j'ai le bonheur d'être, & de qui eſt cette belle main que je tiens ; j'oublierois tout ce que j'ai deſiré & tout ce que j'ai obtenu ! Votre cœur, chere Cecile, n'eſt-il pas à moi ? Ne me l'avez-vous pas donné ? Si je le poſſede, puis-je être chagrin ou malheureux, tant que vous ne me le ravirez pas ? Je continuai de lui adreſſer mille choſes avec la même ardeur & le même air de paſſion. L'amour avoit pris le deſſus ſur ma raiſon & ſur tous mes ſens.

Elle m'écoutoit. Je liſois ſur ſon viſage qu'elle étoit pénétrée de tendreſſe & de joie. Je jouiſſois en quelque ſorte de ſes plaiſirs & des miens. Dans un moment ſi tendre, que pouvoit-elle me refuſer ? Nos deſirs étoient les mêmes : le cri de l'honneur & de la vertu n'étoit plus aſſez fort pour ſe faire entendre. J'imprimois mille baiſers ardents ſur ſa main, & je ne ſentois pas qu'ils fuſſent repouſſés. Qui pourra ſe le perſuader ? Ce fut dans cet inſtant même, où ſon innocence & la mienne étoient comme expirantes, que j'apperçus toute la profondeur du précipice où j'allois tomber, & j'ignore encore ſi ce fut en faveur de Cecile, ou de moi, qu'il plut au Ciel de me ſecourir par le plus ineſpéré de tous les miracles.

Cecile étoit aſſez paſſionnée, pour aller bien loin au-delà de ſon devoir ; mais, comme elle avoit reçu une éducation des plus ſages, & qu'il étoit impoſſible, même à l'amour, d'en effacer tout-d'un-coup les traces, elle eut ſans doute beſoin, comme moi, de ſe faire un peu d'il-

luſion pour calmer les remords qui pouvoient troubler ſes plaiſirs. Elle comprit qu'étant ſeule avec moi, il n'y avoit plus de bornes où notre tendreſſe pût s'arrêter. Elle-même peut-être ne s'en propoſoit plus. Cependant un reſte de modeſtie, qui demandoit à ſe couvrir d'un prétexte, fit qu'elle retira tout-d'un-coup ſes mains d'entre les miennes. Ciel! que fais-je, me dit-elle? & comment ſuis-je foible juſqu'à ce point! Me promettez-vous du moins de m'épouſer? Cette queſtion, quoique prononcée d'un air tendre & languiſſant, me fit frémir, avant même que d'avoir penſé à ma réponſe. Je demeurai en ſilence. Elle s'apperçut de mon embarras. O Dieu! s'écria-t-elle en ſoupirant, vous balancez! Mon trouble augmentoit tellement que, ne pouvant ni la regarder, ni lui répondre, je repris une de ſes mains que je tâchai de retenir & de ſerrer malgré elle. Elle la retira, & voyant que je continuois de me taire, quoiqu'elle eût renouvellé ſa demande, elle ceſſa auſſi de parler.

Nous demeurâmes ainſi l'un & l'autre dans la ſituation la plus étrange qui fût jamais. Mille penſées ſe préſenterent à mon eſprit en un moment, mais avec tant de confuſion, que je n'en pouvois démêler une. Je n'oſois même lever les yeux pour les porter ſur ceux de Cecile, & pour régler ce que j'avois à lui dire ſur ce qu'elle m'y laiſſeroit appercevoir. Le charme qui m'avoit aveuglé depuis que je l'avois reçue des mains de ſon pere, ſembloit ſe rompre. Sans ſentir la moindre diminution d'amour, je ſentis mourir tous mes deſirs. L'honneur & le reſpect reprirent tout leur empire ſur ma paſſion; &, ce changement m'ayant rendu l'eſprit beaucoup plus libre, je fus ſaiſi d'un véritable effroi en me re-

préſentant tout ce qui venoit d'arriver. Ce fut alors que, ſongeant bien moins aux raiſons que j'avois de compter ſur la tendreſſe de Cecile, qu'à la crainte que je conçus tout-d'un-coup de perdre ſon eſtime, je me hazardai à tourner la vue ſur elle pour découvrir quelque choſe de ſes ſentiments. Elle me parut d'une triſteſſe extrême; &, quoiqu'elle eût les yeux fermés, & qu'elle tînt la tête penchée ſur le dos de ſa chaiſe, je crus remarquer quelques larmes qui couloient le long de ſes joues. Je ne réſiſtai point à ce ſpectacle. Mon premier mouvement fut de me jetter à ſes genoux. J'ignore quel tour l'amour eût fait prendre à mes expreſſions: mais la triſte Cecile me prévint. Ah! laiſſez-moi, s'écria-t-elle en tournant la tête pour éviter mes regards; je ne dois plus vous voir ni vous entendre; vous m'avez trompée. Hélas! il ne vous en coûtoit guere, ajoûta-t-elle en redoublant ſes pleurs: je ſuis une malheureuſe, qui devrois mourir de honte. Ce reproche me pénétra juſqu'au fond du cœur. Je lui jurai, avec les ſerments les plus ſaints, que rien n'étoit ſi tendre & ſi ſincere que mon amour, & je priai le Ciel de me punir, ſi j'avois jamais eu deſſein de la tromper. Ces aſſurances parurent la rendre plus tranquille. Elle me demanda, avec beaucoup de douceur, pourquoi je refuſois donc de l'épouſer, & ſi j'avois eu quelqu'autre vue lorſque je lui avois fait entendre que je l'aimois. Elle me dit que ſon pere même, qui s'étoit apperçu depuis long-temps que j'avois de l'inclination pour elle, étoit perſuadé que je la lui demanderois pour épouſe, qu'il s'y attendoit; que le P. l'en avoit aſſuré plus d'une fois; que c'étoit cette raiſon, autant que la confiance qu'il avoit dans mon amitié & ma probité, qui l'avoit porté à la remet-

tre avec tant de confiance entre mes mains ; qu'il lui avoit recommandé avant ſon départ de me regarder comme un homme qui pourroit être un jour ſon époux, & de ſe conduire avec moi d'une maniere qui pût lui attirer de plus en plus mon eſtime ; qu'elle reconnoiſſoit, à la vérité, qu'elle avoit mal ſuivi ce conſeil ; que s'étant laiſſée perſuader trop malheureuſement de ma tendreſſe, elle n'avoit point eu la force de me cacher la ſienne, & qu'elle avoit manqué à ſon devoir, en me donnant des témoignages trop libres & trop naturels de ce qu'elle ſentoit pour moi : mais qu'après avoir entendu parler ſi avantageuſement de mon caractere par ſon pere, & après m'avoir étudié elle-même aſſez long-temps, pour ſe croire aſſurée de la bonté & de la droiture de mon cœur, elle n'auroit jamais cru que je puiſſe lui faire un crime de m'aimer trop, & de me laiſſer voir peut-être avec trop de franchiſe & de ſimplicité. Elle ajouta, en verſant encore quelques larmes, que, toute jeune qu'elle étoit, elle ne pouvoit s'y tromper, & qu'il auroit fallu que je fuſſe le plus méchant de tous les hommes, ſi quelqu'autre raiſon avoit pu m'arrêter, après avoir commencé d'agir comme j'avois fait avec elle.

Ce diſcours qu'elle prononça avec une grace admirable, &, ce qui me touchoit encore plus, avec un air d'ingénuité qui me faiſoit aſſez connoître que ce qu'il y avoit même de fin & d'ingénieux venoit du fond naturel de ſon eſprit, beaucoup plus que de ſon expérience & de ſon adreſſe, fit ſur moi une impreſſion qu'il me ſeroit impoſſible de repréſenter. Soit déſeſpoir de me voir exclus pour jamais de prétendre à la poſſeſſion d'une perſonne ſi charmante, ſoit honte de l'avoir trompée en effet, par la fauſſe

idée que je lui avois donné lieu de concevoir de mes intentions ; ſoit raiſon, ſoit tranſport, je ne pus m'empêcher de lui faire le ſeul aveu par lequel je crus pouvoir me juſtifier. Je n'y arrivai pourtant que par divers détours. Belle Cecile, lui dis-je en embraſſant ſes genoux, le Ciel eſt témoin qu'il n'y eut jamais de paſſion ſi ſincere & ſi parfaite que la mienne. Mon cœur eſt tout pénétré de vos charmes. Il vous aime plus qu'on n'a jamais aimé. Oh ! que ne peut-il s'ouvrir devant vous ? O charmante Cecile, que vous y verriez d'amour ! Non, non, vous ne pouvez vous y tromper. Il vous adore. Il ſent que le bonheur d'être à vous, eſt le bien ſuprême. Il me feroit préferer la qualité de votre époux à toutes les fortunes du Monde..... Elle m'interrompit, &, prenant ces dernieres paroles dans le ſens favorable à ſes deſirs, elle me dit, en me tendant la main avec un ſouris tendre & un air déja conſolé : Que vous êtes cruel de m'avoir fait payer cette explication ſi cher ! Sa réponſe ne fit qu'augmenter mon tranſport. Je refuſai ſa main, & je l'interrompis à mon tour. Haïſſez-moi, lui dis-je, ne me regardez plus qu'avec horreur..... Ou plutôt plaignez mon malheureux ſort. Hélas ! chere Cécile, je ne puis être à vous. Je ſuis marié.

L'étonnement où cette déclaration la jetta, peut mieux s'imaginer que ſe décrire. Je la crus prête à tomber évanouie entre mes bras. Elle fut quelque-temps à me regarder avec des yeux ſi égarés, qu'ils ne ſignifioient rien ; &, quelque attention que j'apportaſſe à l'obſerver, je ne pus rien conclure de ſes mouvements ni de ſes regards. Enfin elle ſortit de cette funeſte rêverie : mais ce fut pour verſer deux ruiſſeaux de larmes, & pour proférer les plaintes les plus tou-

chantes. Je fus d'abord épargné. Elle parut oublier que j'étois toujours à genoux auprès d'elle; & ſa douleur ſe tournant ſur elle-même, elle ſe reprocha amérement l'imprudence de ſa conduite. Je ſuis perdue, s'écria-t-elle mille fois, je ſuis déshonorée ſans retour. Ses pleurs & ſes ſoupirs l'empêchoient pour un moment de parler; & puis elle recommençoit à crier avec une nouvelle violence, qu'elle étoit une miſérable, & qu'elle alloit être la honte de ſa famille, & le jouet de toutes les perſonnes de ſa connoiſſance.

Comme je lui avois fait l'aveu de mon mariage, preſque ſans réflexion, & que j'étois moi-même dans un trouble extraordinaire, je ne ſavois de quelle maniere je devois me conduire pour calmer cette premiere furie. Je ne me ſerois point attendu d'ailleurs au cours que je voyois prendre à ſon reſſentiment; &, ſi j'euſſe cru devoir appréhender quelqu'éclat après la confeſſion que je venois de lui faire, je me ſerois imaginé que c'eût été ſur moi que ſes premiers tranſports fuſſent tombés. Je la regardois d'un air ſi conſterné, qu'elle y eût lu ma juſtification, ſi elle eût été capable de faire attention à quelque choſe. Mais, de quelque motif que vînt l'affectation avec laquelle elle évitoit de me voir, elle perſiſtoit conſtamment à ne pas tourner les yeux ſur moi. Je pris néanmoins la hardieſſe d'ouvrir la bouche, pour lui repréſenter que ſes plaintes étoient ſans fondement, & qu'il ne lui étoit rien arrivé dont elle eût quelque reproche ou quelque déshonneur à craindre. Elle ne me laiſſa point le temps d'achever. Elle ſe leva avec plus de promptitude que je n'en eus pour l'arrêter, & elle s'éloigna de moi avec une eſpece d'horreur, en me donnant mille noms durs & odieux.

Un emportement si vif me faisant comprendre qu'elle étoit furieusement irritée, je craignis qu'elle ne sortît malgré moi de l'appartement, & qu'elle ne s'égarât dans le parc, où elle pourroit être apperçue de mes gens. Le jour commençoit à paroître. J'eusse été au désespoir qu'une scene si fâcheuse eût été connue de quelqu'un. J'avois à ménager tout-à-la-fois son honneur & le mien. Cette pensée servit à me faire un effort pour rappeller toute la liberté de ma raison. Je courus à la porte du bâtiment, avant qu'elle eût pensé à sortir. Je la fermai avec soin. Je retournai ensuite vers elle; &, quoique je la visse affecter de se cacher entiérement le visage lorsque j'approchai, je pris une chaise sur laquelle je m'assis auprès d'elle. Ses larmes continuoient de couler; mais elle gardoit un si profond silence, que j'en étois alarmé, après l'avoir vue dans une si violente agitation. Cependant, lorsque je l'eus conjurée dans les termes les plus respectueux de se donner un moment la peine de m'entendre, elle consentit à me prêter quelque attention. Je commençai par la rassurer sur son honneur, auquel elle m'avoit paru si sensible. Je lui fis voir que rien ne nous empêchoit d'exécuter le plan que nous avions formé en venant à ma maison. Aussi-tôt que Drinck sera de retour, nous pourrons, lui dis-je, faire avertir M. votre pere que vous êtes ici, & votre réputation sera à couvert, dès que vous y serez avec sa connoissance & son aveu. Bien plus, continuai-je, je ne veux point qu'il sache lui-même que j'ai passé une partie de la nuit seul avec vous. Mon dessein n'étoit pas de mettre ma belle-sœur & ma niece dans notre confidence; mais je change de sentiment aujourd'hui. Je leur ferai dire de se rendre ici, avant même que M. de R. soit averti. S'il vient ce matin pour

vous voir, il vous trouvera avec elles ; & ni lui, ni perſonne n'aura jamais le moindre ſoupçon de ce qui s'eſt paſſé ici entre nous. Vous devez donc être tranquille, ajoutai-je avec un profond ſoupir. Hélas ! Mademoiſelle, vous devez l'être : votre honneur & votre repos ſont ici en ſûreté. Comptez même que vous y aurez un troiſieme avantage, & pour lequel vous ne m'avez pas marqué moins d'empreſſement ; c'eſt d'être délivrée de ma préſence, qui vous eſt devenue tout-d'un-coup ſi odieuſe, que vous m'avez cru digne des noms de ſcélérat & de perfide. Le Ciel, qui connoît mon cœur, ſait bien que je ne les mériterai jamais. Ce que je mérite effectivement, c'eſt le nom du plus malheureux de tous les hommes. Mais il ne vous a pas plu de faire la moindre diſtinction entre l'infortune & le crime.

Je me tus, après avoir prononcé ces dernieres paroles du ton le plus triſte & le plus douloureux. Je m'attendois qu'elle diroit quelques mots pour y répondre. Elle n'ouvrit la bouche que pour faire paſſage à quelques ſoupirs. Je vis ſeulement ſes yeux s'attacher deux ou trois fois ſur moi, & ſe fermer preſque auſſi-tôt. Ce ſilence m'étoit mille fois plus précieux, que ne l'euſſent pu être ſes injures & ſes outrages. Je la conſidérois avec une attention qui renouvelloit toutes les plaies de mon cœur, qui détruiſoit ce peu de liberté que mes efforts venoient de rendre à ma raiſon. Loin d'altérer ſes charmes, il ſembloit que la douleur & les larmes n'euſſent fait que lui prêter de nouvelles graces. Je me conſumois en la regardant ; &, ma paſſion qui s'étoit accrue à l'excès, par tous les incidents de cette nuit, ne me paroiſſoit plus capable ni de bornes ni de meſures. Je ne fus plus le maître d'un mou-

vement qui me fit écrier : O Dieu ! faut-il que je ſois haï de Cecile ! Méritois-je ſa haine par la plus forte preuve que j'aie pu lui donner de mon eſtime & de mon amour ? Cette courte exclamation parut faire plus d'impreſſion ſur elle, que n'avoit fait un plus long diſcours. Elle ſe tourna tout-d'un-coup vers moi ; &, ſoit qu'elle eût médité en ſilence ce qu'elle alloit me dire, ſoit qu'elle eût été comme réveillée par les quatre mots qui m'étoient échappés, elle me tint ce diſcours, qui me donna plus d'admiration que jamais pour les qualités de ſon cœur & de ſon eſprit. Voilà une exclamation bien obſcure, me dit-elle, & qui ne laiſſe pas de piquer beaucoup ma curioſité. Elle augmente l'embarras où j'étois à votre égard. Au moment que vous l'avez faite, je rappellois, Monſieur, tout ce que j'ai vu de vous depuis que vous êtes lié d'amitié avec mon pere ; je le rapprochois de ce qui eſt arrivé cette nuit. Il me ſemble que j'apperçois dans votre perſonne & dans votre conduite les plus étranges contrariétés ; vous me feriez plaiſir de m'aider à les accorder. Je ne vous le cacherai pas, continua-t-elle avec une apparence de tranquillité dont je la croyois fort éloignée, j'ai pris mon parti par rapport à vous. S'il eſt vrai que vous ayez eu deſſein de tromper mon pere par les apparences de l'honneur & de la probité, & moi par celle de la ſincérité & de la tendreſſe, je vois en vous non-ſeulement un perfide & un ſcélérat, mais un monſtre abominable, avec lequel nous ne devons plus entretenir le moindre commerce. Si vous êtes tel que nous avons cru, comment me le ferez-vous comprendre, lorſque vous me confeſſerez vous-même que vous êtes marié, & que je vous ai vu néanmoins employer les ſerments & les proteſtations les plus ſaintes pour me perſuader de

votre amour, c'eſt-à-dire, pour ſéduire mon innocence & me faire oublier mon devoir? Hélas! je l'avoue à ma honte, je me livrois au penchant de mon cœur, & je m'applaudiſſois d'avoir un amant tel que vous. Eſt-il poſſible que vous ſoyez un perfide? Vous paroiſſez ſi aimable & ſi tendre, ajouta-t-elle, en recommençant à pleurer. Faut-il que je vous haïſſe après vous avoir aimé ſi long-temps? Dites-moi donc ce qu'il faut que je penſe de vous; car il eſt impoſſible que je vive, ſi vous m'avez voulu tromper? J'ouvrois la bouche pour lui répondre. Elle m'interrompit pour me dire que je ne devois point eſpérer de lui en impoſer par des fables; que, ſi elle avoit été aſſez ſimple pour ſe flatter d'être aimée, parce qu'elle n'avoit eu juſqu'alors nulle raiſon d'en douter, elle me défioit déſormais de lui en faire accroire, & que mes artifices ne ſerviroient qu'à redoubler ſon mépris & ſa haine.

Si j'étois enchanté de la voir, je l'étois encore plus de l'entendre. Je n'avois jamais eu avec elle de converſation aſſez ſérieuſe, pour connoître tout le fond de ſon eſprit; de ſorte que le fruit de cette malheureuſe aventure ne pouvoit être que d'augmenter mon déſeſpoir, en me faiſant découvrir en elle une infinité de nouveaux charmes, & en m'ôtant l'eſpérance d'en recueillir même le plaiſir innocent de les admirer, qui étoit le ſeul que je m'étois d'abord propoſé. Je ne voyois que trop que, de quelque maniere que je puſſe répondre à des interrogations ſi préciſes, il ne m'étoit pas poſſible de me juſtifier aſſez pour la ſatisfaire. Je n'étois pas capable d'ailleurs de chercher des tours précieux pour la tromper. Il eût fallu pour ma juſtification, qu'elle eût pu lire dans mon cœur. Elle y

eût vu que, s'il m'étoit échappé quelque foibleſſe, le fond du moins en étoit droit, & tel ſans doute qu'elle ſembloit le deſirer pour me rendre ſon eſtime. Peut-être l'eût-elle compris ſans cela, ſi elle eût fait attention que c'étoit volontairement que je lui avois déclaré mon mariage, & dans un moment où elle pouvoit bien juger que je ne lui euſſe point fait cet aveu, ſi j'euſſe été auſſi méchant qu'elle paroiſſoit le croire. J'allois la prier de faire cette réflexion, ne voyant rien de plus ſolide à lui apporter pour ma défenſe. Mais, comme j'avois été extrêmement touché de ce qu'elle m'avoit dit, & que j'avois médité pendant quelques moments ma réponſe, elle prit mon ſilence pour l'embarras d'un homme qui ſe ſent coupable, & qui eſt confondu par les juſtes reproches qu'il mérite. Elle ſe leva dans cette penſée. Je la priai en vain d'arrêter. Son indignation paroiſſoit dans tous ſes mouvements. Elle me dit qu'elle ne vouloit plus ni commerce avec moi, ni aſyle dans ma maiſon, & qu'elle alloit apprendre à ſon pere mes noirceurs & mes infamies.

Je ne m'arrête à ce détail que pour montrer, par ſon exemple, à quel excès de trouble les paſſions peuvent nous conduire. Je fus ſi ému de ſon action que, la voyant déja proche de la porte, & moi trop éloigné pour l'empêcher de ſortir, je tirai mon épée avec un tranſport que toutes mes expreſſions ne repréſenteroient jamais; &, déchiré encore plus par la crainte de la perdre, que par celle du deshonneur dont elle me menaçoit, je m'écriai que j'allois me percer le cœur, ſi elle ſortoit ſans m'entendre. Le ton funeſte dont je prononçai ces paroles, lui fit tourner la tête au moment qu'elle achevoit d'ouvrir la porte. Elle fut ſi effrayée de ma poſture, qu'elle demeura comme immobile à me re-

garder. Je me jettai à genoux dans le lieu même où j'étois, & tendant les bras vers elle : O Cecile ! lui dis-je, écoutez-moi. Je vous conjure de m'écouter. Apprenez l'hiſtoire du plus malheureux homme qui fût jamais. Je ſuis coupable ; je ne prétends point me juſtifier, mais je veux exciter votre compaſſion. Je vous demande en grace de m'entendre un moment, & je meurs ſi vous me le refuſez. Elle étoit trop ſenſible pour n'être pas touchée du tour naturel de mes prieres. Après avoir balancé quelque-temps, elle repouſſa doucement la porte, & elle s'aſſit ſur la chaiſe la plus voiſine. Vous voulez m'effrayer, me dit elle, & je devrois ne l'être guere après avoir connu vos artifices. Mais voyons ce que vous avez de ſi important à m'apprendre. Je me rapprochai d'elle ; & l'amour, qui venoit de me rendre comme furieux & inſenſé, me rendit alors indiſcret, en me faiſant révéler ce que j'avois réſolu de cacher pendant toute ma vie. Hélas ! lui dis-je, daignez donc m'écouter, & voyez ſi c'eſt votre haine que je mérite.

Je commençai par lui apprendre qui j'étois, avec une partie des triſtes circonſtances de ma premiere jeuneſſe. Je lui racontai enſuite ce qu'on a vu de plus attendriſſant juſqu'ici dans mon hiſtoire, pour la conduire au malheureux dénouement de l'infidélité de mon épouſe. Quand le ſujet eût été moins triſte, la diſpoſition où j'étois n'eût pu manquer de rendre ma narration infiniment touchante. Elle m'écouta d'abord avec plus de curioſité que d'émotion ; mais, à meſure que les événements ſe développoient, je remarquai qu'elle paroiſſoit s'intéreſſer & s'attendrir. Elle changeoit quelquefois de couleur. Souvent elle ſe remuoit ſur ſa chaiſe, comme ſi elle eût cherché une poſture nouvelle où elle pût trouver en-

core plus de ſatisfaction à m'entendre. Je voyois, par le mouvement de ſon ſein, que ſa reſpiration étoit agitée, & qu'elle ſe changeoit quelquefois en ſoupirs. Ce n'étoit rien néanmoins en comparaiſon de ce qu'elle paroiſſoit ſentir lorſque je lui repréſentois mes agitations intérieures & mes combats en faveur de la vertu, ou contre la douleur. Ses yeux s'attachoient alors ſur moi : tous les mouvements de ſon ame ſe peignoient ſur ſon viſage ; il ſembloit qu'elle éprouvât tout ce que je lui racontois. Enfin, j'arrivai à cette malheureuſe partie de mes aventures, à laquelle elle devoit prendre le plus d'intérêt. Je ne lui avois pas déguiſé les excellentes qualités de mon épouſe, ni la tendreſſe infinie que j'avois eue pour elle. Ainſi je lui confeſſai que j'avois reſſenti en la perdant, tout ce que la douleur & le deſeſpoir ont de plus amer. Je lui fis une peinture ſi vive de l'excès de mes peines, que je vis ſes yeux ſe couvrir de larmes ; &, quoiqu'elle tâchât de me les cacher en les eſſuyant avec ſoin, il en retomboit preſqu'auſſitôt malgré elle. Je finis mon récit. Voilà, lui dis-je, quel a toujours été ce cœur que vous accuſez d'artifice & de perfidie. Je le croyois guéri de l'amour, & en proie pour jamais à la triſteſſe. Mais, de même qu'il n'a pu ceſſer d'être droit & ſincere, il ne ſauroit ceſſer non plus d'être tendre. Je vous ai vue, belle Cecile ; j'ai pris plus d'amour dans vos beaux yeux, que je n'en avois jamais ſenti. Le charme de votre préſence a diſſipé toutes mes douleurs. Délicieuſe paſſion ! Hélas ! elle eût ſuffi pour rendre le reſte de ma vie heureux & tranquille. Mes deſirs n'alloient pas plus loin. Je n'ai jamais perdu de vue l'obſtacle invincible qui doit les arrêter. Vous ſavez dans quelle retenue je les ai toujours conſervés. Mais eſt-il étonnant que j'aie marqué un

peu moins de modération, lorſque j'ai pu joindre au plaiſir de vous adorer celui d'être aimé de vous, de l'apprendre de votre bouche, & d'en recevoir mille tendres aſſurances ? Ah ! trouverez-vous des hommes qui ſoient capables de la perfection de la ſageſſe, dans l'excès du bonheur ? D'ailleurs, ſouvenez-vous-en ; ai-je abuſé de vos bontés juſqu'à mériter les noms de ſcélérat & de perfide ? Ai-je balancé à vous découvrir les malheureux liens qui m'empêchoient d'être à vous ? Vous ai-je laiſſé dans une erreur qui puiſſe m'être reprochée. Non, non ; j'ai ſuivi les rigoureuſes loix de l'honneur & de la vertu. Je me ſuis fait une violence, qui mérite bien moins votre haine, que votre eſtime & votre compaſſion.

Ma narration avoit duré preſque une heure. L'agitation où j'avois été auparavant, & celle même que j'avoie ſentie dans un diſcours ſi long & ſi paſſionné, me jetterent dans le dernier épuiſement. Cecile s'en apperçut. Elle en témoigna de l'inquiétude ; ce fut la premiere marque à laquelle je reconnus qu'il s'étoit fait quelque changement dans ſes diſpoſitions. Je ſuivis auſſi-tôt le conſeil qu'elle me donna, de prendre quelque choſe pour me remettre. Je revins auprès d'elle ; mais le cœur ſi triſte & l'air ſi conſterné, que je n'avois peut-être jamais paru plus abattu dans mes plus grands malheurs. Quoique je ſentiſſe le prix de l'inquiétude obligeante qu'elle avoit témoigné, je n'oſois encore lever les yeux ſur les ſiens. J'étois timide & tremblant aux pieds d'une fille de ſeize ans, comme ſi j'euſſe attendu d'elle l'arrêt qui devoit décider de ma deſtinée. Elle avoit trop de pénétration, pour ne pas découvrir à mon air une partie de ce qui ſe paſſoit dans mon ame. Rien ne ſe démêle ſi facilement que les allures de

la ſincérité, même ſans le ſecours de l'expérience. Ma paix étoit déjà faite avec elle ; & s'il lui reſtoit quelqu'autre ſentiment que celui de la joie, je n'en étois pas plus l'objet qu'elle-même ; c'eſt-à-dire, qu'elle s'affligeoit pour elle & pour moi, de l'impoſſibilité qu'il y avoit pour tous deux d'être jamais l'un à l'autre. Cependant elle ne me fit point connoître ce qu'elle penſoit là-deſſus. Elle ſe contenta de prendre un viſage plus ſerein, & de recommencer à m'entretenir avec ſa douceur ordinaire. Elle me fit diverſes queſtions ſur les qualités de mon épouſe, ſur la cauſe de ſon inconſtance, ſur le lieu de ſa retraite, & ſur les ſentiments que je conſervois pour elle. Toutes mes réponſes furent ſinceres. Notre converſation ne roula point ſur autre choſe, juſqu'à l'heure que j'avois marquée à Drinck pour revenir.

Ce fut elle-même qui lui ordonna d'avertir en ſecret ma belle-ſœur & ma niece qu'elle étoit au Parc avec moi, & que nous les y attendions avec impatience. Elle lui recommanda le ſilence à l'égard de toutes les autres perſonnes de ma maiſon. Vous reviendrez auſſi-tôt, ajouta-t-elle ; j'ai quelque choſe de plus à vous ordonner. Drinck ſe tourna vers moi pour me demander auſſi mes ordres, & voyant que je ne lui en donnois aucun, il ſortit auſſi-tôt pour exécuter ceux de Cecile. Il dut être ſurpris de mon ſilence, car je ne prononçai point un ſeul mot devant lui. Il ſembloit que tout ce qui venoit d'arriver eût donné quelqu'autorité ſur moi à Cecile, & qu'elle en prît l'air auſſi naturellement que je prenois celui de la ſoumiſſion & de l'obéiſſance. J'étois debout. Elle me dit de m'aſſeoir. Mon chapeau & mon épée étoient à terre : elle me dit de les prendre & de les mettre en ordre, afin que ma ſœur ne pût ſe défier de rien. Il eſt vrai

qu'il n'y avoit ni fierté, ni hauteur dans le ton avec lequel elle me faiſoit exécuter ſes volontés. C'étoit le ton d'une perſonne qui eſt ſûre d'être aimée, qui aime encore, & qui n'oſe le dire; mais qui ſouhaite qu'on le penſe, & qui n'eſt pas fâchée qu'on l'apperçoive. Pour moi, j'obéiſſois par honte, ſi j'oſe parler ainſi, autant que par ardeur & par ſimplicité d'amour. Ma condition d'homme marié me paroiſſoit ſi humiliante, que je croyois Cecile en droit de me faire acheter, à toutes ſortes de prix, le bonheur d'être ſouffert auprès d'elle. Elle ne pouvoit me faire porter de chaînes qui me paruſſent trop peſantes. Telle étoit l'excès de ma foibleſſe. J'étois le jouet de l'amour & de mon propre cœur.

Ma belle-ſœur & ma niece étant arrivées, elles furent fort ſurpriſes d'apprendre de Cecile les raiſons qui l'obligeoient à ſe venir cacher pour quelque-temps dans mon Parc. Elles lui promirent de lui tenir compagnie ſans ceſſe, & de ne rien épargner pour lui faire éviter l'ennui. Nous réglâmes que, pour tromper mes Domeſtiques, ma belle-ſœur & ſa fille feindroient d'avoir beſoin pendant quelque temps de l'air du Parc, & qu'elles feroient tranſporter un lit dans le bâtiment, ce qui ſuffiroit avec celui qui y étoit déjà. Il leur étoit facile de s'y faire apporter leur nourriture, ſans donner lieu aux ſoupçons. Drinck & les deux Laquais qui étoient à Paris avec mon équipage, pouvoient être employés ſeuls à cet office; & j'étois ſi accoutumé moi-même à me faire ſervir à manger dans cet endroit, que cela ne devoit point paroître extraordinaire. Toutes les autres commodités pouvoient leur être fournies avec la même facilité. Le ſeul embarras étoit de déguiſer long-temps ce myſtere à Madame Lallin. Il n'y avoit point de prétexte

qui pût diſpenſer ma belle-ſœur de la recevoir lorſqu'elle viendroit la viſiter. Nous conclûmes qu'il falloit abſolument lui communiquer notre ſecret. Je n'y trouvois point d'autre difficulté, que la différence des Religions, & le ſcrupule qu'elle pourroit ſe faire de contribuer à receler un Hérétique. Mais je lui crus aſſez de raiſon pour prendre la choſe dans le meilleur ſens. Je ne voyois point d'ailleurs qu'il fût néceſſaire de lui apprendre le véritable motif qui faiſoit cacher Cecile. Nous réſolûmes de lui dire ſeulement que M. de R. m'avoit prié de la tenir en ſecret chez moi, dans la crainte qu'elle ne fût enlevée, & de lui faire entendre que la cauſe de cette crainte n'étoit qu'une intrigue d'amour. On ſe perd quelquefois à force de précaution. Un aveu ſincere nous eût mieux réuſſi avec une femme du caractere de Madame Lallin, que le détour & l'artifice; il l'eût engagée à la diſcrétion par honneur: au lieu que n'étant point ſur ſes gardes, parce qu'on ne lui avoit rien confié ſous le ſecret, elle fit imprudemment à Cecile plus de mal que nous n'en euſſions pu craindre, en la mettant tout-à-fait dans notre confidence.

Nous la fîmes venir ſur le champ, de peur que le délai ne lui parût couvrir quelque myſtere. Elle n'apprit de nous que ce que nous étions convenus de lui dire. Cecile fit enſuite partir Drinck, pour aller informer ſon Pere qu'elle étoit moins éloignée de lui qu'il ne s'imaginoit. Nous attendîmes ſon retour, avant que de prendre un peu de ſommeil. J'en avois beſoin plus que perſonne, dans le déſordre où étoient encore tous mes ſens. Drinck revint; il nous rapporta que M. de R., ſuivant la réſolution que nous avions priſe enſemble, publioit qu'on lui avoit enlevé ſa fille, & qu'il affectoit même de la faire

chercher de tous côtés. Il ajouta qu'il avoit fort approuvé le changement de notre projet, & qu'il viendroit me remercier, auſſi-tôt qu'il le pourroit, de l'amitié que j'avois pour lui & pour Cecile. Cette aimable fille rougit à ce diſcours, & je fus encore plus déconcerté qu'elle. Heureuſement, je m'étois retiré à part avec elle, pour entendre le rapport de Drinck. Mais, prévoyant que dans la ſuite j'aurois rarement le bonheur de l'entretenir en particulier, je me ſentis animé par ſa rougeur à lui parler avec un peu plus de hardieſſe que je n'avois fait une heure auparavant. Sans prononcer le nom d'amour, je la conjurai de ſe ſouvenir qu'elle avoit le pouvoir de me rendre content ou malheureux, & que la mort étoit moins horrible pour moi que ſa haine. Le ton de ma voix étoit auſſi triſte que mon viſage. Elle me regarda quelques moments ſans répondre, comme ſi elle eût balancé à me faire cette faveur. Cependant, je vis tout-d'un-coup ſes yeux s'attendrir, & je fus ſurpris que, baiſſant la tête vers moi, elle me dit : Pauvre infortuné, que je vous plains ! Elle s'arrêta enſuite un moment : Mais je veux vous le dire, reprit-elle, s'il eſt vrai que vous m'aimiez, vous pouvez encore être heureux. Elle me quitta auſſi-tôt pour rejoindre les autres Dames.

Je ne me trouvai point aſſez tranquille pour la ſuivre. Mon trouble eût éclaté trop viſiblement aux yeux des autres ; je voulois du moins le tenir caché. Je ſortis du bâtiment, comme ſi je n'euſſe point eu d'autre deſſein que de lui laiſſer la liberté de ſe repoſer ; &, ne me ſouciant point d'être apperçu de mes Domeſtiques depuis que ma belle-ſœur & madame Lallin ſavoient mon retour, je m'enfonçai dans le Parc pour m'y livrer à mes rêveries. Mes premieres réflexions

ne tomberent point, comme autrefois, ſur les maladies de mon cœur, ni ſur le déſordre de ma raiſon. Quoique je ne puſſe me dérober la vue & le ſentiment du triſte état où j'étois réduit, j'affectois d'en éloigner mon attention. Je me défendois même de cette penſée avec une eſpece de crainte. Il ſembloit que les remords & la honte tournaſſent autour de moi, pour chercher l'entrée de mon Ame, & que je fiſſe des efforts continuels pour les repouſſer. Que dirai-je ? Mes maux m'étoient chers. J'étois parvenu à ce point d'aveuglement, où l'on craint moins le poiſon que le remede.

Ce qui m'occupa donc uniquement fut l'obſcurité des dernieres paroles de Cecile, & le ſens de cette tendre marque de compaſſion qu'elle m'avoit donnée en me quittant. Je m'efforçai en vain d'y démêler quelque choſe. Qu'elle eût encore de l'inclination pour moi, je ne pouvois en douter. J'en étois ſûr. L'amour ne ſe trompe jamais. Mais, après ce qui s'étoit paſſé la nuit, je ne trouvai pas la moindre vraiſemblance dans cet eſpoir de bonheur qu'elle avoit voulu m'inſpirer. Si je l'aimois, je pouvois encore être heureux. Ah ! c'eſt peu que de l'aimer, diſois-je; elle ſait bien que je l'adore. Mais, ſi nous avions reconnu qu'il ne convient ni à elle, ni à moi de nous rendre heureux aux dépens de la vertu & de l'honneur, quelle voie m'ouvrira-t-elle pour le devenir ? Il n'y en a point. C'eſt un eſpoir impoſſible. Si j'ai quelque bonheur à attendre d'elle, ce ne peut être que celui de la voir & de l'amour. Bornons-nous-y. Je ne m'en ſuis pas propoſé d'autre. Hélas ! ajoutai-je, il eſt vrai que je devois m'en tenir dans ces bornes: mais y ſuis-je encore ? &, ſi je ne m'en ſuis que trop écarté, me ſera-t-il facile à préſent d'y re-

venir ? En effet, cette malheureuſe nuit avoit cauſé une révolution preſque incroyable dans le fond même de mon caractere. Il faut que le corps ait un étrange pouvoir ſur nos ames ! Depuis que j'avois touché les mains de Cecile, que j'avois été ſeul avec elle, que je m'étois enivré, pour ainſi dire, de ſon haleine, & qu'elle m'avoit pénétré de ſes regards, je ſentois hors de ſa préſence une vive inquiétude, comme il arrive lorſqu'on ſe trouve dans un état violent. Je croyois m'appercevoir à tous moments qu'il me manquoit une partie néceſſaire de moi-même. J'étois porté vers elle par quelque choſe de plus fort que les mouvements de la ſympathie, & d'auſſi invincible que tout ce qu'on raconte des enchantements. Sa vue ne pouvoit donc plus être qu'un foible ſoulagement pour ma paſſion. Il me falloit pour être heureux, la poſſéder comme mon bien & mon tréſor. Je ne pouvois l'eſpérer : &, par conſéquent, l'amour ſur lequel j'avois formé de ſi douces eſpérances de conſolation & de bonheur, ne pouvoit ſervir déſormais qu'à me rendre encore plus miſérable.

Je pris quelques heures de ſommeil, après cette inutile méditation. Le ſoir je me rendis à Saint-Cloud, pour ſouhaiter un heureux voyage à Madame qui devoit partir le lendemain avec le Roi & toute la Cour. Le prétexte de ce voyage étoit de viſiter les villes frontieres de Flandre ; mais on prétendoit qu'il cachoit de plus grands deſſeins, & que la réſolution de porter la guerre en Hollande étoit déja formée. Il importoit à la France que l'Angleterre prît parti pour elle, ou du moins qu'elle demeurât tranquille, pendant que l'Armée Françoiſe ſeroit occupée contre les Hollandois. Madame, qui étoit tendrement aimée du Roi Charles, pouvoit réuſſir mieux

que perſonne à le mettre dans ces diſpoſitions; & l'on ſut bientôt que Louis XIV n'avoit point eu d'autre vue en la preſſant de l'accompagner en Flandre. Elle avoit même promis à ce Prince de paſſer en Angleterre, pour y conférer plus facilement avec ſon frere. Sans me découvrir le fond de ce projet elle me fit entendre qu'elle ſouhaitoit beaucoup que le Roi lui permît de paſſer la mer, & qu'elle en avoit l'eſpérance. Elle me demanda enſuite ſi je voulois être du voyage. Je me trouvai dans l'embarras. Je l'euſſe ſouhaité pour l'intérêt de mes enfants, ne pouvant guere eſpérer d'occaſion plus favorable pour lever toutes les difficultés qu'ils pourroient trouver un jour à rentrer dans leur héritage; mais l'on ſait par quelle raiſon j'étois retenu. Je fus obligé d'apporter à Madame quelques excuſes vagues, qu'elle eut la bonté d'accepter.

En ſortant de chez elle, je rendis une viſite à M. de R. Je le trouvai chez lui, & je fus très-fâché d'y trouver auſſi le Pere, qui étoit venu ſur le bruit de l'enlévement de ſa fille pour le conſoler de ſa perte. Ce zélé conſolateur, qui connoiſſoit une partie de mes ſentiments pour Cecile, me dit d'abord à l'oreille qu'il me croyoit auſſi affligé que M. de R., & qu'il ſe propoſoit de me rendre le même ſervice qu'à ce Gentilhomme. Je le priai que ce fût au moins un autre jour. Loin de ſe rebuter de l'air froid avec lequel je lui fis cette priere, il me répondit qu'il étoit venu de Paris dans le deſſein d'aller paſſer la nuit chez moi, & qu'il s'aſſuroit que je ne refuſerois point de l'y recevoir. Son obſtination me chagrina. N'étant nullement diſpoſé à m'ennuyer une partie de la nuit dans ſa converſation, & comptant de trouver Cecile & les autres Dames en état de me recevoir dans leur

appartement

appartement à mon retour, je lui fis connoître assez nettement que sa visite me seroit importune ce jour-là. Il étoit fin & clair-voyant. Je n'ai jamais douté qu'il n'eût entrevu, dès ce moment, une partie des raisons qui lui attiroient mon refus, & que ce ne soit sur ce fondement qu'il trama une fatale intrigue qui causa la perte de Cecile. Cependant il continua d'en user avec moi fort civilement. Je le laissai chez M. de R. à qui je trouvai le moyen de rendre compte, dans un moment d'entretien particulier, de la maniere dont sa fille étoit chez moi, & des mesures que j'avois prises pour l'y tenir secrétement.

# HISTOIRE
## DE
# M. CLEVELAND.

### *SUITE DU LIVRE HUITIEME.*

JE paſſai quelques ſemaines dans une ſituation fort agitée d'eſprit & de cœur, telle que je viens de le repréſenter. Je voyois Cecile pluſieurs fois le jour, ou plutôt j'étois preſque inceſſamment auprès d'elle. Mais je n'y étois jamais ſeul. Ses trois compagnes ne la quittoient pas ; ſon pere même & ſa mere la venoient voir ſi ſouvent, qu'elle n'avoit pas un moment de liberté. Si cette facilité de la voir & de l'entretenir m'empêchoit de penſer à me faire d'autres occupations, parce qu'il m'eût été impoſſible de me priver volontairement de ſa préſence, je n'en vivois pas plus tranquille. Mes aveugles deſirs continuerent d'exercer leur tyrannie ſur mon cœur & ſur tous mes ſens. Sa vue ne pouvoit que les augmenter. Les paroles myſtérieuſes par leſquelles elle avoit eu comme deſſein de me conſoler, me rou-

loient ſans ceſſe dans l'eſprit, & j'attendois avec une ſoumiſſion impatiente qu'il lui plût de m'en découvrir le ſens. Ma hardieſſe n'alloit point juſqu'à lui faire cette queſtion. Je n'aurois pu d'ailleurs en trouver l'occaſion, puiſque je n'avois jamais celle de lui parler ſans témoin, & que la crainte de lui déplaire me permettoit encore moins de lui écrire. Il n'y avoit qu'une réflexion qui eût quelquefois la force de diminuer un peu ma peine. Je conſidérois avec quelle douceur & quelle bonté elle me ſouffroit auprès d'elle, & je me confirmois de plus en plus dans l'aſſurance d'être aimé. Or, ſi elle m'aime, diſois-je, elle penſe à moi; elle continue de me plaindre, elle ſouhaite que je ſois heureux; &, s'il dépend d'elle que je le devienne, elle mettra elle-même ſon bonheur à faire le mien. C'eſt donc à elle qu'il faut que j'abandonne ce ſoin, & je dois attendre qu'elle me marque par quelle voie elle croit que cela eſt impoſſible. Ce raiſonnement n'étoit pas de bon ſens; il venoit de ma timidité plus que de mon amour; car je devois concevoir qu'une fille, de l'eſprit de Cecile, avoit fait beaucoup en me laiſſant quelqu'eſpérance, après avoir appris que j'étois engagé dans les liens du mariage. Il étoit ridicule de préſumer qu'elle ſe voulût charger de tout le reſte, ſans que je paruſſe y prendre du moins quelque part par mon zele & mes inſtances. Mais il faut que je confeſſe tout, & cet aveu ſervira peut-être à me rétablir un peu dans l'eſtime de mes Lecteurs. Un reſte d'honneur & de vertu ſe joignoit à ma timidité. Incertain du ſens des offres que Cecile m'avoit faites, & ne pouvant leur donner la moindre explication qui me parût raiſonnable, je tremblois qu'elles ne renfermaſſent quelque choſe de contraire aux loix du devoir.

L'expérience de la premiere nuit m'avoit appris ſa foibleſſe & la mienne. Quoiqu'elle fût ſortie victorieuſe de cette dangereuſe eſpece de combat, il eſt conſtant que ſa vertu avoit été expoſée au dernier péril. Il pouvoit ſe renouveller. Peut-être le ſouhaitois-je moi-même ; mais ce deſir étoit un monſtre qui n'oſoit ſe produire, qui ne ſe nourriſſoit que dans les replis les plus ténébreux de mon cœur, & que ma raiſon eût encore ſuffi pour étouffer, s'il eût parlé aſſez haut pour ſe faire entendre. De toutes ces réflexions, on peut conclure que, ſans être tout-à-fait criminel, j'étois extrêmement malheureux. Cependant, je ne l'étois pas tant que je ne fuſſe à la veille de l'être infiniment davantage. Mes Lecteurs peuvent ſe préparer ici à une nouvelle ſcene d'infortunes, & à de nouveaux ſentiments de douleur.

Cecile, en me donnant les eſpérances obſcures qui me cauſoient un ſi grand embarras, n'avoit rien avancé qu'elle ne crût pouvoir exécuter. Mais elle avoit beſoin pour cela de mon ſecours, & elle étoit ſurpriſe de me voir tant de lenteur à le lui offrir, après la maniere dont elle s'étoit expliquée. Dans le temps donc que la timidité ou le devoir me contraignoient au ſilence, elle ne ſouhaitoit rien avec tant d'ardeur, que de me voir ouvrir la bouche pour lui demander ce qu'elle brûloit d'envie de me dire. Elle ſe fût même défiée de la conſtance de ma tendreſſe, en me voyant cette eſpece de froideur, ſi elle n'en eût eu un témoignage continuel dans l'aſſiduité de mes ſoins, & dans l'air paſſionné qui les accompagnoit toujours.

Pendant ce temps-là, le Pere m'avoit rendu de fréquentes viſites. Il n'avoit jamais manqué de me parler de Cecile, & du malheur qui lui étoit arrivé. Il affectoit de paroître perſuadé de la vérité de cette aventure, & il s'employoit ſérieu-

ſement à me conſoler, comme s'il m'eût cru pénétré de la plus vive affliction. Mais, outre les conjectures qu'il avoit déjà formées chez M. de R., il étoit facile à un homme auſſi adroit que lui de démêler, dans mes réponſes, que je n'étois pas auſſi touché de la perte de ma maîtreſſe, qu'il lui ſembloit que j'euſſe dû l'être avec la tendreſſe qu'il me connoiſſoit pour elle. Il ſe confirmoit ainſi de plus en plus dans la penſée qu'il avoit eue d'abord que cet enlévement n'étoit qu'une chimere, inventée pour tromper le public, & pour cacher quelque deſſein qu'il ne pénétroit pas encore. Comme ſa curioſité & ſon zele toujours actif le portoit, quand il étoit chez moi, à obſerver ſoigneuſement tout ce qui ſe paſſoit dans ma maiſon, il ne tarda point à remarquer qu'il s'étoit fait quelque changement dans notre maniere de vivre ordinaire. Quoiqu'il apprît, en arrivant, que j'étois dans le bâtiment du parc, je ne l'y recevois plus comme autrefois; on venoit m'avertir de ſon arrivée, & je l'allois joindre à la maiſon. Les Dames ne paroiſſoient plus devant lui, ſur-tout ma belle-ſœur & ma niece, qui étoient continuellement avec Cecile. Il ne voyoit que Madame Lallin, il ne la voyoit même que le ſoir, lorſqu'elle revenoit du parc; de ſorte que, dans toutes ſes viſites, il ſe trouvoit ordinairement ſeul avec moi. Cette nouvelle conduite, que nous tenions peut-être avec trop peu de précaution, acheva de lui ouvrir les yeux. Il ne douta plus, non-ſeulement que j'euſſe part à l'enlévement prétendu de Mademoiſelle de R. mais qu'elle ne fût chez moi, & que toute cette intrigue ne renfermât un myſtere important.

Il ne lui reſtoit que de l'approfondir. Peut-être eut-il d'abord quelque ſoupçon de la vérité. Mais, n'oſant rien entreprendre ſans certitude, il prit,

pour s'éclaircir, une voie qui ne lui réuſſit que trop bien. Madame Lallin l'avoit choiſi pour ſon Directeur. Ce fut d'elle qu'il crut pouvoir tirer toutes les lumieres qu'il deſiroit. Effectivement, après l'avoir ménagée de la maniere la plus adroite, & avoir employé les diſcours les plus inſinuants, il lui demanda s'il n'étoit pas vrai que Mademoiſelle de R. étoit cachée chez moi, & ſi la Religion n'étoit pas mêlée dans la Comédie que je jouois avec M. de R. Madame Lallin, qui ne s'attendoit pas à une pareille queſtion, demeura fort interdite; mais le Pere, profitant de ſon embarras, & la voyant dans le doute de ce qu'elle avoit à répondre, la détermina ſi bien, par tous les motifs de religion qu'il crut propres à l'alarmer, qu'elle lui découvrit enfin tout ce qu'il voulut ſavoir. Quoiqu'elle ne pût lui apprendre la véritable cauſe qui retenoit Cecile chez moi, c'étoit la dire aſſez clairement pour lui que d'en rapporter une auſſi peu vraiſemblable, que la crainte de ſon pere étoit qu'elle ne lui fût enlevée par un amant. Il connoiſſoit trop bien l'intérieur de cette famille, pour ignorer que Cecile avoit été élevée dans la retraite, & qu'elle n'avoit point d'autre amant que moi. Mais il comprit que l'enlévement que ſon pere craignoit, étoit un ordre du Roi pour la faire enfermer & inſtruire dans un Couvent. Il en fut plus sûr encore, lorſque de queſtion en queſtion il eut engagé Madame Lallin à avouer que j'avois deſſein de retourner bientôt en Angleterre. Il crut découvrir alors toute la liaiſon de notre ſyſtême. Cecile étoit cachée chez moi; c'étoit pour ſe conſerver la liberté de quitter le Royaume. Je devois le quitter auſſi, c'étoit pour la conduire à Londres. Notre départ étoit retardé de quelque-temps; nous attendions que M. de R. eût mis ordre à ſes af-

faires, & ſe fût défait de ſon bien pour nous accompagner. On ne pouvoit former de conjectures plus juſtes. Mais cette pénétration ne paroîtra pas ſurprenante, ſi l'on conſidere qu'en France, dans ce temps-là, l'on n'entendoit parler de tous côtés que de pareils exemples, & qu'il ſe paſſoit peu de jours où l'on ne vît quelques familles proteſtantes prendre le parti de la fuite, pour prévenir l'orage dont elles étoient menacées.

Si le Pere avoit déjà formé quelque projet digne de ſon zele ſur les premieres lumieres qu'il avoit pu tirer de ma froideur & de mon embarras, lorſque je m'étois rencontré avec lui chez M. de R., l'éclairciſſement qu'il reçut de Madame Lallin le fit agir par un nouveau motif. Peut-être avoit-il eu quelqu'affection pour moi juſqu'alors ; mais il crut trouver quelque choſe de ſi offenſant pour lui dans ma conduite, qu'il n'écouta plus que ſon reſſentiment. Les ménagements que M. de R. gardoit en recevant ſes inſtructions, lui avoient toujours fait eſpérer qu'il viendroit à bout de le convertir. Il ſe flattoit encore plus de vaincre Cecile. Il comptoit auſſi qu'il pourroit m'amener tôt ou tard à la Religion Romaine. Trois conquêtes de cette importance l'euſſent extrêmement flatté. De ſorte que, n'accuſant que moi de lui enlever ſes eſpérances & le fruit de ſes peines, en inſpirant à M. de R. le deſſein de paſſer en Angleterre avec ſa famille, il réſolut de me faire ſentir qu'on ne le jouoit pas impunément. Il ne communiqua point ſes intentions à Madame Lallin ; mais, en ſortant de chez moi, il ſe rendit chez M. l'Archevêque de Paris, à qui le Roi avoit accordé une autorité preſque abſolue ſur toutes les affaires eccléſiaſtiques. Il lui fit de moi le portrait le plus odieux ; il me repréſenta comme un émiſſaire de l'Egliſe Anglicane, qui n'étoit en France que

pour rendre ſervice aux Proteſtants, & pour favoriſer leur paſſage en Angleterre. L'Archevêque, qui ſe nommoit M. de Perefixe, avoit trop de prudence pour ſe livrer aveuglément au zele du P. Cependant, cette affaire lui parut aſſez importante pour n'être pas négligée. Il s'informa d'autre part qui j'étois, & ce qui me retenoit en France. Il apprit de quelqu'un de mes voiſins, qu'à la vérité je ne faiſois profeſſion d'aucune religion; mais que je vivois d'une maniere paiſible & réglée, & que Madame me faiſoit l'honneur de me traiter avec une conſidération particuliere. Ce témoignage lui fit ſuſpendre ſes réſolutions juſqu'au retour du Roi & de Madame. Il ſe contenta de me faire obſerver par quelques Eccléſiaſtiques de Saint-Cloud, auxquels il donna ordre de lui rendre compte de tout ce qu'ils pourroient découvrir de ma conduite.

Cependant le P. continua de venir chez moi réguliérement; &, dans les entretiens qu'il avoit avec Madame Lallin, il tiroit d'elle tout ce qui pouvoit contribuer au ſuccès de ſon projet. Il n'avoit rien moins propoſé à M. l'Archevêque, que de me faire renfermer à la Baſtille, & de mettre Ceciſe dans un couvent. Il avoit même fait entendre à ce Prélat, qu'outre le mal qu'on m'empêcheroit de faire en m'ôtant la liberté, ce ſeroit peut-être un excellent moyen d'avancer ma converſion; parce qu'étant paſſionnément amoureux de Mademoiſelle de R... j'aurois alors deux motifs pour cela; l'envie de ſortir des chaînes de la priſon, & l'impatience de revoir une fille que j'adorois. Comme il ſe croyoit aſſez aſſuré de Madame Lallin pour la faire entrer dans ſes vues lorſqu'elles ſeroient colorées du prétexte de la religion, il lui communiqua ce dernier projet. Il entroit pourtant

bien moins de confiance que de politique dans cette ouverture. M. de Perefixe lui avoit déclaré qu'il n'entreprendroit rien contre moi, juſqu'au retour du Roi & de Madame. Il craignoit que je ne précipitaſſe mon voyage d'Angleterre; &, en s'ouvrant comme il faiſoit à Madame Lallin, il avoit en vue de l'engager à lui donner avis du temps de mon départ. Avec quelqu'adreſſe qu'il eût déguiſé ſes intentions, il n'obtint point ce qu'il eſpéroit. Cet excès de zele alarma à la fin ſa confidence. Elle ne put, ſans trembler, l'entendre parler de couvent & de baſtille, & ſon attachement pour moi l'emportant ſur toutes ſortes de conſidérations, elle vint un jour me découvrir tout ce qui s'étoit paſſé entr'elle & le P.

Mon étonnement fut tel qu'on peut ſe l'imaginer. Vous nous perdez, lui dis-je, par votre indiſcrétion. Aviez-vous oublié de quelle maniere on m'a traité à Angers & à Saumur? Je cours cent fois plus de riſque à Paris. Madame eſt abſente. Je ſuis ſans protection. Mes reproches firent verſer des larmes à Madame Lallin; mais c'étoit un inutile remede. Je la priai de me répéter ce qu'elle m'avoit appris, juſqu'aux moindres circonſtances; &, n'y voyant que des ſujets de crainte, je pris le parti de faire avertir promptement M. de R. que j'avois des choſes de la derniere importance à lui communiquer. Il ne tarda point à venir. Nous conférâmes longtemps ſur le péril commun de ſa famille & de la mienne. Dans tout autre temps, me dit-il, je vous conſeillerois de mépriſer les deſſeins du P. Le Roi eſt un Prince juſte, qui ne ſouffriroit point qu'on chagrinât un étranger. Mais je vous avoue que, dans les circonſtances où nous ſommes, je ne vous crois point plus à couvert que moi de-

la violence. Je ſuis plus touché de votre embarras que du mien, ajouta-t-il, car il eſt clair que c'eſt votre amitié pour moi & votre bonté pour ma fille qui vous mettent dans le danger où vous êtes. Quel prétexte auroit-on pour vous arrêter, ſi ce n'eſt de tenir ma fille cachée chez vous, & de penſer à nous procurer une retraite en Angleterre? C'eſt ce qui cauſe ma peine, & je donnerois de bon cœur la moitié de mon ſang pour réparer le mal que je vous ai fait. Ce généreux Gentilhomme étoit touché juſqu'aux larmes, en me tenant ce diſcours. Je le priai de croire que, loin de me repentir de ce que j'avois entrepris pour ſa fille, je ſerois toujours content de lui rendre ſervice aux dépens de ce que j'avois de plus cher. Je ne ſais ſi ce fut le tour paſſionné de mes paroles, ou ſa ſeule amitié, qui le porta à s'expliquer davantage; mais, après avoir rêvé un moment: Parlons en amis, reprit-il. Vous aimez Cécile. Je n'ai qu'elle. Vous ſavez qu'elle aura du bien. Epouſez-la. C'eſt le ſeul moyen de prévenir les embarras dont on vous menace. On ne vous fera point un crime d'avoir pris quelqu'intérêt à la ſûreté d'une fille, dont vous aurez voulu faire votre épouſe.

Je l'embraſſai avec tranſport, ſans pouvoir trouver de voix pour lui répondre. Il paroiſſoit ſurpris de mon ſilence. O cher ami! lui dis-je enfin, ſi vous ſavez que j'aime Cécile, comment oſerai-je vous dire que je ſuis marié? Une déclaration à laquelle il s'attendoit ſi peu, le déconcerta extrêmement. Je jugeai qu'il avoit compté juſqu'alors que j'épouſerois ſa fille, & que c'étoit dans cette opinion qu'il l'avoit confiée à mes ſoins avec ſi peu de réſerve. Je me ſouvins qu'elle me l'avoit dit elle-même. Tout

mon amour & tout mon malheur ſe firent ſentir à mon cœur dans le même inſtant, je ne fus point le maître de retenir mille plaintes qui m'échapperent ſans ordre & ſans attention. M. de R. comprit aiſément qu'il y avoit quelque choſe de bien extraordinaire dans cette aventure. Quelqu'idée qu'il eût de ma probité & de ma ſageſſe, il commença peut-être à prendre quelque défiance de ma paſſion ; &, craignant pour la vertu de ſa fille, de qui il n'ignoroit pas que j'étois aimé, il me quitta après un moment d'entretien, dans lequel nous n'eûmes point d'autre explication. Nous étions dans une allée du parc. Il prit le chemin du bâtiment. Je demeurai ſeul, enſeveli dans mes triſtes réflexions. Comme nous vivions enſemble avec beaucoup de familiarité, je ne penſai pas même à le ſuivre, parce qu'il me dit, en me quittant, que ſon deſſein étoit de paſſer la nuit chez moi.

Je le vis revenir au bout d'un quart-d'heure. Le motif qui l'avoit fait partir ſi bruſquement, n'étoit que ſon inquiétude pour Cecile. Il étoit allé la trouver, pour ſavoir d'elle dans quels termes elle étoit avec moi, & pour l'avertir qu'étant marié, elle ne pouvoit recevoir innocemment les marques de mon affection. Cet éclairciſſement produiſit un effet qui le combla de joie. Je le remarquai ſur ſon viſage, en le voyant approcher. Il vint à moi les bras ouverts & m'embraſſant tendrement : Je ne vous cacherai pas, me dit-il, que je n'étois pas tranquille en vous quittant. Vous êtes marié ; vous me l'avez appris ſans explication ; je ſavois que vous aimiez ma fille, & qu'elle vous aime : la tendreſſe paternelle a prévalu peut-être un moment ſur l'amitié. Mais pourquoi ne me faiſiez-vous pas la confidence que vous avez faite à Cecile ?

J'aurois pu vous dire tout-d'un-coup que votre peine n'eſt pas ſans remede. Je ſuis même ſurpris que vous paroiſſiez ignorer ce qui ſe pratique communément dans la ſituation où vous êtes. Ma fille, qui n'eſt qu'un enfant, ne l'ignore point, parce qu'elle en a vu l'exemple dans notre famille. Elle m'a dit qu'elle vous avoit offert de vous l'apprendre, & qu'elle eſt étonnée de la froideur avec laquelle vous avez négligé de vous en informer davantage. Je lui répondis, avec un mélange de crainte & de joie, que, loin d'avoir reçu avec froideur quelques mots obſcurs que j'avois entendus prononcer à Cecile, ils avoient ſervi de matiere continuelle à mon inquiétude & à mes réflexions; que je ne m'étois point occupé d'autre choſe depuis que je les avois entendus; mais que, n'y comprenant rien, le déſeſpoir m'avoit rendu timide, & m'avoit empêché de lui en demander l'explication. Je vous la donnerai moi-même, reprit-il; mais elle ſuppoſe deux choſes néceſſaires: l'une, que vous ſouhaitiez véritablement d'épouſer ma fille; l'autre, que l'infidélité de votre épouſe & ſa fuite avec un amant ſoient avérées. Dans le cas où vous êtes, continua-t-il, vous pouvez obtenir facilement la diſſolution de votre mariage, & la liberté d'en contracter un autre. La même choſe eſt arrivée à mon frere, & c'eſt là-deſſus que Cecile s'eſt fondée pour vous parler comme elle a fait. Il eſt vrai que le droit François & la Loi Romaine ne vous accorderoient point le droit de paſſer à de ſecondes nocés, même en vous ſéparant de votre premiere épouſe; mais nos loix ſont différentes. Vous n'avez qu'à vous adreſſer au Conſiſtoire de Charenton. D'ailleurs, étant né Anglois, vous n'êtes point ſujet du Roi, & le pis aller ſeroit de re-

mettre à faire caſſer votre mariage en Angleterre où cette coutume eſt généralement établie. Il ajouta que la difficulté ne conſiſtoit qu'à donner des preuves certaines de l'infidélité de mon épouſe.

Ici j'aurois beſoin de quelque tour nouveau, pour expliquer une des plus étranges ſituations où le cœur d'un homme ſe ſoit jamais trouvé. J'entre dans le récit d'un événement ſans exemple, & qui fera juger, avec raiſon, que mon caractere eſt unique. S'imaginera-t-on qu'avec une paſſion telle que je la ſentois pour Cecile, après tous les deſirs que j'ai repréſentés, après ces mortels regrets de ne pouvoir être à elle, je fuſſe capable de recevoir autrement l'ouverture de M. de R. qu'avec des tranſports de reconnoiſſance, & les plus doux mouvements de la joie & de l'amour? Que manquoit-il à mon cœur, lorſqu'on lui offroit tout ce qu'il avoit ſouhaité pour être heureux? N'avois-je pas oublié mon épouſe? Ne la haïſſois-je pas? N'étoit-ce pas toujours cette perfide & cette infame, qui m'avoit comblé de honte & de douleur, & qui ne méritoit plus que mon mépris & ma haine? Cependant, dès le premier mot qui me fit comprendre ce qui m'étoit propoſé par M. de R. je ſentis un frémiſſement douloureux qui ſe répandit dans tous mes membres. Chaque fois que je lui entendois prononcer, *rompre mon mariage*, il me ſembloit qu'il me déchirât le cœur. C'étoit un pur ſentiment qui n'étoit accompagné d'aucune idée. Je demeurai comme interdit après l'avoir entendu, & je ne lui fis point de réponſe.

Il me demanda ce que je penſois de ſa propoſition. Cette queſtion me réveilla. Je pris ſa main, que je ſerrai ſans parler. Il crut que mon ſilence étoit l'effet de ma joie, & il continua

de m'expliquer par quels moyens nous pourrions lever les difficultés, s'il en naiſſoit quelqu'une. J'eus le temps de faire pluſieurs réflexions pendant ſon diſcours. J'admirai ce que je venois d'éprouver. Mais, quelqu'impreſſion qu'il m'en reſtât encore, je m'efforçai de la bannir entiérement, en m'excitant à la juſte horreur que méritoit la conduite de mon épouſe. Et puis je n'eus beſoin que de rappeller un moment les charmes de Cecile, pour être auſſi-tôt rempli tout entier de cette délicieuſe image. Je fixai toute mon attention de ce côté-là. M. de R. m'ayant répété que le principal embarras ſeroit à vérifier les motifs que j'avois de ſouhaiter le divorce, il me demanda ſi je ſavois ce qu'étoit devenue mon infidelle, & quelles preuves je pourrois apporter de ſon crime? Je lui découvris naturellement qu'elle s'étoit retirée à Chaillot ſous la protection de Madame, & que toute ma famille pourroit rendre témoignage de ſa fuite avec l'amant qu'elle m'avoit préféré. C'eſt un bien, me dit-il, qu'elle ſoit ſi proche de nous. Il faut que vous lui faſſiez propoſer à elle-même votre ſéparation. Elle y donnera ſans doute les mains, & l'affaire s'en conclura plus facilement. Cette nouvelle idée excita encore une extrême agitation dans mon cœur. Je priai M. de R. de faire lui-même tout ce qu'il jugeroit néceſſaire, ſous prétexte que je n'avois nulle connoiſſance des Loix & des procédures ordinaires de la Juſtice.

Je le preſſai de retourner avec moi au bâtiment, moins par la néceſſité de me repoſer d'une trop longue promenade, quoique ce fût la raiſon que je lui apportai, que pour éviter un entretien dont chaque mot ſembloit renouveller mon trouble. Je me repoſe ſur vous, lui dis-je en allant; je compte ſur votre amitié; faites, je vous

prie, vos intérêts des miens. Je tâchois ainſi d'arrêter, par des idées générales, la naiſſance de mille ſentiments douloureux qui me ſembloient prêts à s'élever dans mon ame. J'entrai avec précipitation dans la chambre où étoit Cecile, & j'allai me placer à ſon côté. Je pouſſai un ſoupir, en m'aſſurant, comme ſi j'euſſe échappé à quelque péril, & que j'euſſe commencé à reſpirer tranquillement dans un lieu où ma crainte devoit ceſſer. En effet, la joie rentra dans mon cœur auprès d'elle. Son viſage marquoit une ame ſatisfaite. Elle ne douta point, en me voyant revenir avec ſon pere, que je n'euſſe reçu enfin l'éclairciſſement qu'elle avoit ſouhaité ſi long-temps de me donner. Elle me croyoit content, & elle l'étoit auſſi. Peut-être étoit-ce la même raiſon qui m'avoit porté, contre ma coutume, à m'aller placer ſi librement auprès d'elle.

M. de R. ne croyant point qu'il y eût de meſures à garder devant ma belle-ſœur & Madame Lallin, reprit la converſation où elle avoit fini dans le parc. Après avoir déclaré à ſa fille, en leur préſence, que j'avois une vive inclination pour elle, & que je penſois à rompre mon premier mariage, pour lui offrir mon cœur & ma main, il retomba ſur les moyens de hâter l'affaire de mon divorce. J'étois plus fort auprès de Cecile, je l'écoutai avec plus de tranquillité. Il me promit d'aller à Chaillot le jour même, & de propoſer de ſa propre bouche à mon épouſe, de m'accorder le conſentement volontaire que je deſirois d'elle. J'approuvai tout ce qu'il parut ſouhaiter. Il ſe diſpoſa auſſi-tôt à partir. Madame Lallin & ma belle-ſœur furent d'abord étrangement ſurpriſes d'une aventure qu'elles avoient ſi peu prévue. Je remarquai qu'elles me regardoient avec admiration. Elles s'étoient peut-être apperçues de ma tendreſſe pour Cecile,

mais elles n'euſſent jamais penſé que le dénouement en fût ſi proche, ni tel qu'elles venoient de l'apprendre. Cependant elles me marquerent une vive ſatisfaction, me croyant guéri par-là de cette longue triſteſſe dont elles avoient déſeſpéré de me voir jamais revenir; & elles firent mille careſſes à Cécile, à qui elles attribuerent tout l'honneur de ce changement. Nous paſsâmes agréablement l'après-midi, juſqu'au retour de M. de R. J'avois le cœur ſi occupé du plaiſir d'être avec Cécile, que je penſai peu au ſuccès de la commiſſion dont s'étoit chargé ſon pere. Il revint. Je le vis entrer d'un air gai & ſatisfait. Le mien continua de l'être auſſi pendant quelques moments.

Tout le monde s'empreſſa beaucoup pour entendre ſon rapport, ſur-tout ma ſœur & Madame Lallin, qui avoient ignoré juſqu'à ce jour que mon épouſe fût dans le voiſinage, & que je connuſſe le lieu de ſa demeure. Il nous raconta auſſi-tôt tout ce qui lui étoit arrivé avec elle. Il l'avoit demandée d'abord à la porte du Couvent, ſous le nom de Madame Cléveland. Je lui avois appris pour la premiere fois, au moment de ſon départ, que c'étoit ainſi que je me nommois. On lui avoit répondu qu'il n'y avoit perſonne de ce nom à Chaillot. Elle en avoit changé effectivement, pour vivre tout-à-fait inconnue; & il ſe trouva, par le hazard le plus ſingulier, que celui qu'elle avoit pris étoit preſque le même que le mien, c'eſt-à-dire, que celui ſous lequel j'étois connu à Saint-Cloud. Elle ſe faiſoit nommer Ringſby, & moi Kingſby. M. de R. avoit donc eu beaucoup de peine à faire comprendre quelle Dame il ſouhaitoit de voir, dans une maiſon où il y a toujours quantité de penſionnaires; & il n'avoit réuſſi à ſe faire enten-

dre, qu'en demandant à la fin une Dame Angloiſe qui y étoit à la recommandation de Madame la Ducheſſe d'Orléans. On l'avoit reconnue à cette marque. Mais, lorſqu'on étoit allé l'avertir qu'on ſouhaitoit de lui parler à la porte, elle avoit fait répondre qu'elle ne voyoit abſolument perſonne. M. de R. avoit eu beſoin de lui faire dire plus d'une fois qu'il étoit amené par des affaires de la derniere importance, & qu'il falloit néceſſairement qu'elle parût.

Quoique ce préambule n'eût rien de fort intéreſſant, je ne pus l'entendre ſans me ſentir ému. Peut-être l'aurois-je été moins, ſi M. de R. en étoit venu tout-d'un-coup au principal de ſa commiſſion. Cependant, un regard que je jettai ſur Cecile, me remit le cœur au même état. Je continuai d'écouter. Elle s'eſt laiſſée perſuader à la fin de venir, nous dit M. de R. On m'a fait entrer dans un cabinet où je l'ai vue paroître un moment après à la grille. Elle étoit vêtue de noir, en grand deuil. Son air m'a paru ſi doux & ſi modeſte que je n'ai pu m'empêcher de faire quelque réflexion ſur l'injuſtice & la trahiſon de la Nature, qui cache ſouvent une ame vicieuſe, ſous des dehors qui n'annoncent que de la vertu. Elle m'a demandé, d'un ton timide, ce que je ſouhaitois d'elle. Je lui ai dit que j'étois à Chaillot de votre part. Votre nom l'a fait rougir. Je lui ai donné le temps de ſe remettre, & je lui ai expliqué, avec beaucoup d'honnêteté, ce que je m'étois propoſé de lui dire. Elle a levé les yeux vers le Ciel; elle les a tenus enſuite long-temps fermés; elle a pouſſé des ſoupirs & verſé des larmes; enfin, lorſque je commençois à m'ennuyer de ſon ſilence, elle m'a demandé ſi je connoiſſois celle que vous aviez deſſein d'épouſer. Je lui ai répondu que

je la connoiſſois. Et moi auſſi, m'a-t-elle dit avec une nouvelle abondance de pleurs, & moi auſſi, Monſieur, je la connois. Dites donc à Monſieur Cléveland qu'il vive plus heureuſement avec elle qu'il n'a fait avec moi. Dites-lui que je demanderai pour lui cette grace au Ciel, par mes plus inſtantes prieres. Et, puiſqu'il ne lui manque que mon conſentement pour être heureux, aſſurez-le que je le donne tel qu'il le deſire, & faites-le ſouvenir que ce n'a jamais été de ma part qu'il a trouvé de l'obſtacle à ſes volontés & à ſon bonheur. Je lui ai répondu, continua M. de R., que vous apprendriez ſans doute avec plaiſir qu'elle fût entrée dans de ſi bons ſentiments, & que connoiſſant la bonté de votre caractere, je ne craignois point de l'aſſurer en votre nom que vous lui pardonniez le paſſé. Elle paroiſſoit prête à me quitter. Je lui ai fait entendre que vous ſouhaitiez qu'elle confirmât par écrit le conſentement qu'elle m'avoit donné de bouche. Elle n'a point réſiſté. Elle s'eſt fait apporter ſur le champ une plume & de l'encre, & elle a écrit tout ce que j'ai jugé à propos de lui dicter. Voici ſon billet, ajouta-t-il en me le préſentant; elle l'a ſigné de ſon nom, & nous nous ſommes ſéparés honnêtement, ſans prononcer un ſeul mot davantage.

Je reçus le billet. Ma main étoit tremblante en le prenant. Je ne puis dire quel étoit le ſentiment qui m'agitoit : car j'avois à peine la liberté de ma raiſon, & celle de voir & d'entendre. Je tournai les yeux ſur Cecile. Je la diſtinguai encore; mais, comme ſi mon cœur ſe fût ſerré tout-d'un-coup, je ne ſentis point ce charme ſecret que le moindre de ſes regards avoit toujours eu la force d'y répandre. Un rocher m'eût paru moins peſant ſur ma poitrine, que

l'humeur qui me la tenoit oppreſſée. Je ne pouvois reſpirer : je ne ſais ce que j'ai, dis-je en me tournant languiſſamment vers ma belle-ſœur, j'ai beſoin de quelque ſecours. On ſe hâta de m'en apporter. Cecile s'y employoit elle-même. J'arrêtai une de ſes mains, ſur laquelle j'imprimai mes levres. Ah, chere Fanny ! m'écriai-je avec un profond ſoupir. Je voulois dire ſans doute, ah, chere Cecile ! mais mon imagination troublée ne me repréſentoit plus rien que confuſément. Je n'avois ni idées ni ſentiments diſtincts. Je demeurai quelques moments dans cet état, & je n'en revins qu'à force de ſoins & d'aſſiſtance.

Toute la compagnie gardoit le ſilence, & ſembloit me regarder avec étonnement ; M. de R. paroiſſoit le plus ſurpris. Je le fus infiniment moi-même, lorſqu'étant revenu tout-à-fait à moi, je me rappellai tout ce qui venoit de m'arriver. Je m'imaginai ſortir d'un ſonge ; &, réfléchiſſant encore un moment ſur ce qui m'avoit pu cauſer une ſi étrange altération, je fus obligé de confeſſer intérieurement que je ne connoiſſois rien dans mon propre cœur. Quoique je fuſſe ſorti de l'eſpece d'évanouiſſement où j'avois été, il ne laiſſoit pas de me reſter encore une partie du poids qui m'oppreſſoit la poitrine. Cependant, je fis un effort de raiſon, en conſidérant le mauvais effet que cet accident pouvoit produire. M. de R. continuoit de ſe taire & de me regarder. Cecile n'étoit pas moins inquiete. J'ouvris la bouche, & ne ſuivant que ma franchiſe naturelle, je leur dis, en pouſſant un ſoupir : je ne vois pas plus clair que vous dans l'accident qui vient de m'arriver. J'ai aimé paſſionnément mon infidelle. C'eſt ſans doute un reſte de douleur & d'affection, que tout ce que nous venons d'entendre a réveillé. Mais, mon cher ami, & vous

belle Cecile, continuai-je en m'adreſſant au pere & à la fille, vous n'en connoîtrez que mieux le cœur le plus tendre & le plus ſenſible que la Nature ait formé. Vous ſavez tous deux l'empire que vous avez ſur lui. Voilà comme je hais, vous venez de le voir. Jugez comment je ſuis capable d'aimer.

Ils reçurent mes excuſes avec bonté, & je ne m'apperçus point que leur affection fût refroidie. Je repris de mon côté mes manieres ordinaires. Je careſſai Cecile, & ſes beaux yeux ranimerent bientôt toute ma tendreſſe. Je lus en ſa préſence le billet de mon épouſe. Si la vue de ſon écriture & de ſon nom cauſa encore une révolution extrordinaire dans mes eſprits, je me rendis maître du moins des apparences. Nous prîmes de nouvelles meſures pour l'exécution de notre projet. M. de R. ſe chargea de préſenter ma Requête au Conſiſtoire de Charenton. Il me dit qu'à juger par l'exemple de ſon frere, je trouverois ſi peu de difficulté dans mon entrepriſe, qu'il comptoit de ſe voir mon beau-pere en moins de quinze jours; &, ſi les conjonctures du temps y faiſoient naître quelqu'obſtacle, nous renouvellâmes la réſolution de paſſer promptement en Angleterre. Il étoit toujours à craindre qu'on ne nous en ôtât le temps & les moyens; mais c'eſt ce que tous les efforts de notre prudence ne pouvoient empêcher. On ne quitte point un grand Royaume dans une nuit, avec toute une famille & un équipage conſidérable. C'étoit aſſez pour la néceſſité préſente, d'avoir ôté à mes ennemis le ſeul prétexte raiſonnable qu'ils puſſent faire valoir pour m'ôter la liberté. Mon deſſein étoit d'épouſer Mademoiſelle de R. La preuve en étoit aiſée. On ne pouvoit plus m'accuſer de lui avoir accordé une retraite chez

moi, que pour favoriſer l'héréſie, contre les intentions & les ordres du Roi.

J'étois ſatisfait de cet arrangement. Je paſſai même le reſte du jour avec beaucoup de tranquillité auprès de Cecile. Cependant, il y avoit dans mon cœur des obſcurités que je n'oſois démêler. J'y ſentis renaître le trouble lorſque je me fus retiré à l'heure du ſommeil. L'image de Fanny & toutes les circonſtances de ſon entretien avec M. de R. ſe repréſenterent à ma mémoire, avec une importunité dont je ne pouvois me délivrer. J'employai une partie de la nuit à repouſſer ces idées fâcheuſes, qui n'étoient propres qu'à ruiner mon repos. J'évitai même de porter la vue ſur le fond de mes ſentiments, de peur d'y trouver quelque choſe que ma raiſon fût obligée de condamner. J'étois ſi différent de ce que j'avois été, qu'au lieu de chercher à me connoître dans le temps que tout me paroiſſoit obſcur au-dedans & autour de moi, je ne craignois rien tant que la peine & l'embarras de cet examen. S'il me revenoit quelques anciennes lumieres de Philoſophie, je les écartois elles-mêmes par cette ſeule raiſon que j'en avois reconnu l'inutilité. Pour ce qui regardoit mon épouſe, j'étois ſurpris que ſon nom & ſon ſouvenir fuſſent capables de me cauſer tant d'inquiétude; mais je m'obſtinois auſſi à rejetter tout ce qui pouvoit encore m'intéreſſer pour elle. Quoi, une infame? une perfide? une ingrate? Non, non, qu'elle n'attende plus de moi que de l'horreur & de la haine. C'eſt à l'aimable Cecile que toute ma tendreſſe eſt réſervée. Elle a guéri mon cœur: elle a rendu la paix à mon ame; je me dois tout entier à ſes charmes. Je m'endormis ainſi dans l'idée de cette fauſſe paix, que je ne poſſédois pas. Auſſi mon ſommeil n'en fut-il pas

plus tranquille. J'eus un ſonge qui demeura gravé éternellement dans ma mémoire.

Je crus voir tout-à-la-fois Fanny & Cecile. Fanny dans cet habit lugubre que M. de R. m'avoit repréſenté, mais plus belle & plus charmante que je ne l'avois jamais vue, avec cet air de triſteſſe qu'on m'avoit aſſuré qu'elle avoit à Chaillot. D'un autre côté, Cecile paroiſſoit avec toutes ſes graces & ſon enjouement. Je m'imaginois être aſſis, tandis que je les voyois debout vis-à-vis de moi. Leurs regards étoient attachés ſur moi, & me tenoient comme fixés ſur ma chaiſe, malgré l'envie que je me ſentois de me lever. Mes yeux ſe promenoient de l'une à l'autre avec une avidité extrême, comme attirés par deux objets que mon cœur eût ſouhaité de réunir. Chaque coup d'œil me faiſoit pourtant éprouver une agitation différente. L'air affligé & languiſſant de Fanny m'inſpiroit de l'abattement & de la langueur. L'air fin & riant de Cecile avoit preſqu'en même-temps la force de me faire ſourire; mais, quoiqu'on ne ſourie point ſans un ſentiment de joie, je ſentois que le mien n'étoit que ſuperficiel, & que le fond de mon cœur étoit occupé par la triſteſſe. Je ſouffrois violemment dans cette ſituation. Mes deſirs me portoient des deux côtés tout-à-la-fois. L'infidélité de mon épouſe ne ſe préſentoit pas à mon ſouvenir : il eût fait ſans doute emporter la balance à Cecile. Je ne voyois que deux objets aimables qui s'attiroient une égale portion de ma tendreſſe qui me cauſoient tous deux la plus vi n. Enfin, je crus appercevoir mes d s qui m'amenoient leur mere, & à le s'approchoit de moi, il me ſemb étendit dans la partie de mon cœu occupoit. Il y avoit néanmoins

quelque choſe d'amer dans le plaiſir que j'avois de la voir ſi proche. Au moment même que j'allois l'embraſſer, je crus lui voir verſer des larmes, & ſentir que j'en verſois auſſi. Je m'éveillai. Je ne ſentis point en m'éveillant cette douce ſatisfaction qui reſte dans le cœur après un ſonge où l'on a vu ce que l'on aime. Au contraire, je ne ſortis jamais du lit ſi triſte. Je m'habillai à la hâte, & évitant même de rappeller ce jeu importun de mon imagination, j'allai chercher de l'amuſement & de la joie auprès de Cecile.

Mais ces moments de trouble & de triſteſſe n'étoient rien au prix de ce que je devois bientôt éprouver. Ma belle-ſœur & Madame Lallin avoient coutume de ſortir en carroſſe avec ma niece & mes enfants pour ſe promener l'après-midi dans les belles campagnes qui ſont aux environs de Saint-Cloud. Elles avoient interrompu cette habitude depuis que Cecile étoit chez moi, parce qu'elles lui tenoient fidélement compagnie. Cependant, il leur prit envie de la renouveller le lendemain même du jour que M. de R. avoit vu mon épouſe. Elles ne m'apprirent point leur motif. Je crus que c'étoit l'ennui de la ſolitude. Elles laiſſerent ma niece avec Cecile, & prenant mes deux filles, elles me dirent qu'elles alloient faire une promenade de quelques heures. Le but de cette partie étoit de ſatisfaire leur curioſité, & de ſe procurer la vue de mon épouſe à Chaillot. Elles n'avoient pas deſſein de la demander à la porte, ni de lui faire une viſite ; mais Madame Lallin, qui connoiſſoit les uſages du Cloître, avoit aſſuré ma belle-ſœur qu'elles ne manqueroient point de la voir à l'Egliſe à l'heure que les Religieuſes chantent Vêpres, & elles ſe propoſoient ſeulement d'obſerver un moment ſa contenance.

Il étoit assez tard lorsqu'elles revinrent au logis. Quoique les personnes de leur sexe réussissent mieux que les hommes à déguiser leurs sentiments, je remarquai, en les voyant paroître, qu'elles n'étoient point dans leur situation naturelle. Je leur demandai s'il leur étoit arrivé quelque chose de désagréable. Elles me répondirent assez froidement qu'il ne leur étoit rien arrivé. Cependant, ayant continué de les observer, je m'apperçus clairement qu'elles étoient toutes deux affligées. Je ne poussai point la curiosité plus loin; mais le hazard me fit rencontrer mes enfants, & je fus extrêmement surpris de les voir tout en larmes. Je les interrogeai ensemble & séparément; ils s'obstinerent à ne rien confesser. Sans me défier encore de la vérité, je jugeai qu'il s'étoit passé quelque scene que je ne devois pas ignorer. Je pris ma belle-sœur en particulier. Je m'étonne, lui dis-je, que vous me fassiez mystere de ce qui vous est arrivé. Vous ne me persuaderez pas que mes enfants pleurent sans sujet, ni même que je me sois trompé en remarquant quelqu'altération sur votre visage & sur celui de Madame Lallin. Je veux savoir absolument ce qui vous chagrine. Elle parut balancer un moment. Je la pressai. Voici l'aveu qu'elle me fit.

Vous me forcez, me dit-elle, à vous raconter ce que vous ne sauriez entendre sans être aussi touché que nous. Hélas! ce que j'ai vu me sera présent toute ma vie. Je vous dirai donc qu'au lieu de nous promener dans la campagne, notre curiosité nous a conduit à Chaillot. C'étoit l'heure de Vêpres. Nous sommes entrées dans l'Eglise, dans l'espérance que nous y pourrions voir votre épouse. Nous l'avons vue. Elle étoit à genoux sur un Prie-Dieu, vêtue de noir, comme

comme M. de R. nous la dépeignoit hier. Je l'ai remiſe auſſi-tôt, quoique nous ne l'avons vue d'abord que par derriere. Mon deſſein n'étoit pas qu'elle pût nous appercevoir. Je ſouhaitois encore moins que vos enfants puſſent la reconnoître. Cependant je n'ai pu réſiſter à l'envie de demeurer juſqu'à ce qu'elle tournât la tête, pour voir ſeulement ſon viſage, & nous retirer auſſi-tôt. Nous étions à la grille qui ſépare le Chœur de la Nef, & par conſéquent aſſez loin d'elle, qui étoit à l'autre bout du Chœur. Elle s'eſt enfin tournée. J'ai peine à croire qu'elle nous ait diſtinguées tout-d'un-coup; car, quoique j'aie remarqué quelque émotion ſur ſon viſage, elle paroiſſoit nous regarder d'un œil incertain. J'allois prendre vos deux fils par la main, & me retirer promptement: mais ces pauvres enfants ont auſſi-tôt reconnu leur malheureuſe mere. Je ne puis vous repréſenter avec quelle ardeur ils ſe ſont élancés pour aller à elle, ſans conſidérer que la grille les en empêchoit. Leurs cris ou plutôt leurs gémiſſements ont fait retentir toute l'Egliſe. Ils paſſoient leurs bras au travers de la grille; ils vouloient prononcer le nom de leur mere; ils ne pouvoient articuler leurs paroles. On n'entendoit qu'un bruit tendre & confus, qui eût touché la dureté même. Mais ce n'étoit que le commencement de la ſcene. Vous jugez bien que leur mere n'a point tardé à les appercevoir. Il eſt impoſſible que vous vous figuriez l'impétuoſité avec laquelle elle s'eſt précipitée pour venir à eux, cela paſſe toute imagination. Elle accouroit les bras ouverts, ſans faire attention au lieu ni aux perſonnes; &, dans le tranſport où elle étoit, je craignois qu'elle ne ſe tuât contre la grille. Mais cette violente agitation ayant épuiſé ſes eſprits en un moment,

elle eſt tombée ſans connoiſſance au milieu du Chœur. Ce ſpectacle a troublé toutes les Religieuſes. Elles ſont venues à elle pour lui donner du ſecours. Je voulois faire ſortir pendant ce temps-là vos deux fils de l'Egliſe. Je n'ai pu en venir à bout. Leurs larmes & leurs cris redoubloient en voyant leur mere étendue par terre, & ils continuoient de tendre les bras & de ſe preſſer de toutes leurs forces contre la grille. A la fin le plus jeune eſt tombé auſſi à mes pieds ſans le moindre ſentiment.

Ce récit m'émut juſqu'au fond du cœur. J'étois debout, je ſuppliai ma belle-ſœur de me laiſſer reſpirer un moment, & de me permettre de m'aſſeoir : elle reprit ainſi ſon diſcours. Madame Lallin s'eſt chargée auſſi-tôt de porter cet enfant à l'air, pour le faire revenir plus aiſément. Je n'ai point quitté votre aîné, à qui je craignois qu'il n'arrivât bientôt la même choſe. Il s'eſt ſoutenu néanmoins avec plus de force. Le ſecours des Religieuſes ayant rappellé votre épouſe à elle-même, elle s'eſt fait amener à la grille. C'eſt-là que vous euſſiez été attendri juſqu'à l'excès, de voir & d'entendre le fils & la mere. Ne pouvant s'embraſſer, ils tenoient la bouche collée ſur la grille qui les ſéparoit, & on les entendoit prononcer, d'une maniere toute paſſionnée, les tendres noms de mere & de fils. Votre épouſe a pris enſuite les mains de ſon enfant, & les a baiſées mille fois, en les arroſant de ſes larmes. Comme elle ne voyoit plus l'autre, elle a demandé avec empreſſement ce qu'il étoit devenu. Je lui ai dit qu'il s'étoit trouvé mal, & qu'il étoit dehors pour un moment. Ma réponſe lui a fait faire attention que c'étoit à moi qu'elle parloit : Ah ! ma ſœur, s'eſt-elle écriée, eſt-il vrai que je vous revois ? Que

je vous ai d'obligation de m'amener mes chers enfants ! Eſt-ce l'amitié qui vous inſpire encore cette compaſſion pour une miſérable ? Voyant toutes les Religieuſes autour d'elle, ſon trouble ne l'a pas empêchée de faire réflexion qu'il pouvoit m'échapper quelque choſe dont ſon intérêt demandoit qu'elles ne fuſſent pas informées ; de ſorte que, ſans me laiſſer le temps de répondre, elle m'a priée de me laiſſer conduire avec ſes enfants dans une chambre, où elle alloit ſe rendre pour m'entretenir.

J'ai balancé, continua ma belle-ſœur, ſi je devois lui accorder cette légere faveur ; non que je fuſſe effectivement fort touchée de l'état où je la voyois, mais il m'eſt venu à l'eſprit que j'étois dans un Couvent ; que c'eſt une eſpece de priſon, où l'on pouvoit retenir vos deux fils ; enfin, que j'avois quelque choſe à craindre & des précautions à garder. Je lui ai répondu que j'étois obligée de partir promptement ; que je n'oſois m'arrêter à Chaillot ſans votre permiſſion, & que je vous demanderois celle de la venir voir une autrefois. Quoi ! a-t-elle repris avec un ruiſſeau de larmes, vous me refuſez de me parler un moment ? Vous ne m'accorderez point la ſatisfaction d'embraſſer mes enfants ? C'eſt lui-même, ſans doute, qui vous force à cette cruauté ? car, hélas ! que vous ai-je fait, & pourquoi me haïriez-vous ? Votre fils d'un autre côté me conjuroit ſi inſtamment de conſentir à ce qu'elle deſiroit, que j'étois à demi-ébranlée. Madame Lallin eſt rentrée pendant ce temps-là avec le petit *Thoms*. A peine votre épouſé a-t-elle apperçu cette Dame, qu'elle a pouſſé un cri douloureux, & qu'elle eſt retombée dans ſon évanouiſſement. Les Religieuſes, conſidérant le déſordre que cela cauſoit dans l'Egliſe, l'ont emportée ſur le champ,

pour la ſecourir dans un autre lieu. L'une d'elles m'a propoſé d'entrer dans une chambre, où j'aurois toute la liberté de la voir. Mais la crainte de vous déplaire, & de m'expoſer à l'inconvénient que je vous ai dit, m'a fait prendre le parti de remonter auſſi-tôt en carroſſe, & de revenir droit à la Maiſon. J'ai eu beaucoup de peine à me faire obéir de vos enfants qui vouloient demeurer abſolument avec leur mere. Il a fallu les menacer de votre colere, & les faire emporter de force par vos Laquais. Je leur ai promis, pour les conſoler, que nous prendrions un autre jour pour retourner enſemble à Chaillot, & je leur ai défendu de vous parler de tout ce qui s'étoit paſſé. Je ne ſais, ajouta-t-elle, ce que c'eſt qu'un homme que vos Laquais ont vu courir après nous. Ils l'ont apperçu qui venoit d'abord à toute bride. Lorſqu'il a été aſſez proche pour reconnoître le carroſſe, il nous a ſuivis doucement juſqu'ici, & il eſt retourné ſur ſes pas, après nous avoir vu entrer dans la Maiſon.

Ma belle-ſœur me regarda en finiſſant, pour ſavoir ce que je penſois de ce qu'elle venoit de m'apprendre. Je vous avoue, lui dis-je, que votre récit m'a touché autant que vous l'aviez prévu. Je ne ſais ſi c'eſt amour ou compaſſion, mais il eſt certain que je ſens quelque choſe au fond de mon cœur qui combat encore en faveur de ma criminelle épouſe. Hélas ! quel eſt mon ſort ! ajoutai-je avec un profond ſoupir. Le commun des hommes a beſoin d'efforts, dit-on, pour s'exciter à l'amour & à la conſtance, après quelques mois d'un mariage heureux & paiſible ; & moi j'ai des violences continuelles à me faire pour oublier une infame qui m'a couvert de honte, & que toutes ſortes de raiſons me devroient

faire haïr ! Je ne vous croyois pas ſi à plaindre, me répondit ma ſœur. Je m'imaginois que nous avions plus d'obligation à la belle Cecile, & que ſes charmes vous avoient fait retrouver un peu de repos. Je ne vous cacherai pas que je l'aime, interrompis-je ; & vous ne ſauriez en douter, puiſque je penſe ſérieuſement à l'épouſer. Elle m'a fait même ſentir pendant quelque-temps des tranſports qui m'ont ſemblé plus vifs que tout ce que j'avois jamais éprouvé. Mais je vous confeſſe que je ne connois plus rien à ce que je ſens, & que le déſordre eſt égal dans mon cœur & dans ma raiſon. Figurez-vous un homme déplacé & comme perdu, qui cherche à ſe retrouver, mais qui n'en a point l'eſpérance, & qui s'attache par déſeſpoir à tout ce qui amuſe ſon inquiétude & qui flatte ſa douleur. Voilà ma triſte image. Je vous parle, ma ſœur, avec une ouverture que je n'ai encore eue pour perſonne. La nature m'a donné un cœur trop tendre. Les plus grands maux qui puiſſent m'arriver, étoient ceux qui m'ont fait perdre ce que j'aimois. Peut-être m'en ſerois-je conſolé par la même raiſon qui me l'a fait perdre, ſi j'euſſe été capable d'éteindre en même-temps mon amour. Mais il m'eſt reſté tout entier, avec le cruel tourment de n'en avoir plus l'objet. J'ai langui long-temps dans les plus violentes agitations de la triſteſſe. Vous n'en avez jamais connu tout l'excès. Elle devoit durer naturellement juſqu'à la fin de ma vie. Cependant elle a diminué auſſi-tôt que j'ai aimé Cecile. Vous ſavez quel eſt charmante : je l'ai reconnu tout-d'un-coup. Mon cœur, comme je vous l'ai dit, étoit plein de ſentiments : ils ont pris leur cours vers elle ; & le retour que j'ai trouvé dans ſon affection les a augmentés autant qu'ils pouvoient l'être. Mais

ſi je juge de tout ce que j'ai ſenti juſqu'à préſent pour elle, par ce que j'éprouve au moment que je vous parle, & par le trouble où vous me vîtes hier, je dois avouer qu'elle ne m'a preſque rien inſpiré, & que cette paſſion qui me porte à l'épouſer, eſt l'ouvrage d'un autre. Oui, je n'ai fait que lui tranſporter tous les ſentiments que j'avois déja : ce n'eſt point elle qui les fait naître. Je ne doute point que cela ne vous paroiſſe obſcur. Ne demandez pas néanmoins que je m'explique davantage. Je ne le pourrois ſans honte. J'évite moi-même avec ſoin de tourner mes propres yeux ſur ce qui ſe paſſe au-dedans de moi. Je ne veux ni ne puis me connoître.

Ma belle-ſœur avoit beaucoup d'eſprit. Elle comprit que j'étois peut-être à la veille de retomber dans mes anciennes agitations, & que j'avois beſoin d'être ſoutenu. C'eſt ce qui lui fit donner à ſa réponſe un tour auquel je ne m'attendois pas, après la maniere dont elle m'avoit parlé de Fanny. Elle me dit qu'elle comprenoit une partie de ce que je lui expliquois avec tant d'obſcurité ; mais que, dans quelque diſpoſition que je puſſe être encore à l'égard de mon épouſe, ſa faute étant d'une nature à m'interdire tout eſpoir de conciliation, elle étoit d'avis, ſi je lui demandois ſon conſeil, que je devois m'attacher plus que jamais à Cecile ; & continuer de laiſſer ſuivre à mes ſentiments le cours que je leur avois fait prendre ; qu'il importoit peu quelle fût leur ſource, lorſque l'objet en étoit digne, & l'exercice agréable ; que c'étoit un défaut qu'elle m'avoit reconnu depuis long-temps, de rafiner trop ſur la nature & le principe de mes affections ; qu'il falloit un peu plus de ſimplicité, & moins de raiſonnement pour ſe rendre heureux ; que, de tout ce qu'elle venoit d'en-

tendre de ma bouche, elle n'approuvoit rien tant que la réſolution où j'étois de ne plus travailler avec tant de ſoin à me connoître ; que le trouble dont je me plaignois venoit de mes réflexions plutôt que de la ſituation naturelle de mon cœur ; qu'elle ne voyoit rien après tout de ſi triſte & de ſi fâcheux dans le train que prenoit ma fortune ; qu'à la vérité, j'avois perdu une épouſe que j'aimois, mais que c'étoit un bonheur pour moi d'en être délivré, puiſqu'elle ne méritoit point mon affection ; que j'en retrouvois une aſſez aimable dans Cecile ; que je ne devois plus penſer qu'à elle, & compter que les ſouvenirs les plus amers du paſſé ſe diſſiperoient bientôt dans ſes bras, ſur-tout lorſque nous ſerions paſſés en Angleterre. Quoique je goûtaſſe une partie de ſes conſeils, & que je fuſſe réſolu de les ſuivre, ils ne me rendirent pas le cœur plus tranquille & l'eſprit plus libre. Elle me demanda, en me quittant, ſi je trouverois bon qu'elle retournât quelque jour à Chaillot. Je lui laiſſai la liberté de faire ce qu'elle jugeroit à propos.

Le lendemain, vers midi, on m'annonça un Eccléſiaſtique, qui m'avoit demandé à la porte, ſous le nom de Cléveland. Quoique je fuſſe ſurpris de me voir connu de quelqu'un ſous ce nom, je le fis introduire. Il m'apprit d'abord qu'il étoit Chapelain du Couvent de Chaillot, & que mon épouſe, lui ayant reconnu de la probité & de la diſcrétion, n'avoit pas fait difficulté de lui confier toutes ſes aventures & les miennes ; qu'elle l'avoit chargé de me venir conjurer au nom de Dieu, & de tout ce que j'avois de plus cher, de lui accorder la ſatisfaction de voir & d'embraſſer ſes enfants ; que je pouvois lui faire perdre la qualité de mon épouſe, mais que je ne pouvois lui ôter celle de mere ; qu'elle languiſſoit dans l'at-

tente de cette faveur ; & que, depuis qu'elle les avoit vus la veille, elle avoit ſouffert mortellement de l'impatience de les revoir ; qu'elle me ſouhaitoit dans mon nouveau mariage tout le bonheur que je m'y promettois, & qu'elle donneroit encore la meilleure partie de ſon ſang pour y contribuer ; qu'elle ne me troubleroit jamais par ſa préſence, ni par ſes reproches : mais que, pour prix de cette ſoumiſſion aveugle qu'elle avoit toujours eue pour toutes mes volontés, elle me ſupplioit à genoux de ne pas lui refuſer la vue de ſes deux fils ; qu'au reſte, je ne devois pas être inquiet de ce qu'il m'avoit demandé ſous le nom de M. Cléveland ; que mon épouſe ayant fait ſuivre mon carroſſe, après être revenue la veille d'un fort dangereux évanouiſſement qui l'avoit empêchée d'apprendre de madame Bridge le lieu de ma demeure, elle l'avoit ſu du Domeſtique qu'elle avoit envoyé après elle ; mais que, ne ſachant point que j'euſſe changé de nom, elle n'avoit pu le deviner, & qu'il n'avoit appris qu'à ma porte que je ne voulois point être connu pour le fils de Cromwel, ce qu'il me promettoit de ne révéler à perſonne.

Lorſqu'il eut fini ce diſcours avec beaucoup de douceur & d'honnêteté, il prit un air plus grave ; & comme j'avois été aſſez frappé de l'entendre pour avoir beſoin de méditer un moment ma réponſe, il eut le temps de la prévenir. Voilà, Monſieur, reprit-il, ce que Madame votre épouſe m'a chargé de vous dire. Je vous l'ai rapporté mot pour mot, ſuivant les ordres preſſants qu'elle m'en a donnés. C'eſt elle qui vous a parlé juſqu'à préſent par ma bouche. Mais vous me permettrez de m'expliquer moi-même un moment, avec la liberté que me donne mon Miniſtere. Eſt-il croyable, Monſieur, qu'avec autant de bonté & de ſa-

geſſe que vous en avez toujours marqué dans votre conduite, & que votre épouſe elle-même vous en attribue, vous ayiez pu prendre une réſolution auſſi étrange que celle que vous êtes à la veille d'exécuter? Je conçois qu'un homme raiſonnable ſe laiſſe quelquefois ſurprendre par une paſſion déréglée, & qu'il peut oublier pendant quelque temps ſon devoir. Mais paſſer toutes les bornes, rompre les nœuds les plus ſacrés, renoncer à toute vertu & à toute juſtice, c'eſt ce qui n'arrive point ſans une prodigieuſe corruption de cœur, & ce qui eſt par conſéquent tout-à-fait incompréhenſible dans une perſonne de votre caractere. Je ne vous connois que ſur le rapport de votre épouſe. Je vois qu'avec les juſtes ſujets que vous lui donnez de ſe plaindre de vous, elle rend juſtice à votre mérite. Je me perſuade avec raiſon que vous en avez infiniment : le témoignage qu'elle vous rend, fait votre éloge & le ſien. Mais, quel uſage en faites-vous! Où eſt la bonté de votre cœur, lorſque vous abandonnez une épouſe qui vous adore, & dont l'eſprit, la vertu, la douceur, joints à mille charmes naturels, auroient dû fixer éternellement votre tendreſſe? Où eſt votre eſprit & votre jugement, lorſque vous lui préférez une femme qui n'a guere d'autre mérite que celui que votre paſſion lui prête? C'eſt par mes propres yeux que j'en juge. Je la vis hier à Chaillot. Dieu! quelle différence entr'elle & ce que vous lui ſacrifiez! Enfin où eſt le ſoin de votre honneur, lorſqu'avec tant de lumieres vous vous rendrez l'eſclave d'une paſſion honteuſe, & que vous vous expoſerez à la raillerie de tous ceux qui connoîtront votre aventure?

Je voulois interrompre cette injurieuſe harangue, où le bon ſens me paroiſſoit auſſi peu ménagé que l'honnêteté. Il continua avec le même

feu. Un moment, Monſieur, me dit-il, un moment; je n'ai que deux mots à ajouter; & comme il n'y a point d'apparence que j'aie l'honneur de vous revoir ſouvent, j'aurai la ſatisfaction d'avoir fait mon devoir, & de laiſſer peut-être une matiere utile à vos méditations. Je ne vous ai fait encore enviſager, dans votre conduite, que ce qui bleſſe la raiſon & l'honnêteté morale: mais la croyez-vous plus à couvert de reproches du côté de la conſcience & de la religion? De quel droit & ſur quel prétexte penſez-vous à rompre les ſaints engagements du mariage? J'ignore quelles ſont les loix de la religion que vous profeſſez: mais en eſt-il d'aſſez déteſtables pour autoriſer la violation de vos ſerments, lorſque votre épouſe eſt fidele à obſerver les ſiens? Je ſais qu'elle a eu la foibleſſe d'y prêter ſon conſentement: je lui en ai fait un juſte ſcrupule. Elle ne ſe défend que par la réſolution où elle eſt, dit-elle, de vous prouver juſqu'à la fin de ſa vie, par ſon obéiſſance & ſa ſoumiſſion, qu'elle ne mérite point le tort que vous lui faites. Il eſt clair que cet excès de bonté ne la juſtifie pas. Mais vous l'êtes bien moins, vous qui vous portez au crime ſans prétexte & ſans raiſon, qui n'en ſauriez apporter d'autre qu'une paſſion déréglée, qui en eſt elle-même un très-énorme. Voilà, Monſieur, ajouta-t-il, ce que mon miniſtere, & l'intérêt que tous les honnêtes gens doivent prendre à la cauſe de Madame votre épouſe, m'ont fait croire que je pouvois vous dire ici ſans témoins. Je l'ai fait ſans ménagement. Je ſouhaite que mon zele produiſe ſur vous quelque effet. Il me reſte d'apprendre vos volontés, par rapport à la commiſſion principale qui m'a procuré l'honneur de vous parler.

Quoique je fuſſe extraordinairement choqué de ce diſcours, & que, dans les idées où j'é-

tois, je dusse y trouver presqu'autant d'injures & d'absurdités que de paroles, il y avoit néanmoins quantité de choses sur lesquelles je n'eusse pas refusé de m'expliquer, s'il m'eût été adressé par tout autre qu'un Ecclésiastique. Malgré le trouble où j'étois, j'eus assez de modération pour me contenter de répondre au Chapelain que je lui pardonnois ses invectives; que, s'il étoit aussi-bien qu'il me l'assuroit avec mon épouse, il devoit se plaindre à elle de ce qu'elle ne s'étoit ouverte à lui qu'à demi, ce qui marquoit assurément peu d'estime & de confiance; qu'en s'ouvrant davantage, elle pourroit lui apprendre quantité de choses qui diminueroient peut-être ce qu'il appelloit son zele, & qui serviroient à lui faire appercevoir plus de raison, d'honneur, & de religion qu'il n'en trouvoit dans ma conduite. Pour ce qui regardoit mes enfants, je lui promis de les envoyer quelquefois à Chaillot, n'étant point assez injuste pour les priver toujours du plaisir de voir leur mere. Il me demanda la permission de les voir, & de les embrasser de la part de celle qui l'envoyoit. Je ne balançai pas un moment à la lui accorder.

Il me fut impossible d'écarter les réflexions qui m'assaillirent après son départ. Je me rappellai, comme malgré moi, jusqu'aux moindres expressions de son discours & de ma réponse. L'unique point que je crus démêler clairement parmi les reproches obscurs qu'il m'avoit faits, fut le caractere de ma nouvelle épouse. Je ne doutai point que cette femme d'un mérite si inférieur à celui de Fanny, & dont il avoit jugé lui-même à Chaillot par ses propres veux, ne fût madame Lallin, que mon épouse se figuroit apparemment que je devois épouser. Je souris de cette erreur; mais, ne comprenant rien à tout ce qu'il nous

avoit ajouté, je conclus ſeulement que c'étoit un effet de l'adreſſe de Fanny, qui, pour conſerver ſa réputation dans le Couvent, tâchoit de déguiſer ſon infamie, & de faire retomber ſur moi tout le blâme de notre ſéparation. Quoique cette conduite fût aſſez naturelle, après celle que j'étois toujours perſuadé qu'elle avoit tenue, j'en reſſentis une vive indignation. Ce ſentiment ſervit même à diminuer le trouble qui ne me quittoit point, & qui accompagnoit toujours ſon idée. Voyez, diſois-je, dequoi devient capable une femme qui a une fois oublié ſon devoir! un crime entraîne preſque tous les autres. Fanny étoit droite, ſincere, incapable de diſſimuler. La voilà fourbe & artificieuſe; elle s'eſt déshonorée par le plus honteux déſordre, & elle veut conſerver toute la gloire de l'innocence. Ah! perfide, perfide, qui t'eût jamais ſoupçonnée de porter un cœur ſi lâche, & d'y renfermer le germe de tant d'horreurs & d'infamies? A quels ſignes s'aſſurera-t-on jamais d'avoir bien connu dans une femme, la modeſtie, la pudeur, la ſincérité, la tendreſſe conjugale, & toutes les autres vertus? J'allai au parc après ces réflexions, pour chercher ma conſolation ordinaire dans la vue & l'entretien de Cecile. L'impreſſion qui me reſtoit de ce qui venoit d'arriver, me fit pouſſer encore un profond ſoupir en entrant dans ſa chambre. Cette aimable fille s'appercevoit fort bien de la mauvaiſe aſſiette de mon ame, ſans doute même qu'elle en devinoit la cauſe, mais elle étoit convaincue que je l'aimois, & elle avoit elle-même une tendreſſe infinie pour moi. Elle me recevoit comme un amant chéri, mais malade, qui avoit beſoin d'être ſoulagé par ſa bonté & ſon indulgence. Elle me regardoit quelquefois avec langueur &

inquiétude. Je remarquois alors dans ſes yeux tous les tendres mouvements de ſon ame; &, fortifié en quelque ſorte par le témoignage de ſa compaſſion, je la remerciois de ce ſentiment qui convenoit ſi bien à mes maux.

M. de R. s'employoit pendant ce temps-là ſans relâche à preſſer l'affaire de mon divorce. Il l'avoit propoſé au conſiſtoire de Charenton; &, quoique les Proteſtants fuſſent ſi maltraités en France, qu'ils ſe voyoient tous les jours enlever quelqu'un de leurs priviléges, il avoit eu aſſez de crédit pour faire paſſer les anciens ſur leurs craintes, & les faire conſentir à recevoir ma requête. Le jour étoit déja marqué pour la dépoſition des témoins. Ma belle-ſœur, ſa fille, madame Lallin, & mes principaux domeſtiques devoient être entendus par les Commiſſaires; & la concluſion ne pouvoit traîner long-temps, après des rapports ſi unanimes & ſi poſitifs. Ce fut ſans doute le Ciel qui prit ſoin d'arrêter cet aveugle projet, dans un temps où il ne paroiſſoit plus que rien pût s'oppoſer à l'exécution. Je ſouhaitois moi-même d'en voir bientôt la fin; non que je ne fuſſe toujours combattu par des inquiétudes & par des craintes, qu'un eſprit plus timide eût regardé peut-être comme autant de malheureux préſages, mais je m'étois perſuadé, ſuivant la réflexion de ma belle-ſœur, que mon mariage étoit l'unique moyen de les diſſiper. D'ailleurs, les charmes de Cecile agiſſoient ſur moi avec leur empire ordinaire; ou s'il étoit vrai, comme je l'avois dit à ma ſœur, que cette belle perſonne ne m'eût rien inſpiré, le tranſport que je lui avois fait de mes ſentiments étoit ſi parfait & ſi ſincere, qu'il produiſoit tous les effets d'une véritable paſſion.

Quelques jours s'écoulerent juſqu'à celui

qui étoit marqué par le conſiſtoire pour entendre les dépoſitions de ma famille. Le matin même de ce jour fatal, on vint m'avertir qu'un Chanoine de S. Cloud, nommé M. Audiger, avec lequel j'avois lié quelque connoiſſance, demandoit avec empreſſement à m'entretenir, & qu'il avoit avec lui un inconnu qui ne marquoit pas moins d'envie de me voir. J'étois ſeul dans ma chambre, aſſis ſur un lit de repos où je m'entretenois triſtement de ce qui devoit s'exécuter l'après-midi; & cette penſée ayant augmenté dès le matin ma mélancolie habituelle, j'avois déclaré à mes gens que je ne ſerois viſible ce jour-là pour perſonne. Cependant, ayant quelque conſidération pour M. Audiger, qui étoit un homme d'eſprit & de mérite, je donnai ordre qu'on me l'amenât dans le lieu même où j'étois. Il entra avec l'inconnu qui l'accompagnoit. Pardonnez mon importunité, me dit-il; je n'aurois pas inſiſté, après avoir appris de vos domeſtiques que vous étiez dans le deſſein de ne voir perſonne aujourd'hui, mais je me ſuis chargé d'introduire chez vous ce Gentilhomme, qui m'eſt recommandé par un ami, & qui a des affaires preſſantes à vous communiquer. Je les priai tous deux de s'aſſeoir. L'étranger étoit un homme dont je reconnoiſſois l'air & la taille. Mais ſon mouchoir qu'il tenoit devant ſa bouche, comme ſi ſes dents lui euſſent cauſé quelque douleur, & une grande perruque qui lui cachoit une partie du viſage, ne me permirent pas d'abord de le remettre entiérement. D'ailleurs, j'aurois eu le même embarras, quand il auroit paru dans ſon état naturel. Je n'en aurois pas cru mes yeux. Je ne me ſerois pas perſuadé aiſément qu'un malheureux que je croyois mort, & à qui toutes ſortes de raiſons devoient

faire craindre ma préſence, s'il étoit vivant, pût ſe trouver tranquillement dans ma propre maiſon, au moment que je m'y attendois le moins.

Auſſi-tôt qu'il fut aſſis, il me laiſſa voir ſon viſage à découvert. Je me remis alors clairement ſes traits. Cependant, le peu de vraiſemblance que je trouvois dans mes idées, & la ſurpriſe extrême que me cauſoit cette aventure, me tinrent encore un moment dans l'incertitude. Mille mouvements tumultueux s'élevoient dans mon ame, lorſqu'il ſe hâta lui-même de m'éclaircir. Vos yeux ne ſe trompent pas, me dit-il en Anglois, pour n'être pas entendu du Chanoine, je ſuis Gelin. J'ai eu recours à ce déguiſement, pour m'introduire chez vous ſans être reconnu de votre famille. Parlons donc ſans bruit; &, ſi vous êtes homme d'honneur, ne permettez point que je reçoive ici d'inſulte. Vous me haïſſez, continua-t-il avec beaucoup d'aſſurance, je ne m'en plains pas; je vous ai fait aſſez de mal pour mériter votre haine. Auſſi ne ſuis-je point ici pour rechercher votre amitié. J'y viens combler la meſure de mes crimes. J'ai ſéduit votre épouſe, j'ai maſſacré votre frere & mon ami. Je veux maintenant vous arracher la vie à vous-même, ou perdre la mienne par vos mains. Il faut que nous nous voyions l'épée à la main. Convenons du temps & du lieu.

Ce diſcours furieux arrêta les marques d'étonnement que j'aurois ſans doute laiſſé paroître en le reconnoiſſant. Dans la premiere indignation que je reſſentis, il ne s'en fallut rien que, me levant avec fureur, je ne m'efforçaſſe de le punir par mes mains de toutes ſes perfidies. Cependant, un moment de réflexion me fit comprendre qu'étant ſeul & ſans armes, la violence me réuſſiroit peut-être mal avec un homme de ce caractere. Il

n'y avoit point à délibérer non plus ſur le duel qu'il me propoſoit. L'honneur & la raiſon me défendoient également de l'accepter. C'étoit à la Juſtice publique que l'un & l'autre m'obligeoient de remettre ma vengeance. Toute la difficulté conſiſtoit à me ſaiſir d'un ſcélérat ſi effronté, qui ne s'étoit pas ſans doute introduit chez moi ſans précautions, & que je jugeois muni de quelques piſtolets, outre une longue épée dont il ſembloit affecter de faire parade. Je demeurai quelque-temps en ſilence à chercher les moyens de m'aſſurer de lui, & à réfléchir ſur les raiſons qui pouvoient lui faire deſirer ma mort. Son impatiente fureur paroiſſoit dans tous ſes mouvements. Il me preſſa de répondre, en me conſeillant, avec quelques railleries ameres, de ne pas refuſer le combat, autant pour ma ſûreté, ajouta-t-il, que pour mon honneur. Je pris enfin mon parti, &, quelque averſion que j'aie toujours eue pour l'artifice, je crus qu'il m'étoit permis de l'employer dans cette occaſion. Je lui dis, pour l'engager à s'expliquer davantage, que j'ignorois le motif de ſa haine, & que tout autre que lui m'eût peut-être regardé d'un autre œil, après le mal qu'il m'avoit fait, & le bien qu'il avoit reçu de moi; que j'acceptois néanmoins l'occaſion qu'il m'offroit de punir tous ſes crimes, & que je ne la laiſſerois pas échapper. Mais que, pour ôter à mes domeſtiques toute défiance de ſon projet & du mien, il falloit, comme il m'en avoit prié lui-même, éviter le bruit dans ma maiſon, & prendre un air qui ſentît moins la colere & la haine. Je lui demandai ſi M. Audiger ſavoit quelque choſe de ſon deſſein. Il m'aſſura qu'il n'en ſavoit rien. Je les invitai là-deſſus l'un & l'autre à déjeûner avec moi. Ils y conſentirent.

Je me levai auſſi-tôt, pour appeller quelque do-

meſtique. Il en vint un auquel je donnai ordre de faire préparer promptement ce qui étoit néceſſaire pour déjeûner. Je m'étois avancé exprès vers la porte de ma chambre, de ſorte qu'il me fut aiſé de dire ſecrétement à mon Laquais que j'avois beſoin de ſecours, & que ma vie étoit en danger, s'il ne ſe hâtoit d'avertir tous mes gens de venir à moi avec des armes. Un ordre de cette nature, donné peut-être avec un air de trouble & de précipitation, ne pouvoit manquer de répandre en un moment l'alarme dans toute ma maiſon. Mes domeſtiques étoient diſperſés. Le mouvement qu'on ſe donna pour les aſſembler fit que le bruit alla juſqu'au Parc. Les Dames apprirent le danger où j'étois, & l'amitié augmentant leur frayeur, elles s'imaginerent que j'étois déjà aſſaſſiné. Cecile fut la plus vive à s'alarmer pour ma vie. Elle oublia les raiſons qui l'obligeoient à ſe tenir cachée. Elle devança ſes compagnes, qui accoururent auſſi après elle, & elle fut au pied de mon eſcalier avant même que mes gens y fuſſent avec des armes. Gelin s'étoit peut-être déjà défié de quelque choſe, lorſqu'il m'avoit vu parler ſecrétement au laquais; mais, entendant quelque tumulte, & la voix de Cecile qui demandoit à grands cris où j'étois, il ne douta point que mon deſſein ne fût de le faire arrêter. La rage le ſaiſit auſſi-tôt. Il tire ſon épée avec plus de précipitation que je ne puis dire, & ſe jette ſur moi pour me percer. J'eus aſſez de bonheur pour écarter le premier coup: mais, comme je me levois de ma chaiſe en m'efforçant de le ſaiſir, il me fit tomber ſur le lit de repos, qui étoit à côté de moi, & me plongea deux fois ſon épée au travers du corps. Je demeurai étendu ſans force, en verſant deux ruiſſeaux de ſang. Le Chanoine,

ne, qui n'avoit pu être assez prompt pour arrêter mon assassin, se jetta sur lui au moment qu'il me portoit un troisieme coup, & lui saisit heureusement le poignet. L'épée tomba par terre, & roula même à quelques pas du lit. Le malheureux Gelin entendant mes gens qui s'approchoient, ne s'arrêta point à la prendre. Il tira de ses poches deux pistolets, & les tenant au poing, il entreprit de se sauver par l'escalier.

On conçoit que tout ce que je viens de raconter s'exécuta en un moment. Cecile n'étoit plus qu'à deux pas de ma porte. Elle fut poussée si rudement par Gelin, qu'elle ne put l'arrêter; mais laissant ce soin à mes gens qui la suivoient, elle entra toute éperdue dans ma chambre. La premiere chose qui s'offrit à ses yeux, fut l'épée sanglante de Gelin. Elle s'en saisit, & ne doutant point que le Chanoine, qui étoit auprès du lit à me donner du secours, n'eût contribué à ma mort, ou qu'il n'achevât de m'ôter ce qui me restoit de vie, elle fondit sur lui la pointe baissée, pour le percer de mille coups. Je ne sais par quel hazard il put éviter sa furie. Il se retourna si à propos, que le premier coup ne porta que dans sa robe. Il s'agita beaucoup pour parer ceux qu'elle continuoit de lui allonger. Comme je conservai toute ma connoissance, je la priai d'une voix foible de l'épargner. Ma priere ne parut servir qu'à l'animer davantage. Il sembloit qu'en m'entendant parler, ce témoignage qu'elle avoit de ma vie lui fît trouver de la joie dans les efforts qu'elle faisoit pour me venger. Heureusement, pour le Chanoine, qu'une partie de mes gens vint le tirer d'embarras. Drinck étoit à leur tête. Il avoit arrêté Gelin, malgré sa hardiesse & sa résistance. Ce perfide, voyant

neuf ou dix hommes armés au bas de l'eſcalier, avoit d'abord menacé de caſſer la tête au premier qui s'oppoſeroit à ſon paſſage. Mais Drinck, qui étoit plein de réſolution, ne lui avoit répondu qu'en s'approchant de lui le piſtolet à la main, & en lui ordonnant fiérement de mettre bas les ſiens. Cette vigueur l'avoit tellement déconcerté, qu'il s'étoit laiſſé ſaiſir au collet. Il avoit été facile enſuite de le déſarmer, & quatre de mes Laquais étoient demeurés à le garder.

Drinck fut ſurpris en entrant dans ma chambre de trouver M. Audiger aux mains avec Cecile. Me voyant bleſſé, & étendu ſur mon lit, il s'imagina, comme elle, que cet honnête Chanoine étoit un des aſſaſſins ; & loin de courir à ſon ſecours, je crus remarquer à ſon incertitude qu'il n'eût pas été fâché de le voir punir par les mains d'une fille. J'ordonnai qu'on ôtât l'épée à Cecile. Elle la céda alors volontairement, & s'approchant de moi, elle me donna les plus tendres marques de ſon inquiétude & de ſa douceur. Ma belle-ſœur arriva en même-temps, avec Madame Lallin & ma niece. Elles s'employerent enſemble à viſiter mes plaies. On ſe hâta de faire venir un Chirurgien de S. Cloud : il les trouva toutes deux dangereuſes ; mais il ne put décider tout-d'un-coup ſi elles étoient mortelles. Son principal motif d'eſpérance fut de me voir conſerver toute ma liberté d'eſprit, dans une ſi grande émotion, & malgré la perte d'une partie de mon ſang.

Le voyage qu'on fit à Saint Cloud pour avertir le Chirurgien, produiſit un effroi fâcheux pour mon aſſaſſin. J'avois ordonné qu'on le gardât ſoigneuſement dans le deſſein de me le faire amener à ma chambre, lorſque le premier appareil ſeroit mis à mes plaies, & de l'interroger ſur les

raiſons qui l'avoient porté à ſon horrible entrepriſe. Mais le Laquais qui fut envoyé à Saint-Cloud n'ayant point reçu ordre de ſe taire, avoit publié tout ce qui s'étoit paſſé chez moi. L'aventure fut rapportée aux Chefs de la Juſtice du lieu, qui ſe crurent en droit de faire amener le criminel dans leurs priſons. Ils l'envoyerent prendre chez moi par quelques Archers. J'étois alors occupé avec le Chirurgien; & la crainte de me cauſer un nouveau trouble, dans le danger où j'étois, empêcha mes gens de me le faire ſavoir. Je n'approuvai point leur diſcrétion, lorſqu'ayant demandé des nouvelles du priſonnier, on me répondit que la Juſtice de Saint-Cloud l'avoit fait enlever. Outre que je me ſentois aſſez de généroſité pour lui pardonner, je perdois l'eſpérance d'apprendre ce qui m'avoit attiré ſa haine. Monſieur Audiger, qui s'étoit réconcilié avec Cecile, & que j'avois prié de me donner quelques lumieres ſur ce triſte accident, m'avoit proteſté qu'il ne connoiſſoit Gelin que de ce jour, & qu'il ne me l'avoit amené qu'à la priere du Chapelain de Chaillot, qui lui avoit demandé cette faveur par un mot de lettre. Cette recommandation du Chapelain me faiſoit bien comprendre que mon épouſe n'avoit pas rompu tout commerce avec Gelin; mais, quoique je ne puſſe attribuer la profeſſion qu'elle faiſoit avec cela de mener une vie dévote & ſalutaire, qu'à une damnable hypocriſie, je n'oſai porter mes ſoupçons juſqu'à me défier qu'elle eût quelque part au deſſein de ma mort, ni même qu'elle en eût la moindre connoiſſance. Ce ne ſeroit plus une femme, diſois-je, ce ſeroit un monſtre & une furie déteſtable. Je tâchois d'écarter cette penſée, comme ſi j'euſſe appréhendé

de me rendre coupable en m'y arrêtant volontairement. Elle m'avoit même causé une espece de frémissement, en se présentant à mon esprit la premiere fois. Cependant elle y revenoit toujours, malgré les efforts que je faisois pour la rejetter, & elle n'y revenoit point sans me causer un des plus tristes sentiments que j'eusse encore éprouvés. Ma belle-sœur s'apperçut que j'étois extrêmement agité. Elle me demanda de quoi mon imagination s'occupoit. Mais que pensez-vous, lui dis-je, de cette intelligence de Gelin avec le Chapelain de Chaillot? Seroit-il possible que la misérable Fanny... Je n'osai achever. Ma sœur comprit fort bien le reste. Elle baissa les yeux, & elle demeura sans me répondre. Je la priai de s'expliquer. Elle ne le fit qu'avec peine; mais elle me confessa à la fin, que Madame Lallin, Cecile, & elle-même avoient les mêmes craintes que moi, depuis ce qu'elles avoient entendu de M. Audiger. Cette cruelle confirmation d'un doute que j'avois regardé d'abord comme un crime, fit sur mon cœur une mortelle impression. Je sentis couler de mes yeux des larmes ameres. O Dieu! m'écriai-je, vous mettez donc le comble à tous les malheurs dont vous m'avez accablé. Barbare Fanny, hélas! que t'ai-je fait? Il ne manque donc plus à ton plaisir & à tes crimes, que de me percer le cœur! Cecile étoit présente. Loin de s'offenser de mes plaintes, je voyois dans ses yeux qu'elle y étoit sensible. Ah, Cecile! Cecile, lui dis-je, en la regardant tristement, il n'y a plus que votre bonté qui puisse me consoler. Je haïrois la vie que le perfide Gelin & une épouse encore plus cruelle n'ont pu m'ôter, si je n'avois la douce assurance d'en passer une toute heureuse avec vous.

Son pere, qui avoit fait marquer ce jour-là pour l'aſſemblée des Commiſſaires & pour la dépoſition des témoins, s'étoit rendu de bonne heure à Charenton. Il fut fort ſurpris de n'y pas voir ma famille à l'heure dont on étoit convenu. Il vint chez moi vers le ſoir, & il trouva une trop juſte excuſe dans les funeſtes nouvelles qu'il apprit en arrivant. Son premier ſentiment fut de pourſuivre avec chaleur le procès de Gelin, & de remonter juſqu'à la ſource de ſon attentat, pour en decouvrir tous les complices. Je tâchai de modérer cette ardeur. Non, lui dis-je, je craindrois trop d'apprendre ce que je veux toujours ignorer. Songez d'ailleurs que mon honneur y eſt intéreſſé. Voulez-vous que j'aille informer le Public de ma honte, & m'expoſer peut-être à voir mon infame épouſe finir ſa vie ſur un échafaud ? Elle n'eſt pas digne d'un autre ſort. Mais je dois le ſacrifice de mon reſſentiment à la mémoire de ſon pere, & à mon propre honneur, & même au vôtre, puiſque vous m'accordez votre fille. J'approuve donc ſi peu votre avis, ajoutai-je, que je vous prie au contraite d'employer votre crédit & celui de vos amis, pour arrêter le cours de la Juſtice & pour ſauver Gelin. Je vous deſirois avec impatience, pour vous faire cette priere. On attend Madame au premier jour. Gagnez ſeulement ſur les Juges de ſurſeoir les procédures juſqu'à ſon retour. Je compte d'obtenir d'elle tout ce que je prendrai la liberté de lui demander. Il convint de la force de mes raiſons, & s'étant rendu auſſi-tôt à Saint-Cloud, il n'eut pas de peine à obtenir le délai du procès juſqu'au retour de Madame. On fut plus difficile à lui accorder la permiſſion de voir Gelin dans ſa

priſon. Je l'avois prié de la demander aux Juges, & de faire ſes efforts pour tirer de lui quelqu'éclairciſſement. Il lui fut impoſſible de ſe procurer cette faveur. Je fus aſſez ſatisfait de celle qu'il avoit obtenue, & d'apprendre de lui que l'arrivée de Madame ne pouvoit être différée long-temps, puiſque la meilleure partie de ſes équipages étoit déjà au Château.

En effet, elle arriva deux jours après avec toute la Cour. Nous en fûmes avertis par le bruit des cloches & les autres témoignages de la joie publique; car cette excellente Princeſſe étoit ſi tendrement aimée, que ſes moindres abſences étoient ſupportées avec peine. Les plaiſirs ne renaiſſoient qu'en ſa préſence. Il lui reſtoit alors bien peu de temps, pour en goûter & pour en faire naître; le cours de ſa belle vie approchoit de ſa fin. Fragilité des grandeurs humaines! Dans la fleur de ſa jeuneſſe, ſi proche du Trône, au milieu des délices & dans l'abondance de tous les biens qui peuvent rendre la vie chere & précieuſe, elle devoit peu de jours après ſe la voir ravir tout-d'un-coup, & ſervir de nouvel exemple à ceux qui font trop de fond ſur les avantages de la naiſſance & de la fortune. Ce ne fut pas à elle ſeulement que ſon retour devint funeſte; Cecile étoit compriſe dans le même Arrêt du Ciel qui la condamnoit à mourir; & ſi cette grande Princeſſe ſervit de leçon aux amateurs du monde & des plaiſirs, la charmante Cecile en fut une auſſi terrible pour tous ceux qui eſtiment trop les agrémens de la nature & les charmes de la beauté. Moi ſeul, miſérable rebut de la fortune, j'étois deſtiné, après tant de malheurs & d'agitations douloureuſes, deſtiné ſans le prévoir & ſans l'eſ-

pérer, à des retours de joie & de félicité, dont je ne me croyois plus capable par idée même & par imagination. Mais il devoit encore en coûter extrêmement à mon cœur, avant que de les obtenir ; & par la disposition ordinaire de mon sort, je devois les payer bien cher, après les avoir possédés quelques moments.

HISTOIRE

# HISTOIRE
DE
# M. CLEVELAND.

## SUITE DU LIVRE HUITIEME.

RECOMMENCERAI-JE ſans ceſſe à m'affliger, & l'image de mes anciens malheurs me ſera-t-elle toujours préſente ! Quelle étrange familiarité ai-je contractée avec la douleur ? Dans la ſituation tranquille dont le Ciel me permet de jouir depuis quelques années, à couvert du moins de ce déluge d'infortunes, qui ont ruiné ma conſtance & mes forces dans la plus belle ſaiſon de ma vie, la paix ne devroit-elle pas rentrer dans mon cœur ? N'eſt-il pas temps que j'oublie mes peines ? &, lorſque la fortune m'accorde un peu de repos, aurai-je encore à combattre mon imagination, qui a toujours été ma plus cruelle ennemie après elle ? Mais par quel charme ſe fait-il que le mal qu'elle me cauſe, & les tourments même dont je me plains, ſont de-

venus ma plus douce & ma plus chere occupation. Un malade peut-il chérir le poiſon qui le tue ? j'aime, je crains, j'eſpere, je m'afflige, & je me trouble encore, dans un temps où j'ai perdu tout ce qui a ouvert l'entrée de mon cœur à ces terribles ſentiments. Toute la douceur de ma vie eſt de les entretenir, comme le précieux reſte de ce qui les a cauſés. Je ne me laſſe donc pas de répéter mon deſſein : je continue d'écrire pour nourrir ma triſteſſe, & pour en inſpirer à tous les cœurs ſenſibles qui ſont capables de s'attendrir & de s'affliger avec moi.

L'impatience que j'avois d'apprendre le retour de Madame, ceſſa deux jours après, par l'arrivée d'un de ſes Gentilshommes, qui demanda, d'une maniere preſſante, à m'entretenir un moment. Quoique les Chirurgiens m'euſſent recommandé la ſolitude & le ſilence, ma ſœur, qui ſavoit que mes bleſſures n'étoient pas le plus dangereux de mes maux, crut que cette marque de bonté & d'attention de la part d'une Princeſſe pour qui j'avois le dernier attachement, contribueroit plus à ma guériſon que tous les remedes. Le Gentilhomme étoit d'ailleurs un de mes amis, que la bonté de Madame lui avoit fait choiſir exprès pour cette commiſſion. Après quelques marques de l'intérêt qu'il prenoit lui-même à ma ſituation, il me dit en peu de mots que, me trouvant beaucoup plus mal qu'il ne ſe l'étoit figuré, il ſe croyoit obligé de changer quelque choſe aux ordres dont il étoit chargé, mais qu'il ne doutoit pas que, ſur le rapport de ce qu'il avoit vu, Madame ne le renvoyât chez moi le jour même, avec d'autres explications ; qu'elle devoit arriver le ſoir à Saint-Cloud, où elle avoit eſpéré que je pourrois me faire tranſporter, pour apprendre d'elle-même mille choſes qu'il m'importoit de ſavoir, & dont elle croyoit ne pouvoir trop tôt m'infor-

mer ; qu'il ignoroit les raiſons ſecretes de ſon empreſſement, mais qu'elle lui avoit recommandé pluſieurs fois de me répéter que j'étois plus heureux que je ne le penſois, & qu'elle faiſoit ſon propre ſoin de mon bonheur. Il ajouta que mes bleſſures lui paroiſſant trop dangereuſes pour me permettre de quitter ma maiſon, il alloit attendre la Princeſſe à Saint-Cloud, où elle ſeroit ſurpriſe en arrivant de ne me pas trouver moi-même.

Le ſoin de ma vie ne me touchoit point aſſez pour me la faire ménager beaucoup. Cependant, comme je ne voyois, dans le compliment que je venois de recevoir, qu'une marque ordinaire de l'affection dont Madame m'honoroit, je crus que le bruit de mon aventure étant allé juſqu'à elle, dans le lieu où elle avoit paſſé la nuit, ſon deſſein étoit de me conſoler par de nouvelles aſſurances de ſa protection. Ma réponſe fut conforme à cette penſée ; &, ſans porter mes vues plus loin, je priai ma ſœur de ſe rendre ſur le champ à S. Cloud, pour lui marquer ma vive reconnoiſſance à ſon arrivée. Je la chargeai auſſi de lui expliquer les circonſtances de l'entrepriſe de Gelin, & de la conjurer, au nom de ſa généroſité, d'employer ſon pouvoir en faveur de ce miſérable, autant pour lui ſauver la vie, qu'il devoit perdre infailliblement par le dernier ſupplice, que pour mettre à couvert l'honneur de Milord Axminſter & le mien. Ma ſœur partit, je demeurai avec M. de R..... & ſa fille, qui avoient été préſents à ce court entretien, & qui avoient pris dans un autre ſens que moi les ordres de Madame. Ils me propoſerent leurs conjectures. Vous verrez, me dit M. de R..... que Madame eſt informée de votre inclination pour Cecile, & que le deſir qu'elle a de contribuer à votre repos, l'aura portée à lever une partie des obſtacles par une recommau-

dation auſſi puiſſante que la ſienne. Cecile penſoit de même, ſans oſer s'expliquer. Je me rappellai alors tout ce que je venois d'entendre, & je trouvai en effet quelque choſe d'obſcur dans les dernieres expreſſions du Gentilhomme. Cette aſſurance répétée d'un bonheur que j'ignorois, avoit une apparence de myſtere, dont il ſembloit que Madame voulût ſe réſerver l'explication. Mais à quel bonheur pouvois-je prétendre, dans l'excès d'abattement où la triſteſſe me réduiſoit encore plus que la douleur de mes bleſſures? Je répondis à M. de R.... avec un profond ſoupir, que, ſi ſon amitié ne ſe trompoit pas en ma faveur, c'étoit effectivement ce qui pouvoit m'arriver de plus heureux.

La nuit étoit fort avancée lorſque ma ſœur revint de Saint-Cloud; mais, n'ayant pu prendre encore que peu de moments d'un ſommeil tranquille, je ſouffrois volontiers que M. de R.... vînt dans ma chambre à toutes les heures, & qu'il me tirât, par ſa préſence, ou par quelques mots d'entretien, d'un abyme de réflexions trop ſombres. Son zele l'auroit empêché d'en ſortir, ſi les Chirurgiens n'euſſent donné d'autres ordres. Il y étoit à l'arrivée de ma ſœur, & l'impatience d'attendre ce qu'elle avoit à me raconter, le fit approcher de mon lit avec elle. Je remarquai que cette curioſité la chagrina. Au lieu de commencer le récit que j'attendois, elle me fit un éloge ſi vague de la bonté de Madame & de l'intérêt qu'elle prenoit à ma ſanté, que M. de R.... s'apperçut lui-même qu'elle uſoit de quelque déguiſement. Il s'imagina que c'étoit par ménagement pour l'état où j'étois; &, me voyant en effet quelques marques d'agitation, il propoſa à ma ſœur de ſe retirer. Elle le ſuivit ſans affectation; mais à peine l'eut-elle vu tourner vers ſon appartement, que,

revenant ſur ſes pas, elle s'aſſit auprès de mon lit, & elle me prit la main, qu'elle ſerra avec un mouvement paſſionné. Je la regardai fixement. Je vis de l'émotion ſur ſon viſage, & je la priai de parler. Mon Dieu! me dit-elle, par où dois-je commencer, & de quels termes me ſervirai-je pour vous apprendre ce que vous ne devez pas ignorer un moment. La préſence de M. de R.... m'a gênée. Je crois que vous m'approuverez d'avoir attendu que je fuſſe ſeule avec vous. Ah! mon frere, ajouta-t-elle en me ſerrant de nouveau les mains, quel récit ai-je à vous faire?

Je confeſſe que cette préparation m'altéra le ſang, juſqu'à me cauſer une ſueur froide, dont je me ſentis les mains & le front tout humides. Ce n'eſt pas que l'air & le ton de ma ſœur euſſent rien de funeſte; mais je la voyois comme pénétrée d'étonnement & de triſteſſe, dans un temps où je n'attendois que de la conſolation, par l'arrivée & les dernieres promeſſes de Madame. Hélas! lui dis-je, à quoi dois-je m'attendre encore? Achevez donc promptement, ſi c'eſt quelque nouveau malheur. Elle ſe hâta de me répondre que c'en étoit un, mais un malheur paſſé, & qu'elle avoit regret que la maniere dont elle s'étoit expliquée parût me cauſer quelqu'alarme; qu'il lui étoit impoſſible néanmoins de me raconter avec plus d'ordre des choſes qui n'en pouvoient recevoir; qu'elle étoit encore embarraſſée où prendre le commencement de ſa narration; qu'elle ne pouvoit venir au nœud tout-d'un-coup, parce qu'il dépendoit de tant de circonſtances délicates, qu'elle ne ſe croyoit point capable d'en juger; qu'il falloit qu'elle les reprît l'une après l'autre, & que j'euſſe la patience de les entendre, en me perſuadant ſeulement d'avance que j'avois plus à eſpérer

qu'à craindre, & que Madame elle-même en portoit un jugement tout-à-fait favorable.

L'ardeur avec laquelle je l'écoutois, ne me permettant point de l'interrompre, elle continua de me dire que Madame avoit couché à Chantilly la nuit précédente ; qu'elle y avoit reçu le matin du même jour la visite de Fanny, & que c'étoit d'elle-même qu'elle avoit appris mon dernier malheur ; qu'ayant été d'autant plus surprise de la voir, qu'elle s'étoit fait annoncer sous un nom supposé, elle lui avoit fait connoître d'abord qu'elle étoit informée de la vérité de ses aventures ; que Fanny, dont le dessein étoit d'en venir elle-même à cette explication, s'étoit jettée aussi-tôt à ses genoux, avec une abondance de larmes & des sanglots si violents, que sa vie même avoit paru quelques moments en danger ; qu'étant revenue à elle avec beaucoup de peine, elle avoit imploré de la maniere la plus touchante le secours du Ciel & la compassion de Madame ; que ses plaintes, ses agitations & toutes les marques de son désespoir ne pouvoient être représentées, & que Madame confessoit elle-même qu'elle avoit peine à comprendre comment une femme, d'une complexion si délicate, avoit pu ressentir, sans mourir, les mouvements d'une si impétueuse douleur.

Madame, qui ignoroit encore les nouvelles raisons qu'elle avoit de s'abandonner à cet excès d'affliction, avoit voulu d'abord la consoler avec sa bonté ordinaire, par tous les motifs qu'elle pouvoit tirer des dispositions de la Providence, & s'imaginoit que c'étoit le repentir qui agissoit sur son cœur avec cette violence ; elle avoit commencé à lui parler de la douceur de son caractere, comme d'une raison d'espérer que je pourrois quelque

jour oublier ſes foibleſſes paſſées. Mais c'étoit-là, me dit ma ſœur, que ſes larmes avoient recommencé avec une nouvelle abondance, & que, dans la confuſion de mille choſes que ſon tranſport lui faiſoit dire, tantôt me reprochant mon injuſtice, tantôt vantant ſon innocence, tantôt rappellant notre bonheur paſſé, & revenant toujours avec quelque exclamation douloureuſe à mon nouveau mariage & à ma bleſſure, Madame, qui étoit véritablement touchée de cette ſcene, & qui ne comprenoit rien à une partie de ce qu'elle entendoit, l'avoit priée de lui expliquer plus nettement en quoi elle avoit beſoin de ſes bons offices, & de l'aider à comprendre ce que ſignifioient ma bleſſure, mon mariage & l'injuſtice qu'elle me reprochoit. Elle avoit ainſi tiré d'elle quelques éclairciſſements interrompus, qui n'avoient fait qu'augmenter ſa curioſité, parce que, ne s'accordant point avec la plupart des idées que je lui avois fait prendre de ma conduite par des récits tout différents, elle ſe trouvoit obligée de nous ſoupçonner l'un ou l'autre de diſſimulation & de mauvaiſe foi; & peut-être que l'impreſſion préſente d'un déſeſpoir auſſi vif que celui de Fanny, avoit fait pencher de ſon côté la balance. Quoi qu'il en ſoit, elle s'étoit crue intéreſſée à lui donner toute l'attention néceſſaire pour s'éclaircir, & c'étoit cet important entretien que ma ſœur craignoit de ne pouvoir me rapporter aſſez fidélement. Elle acheva néanmoins ſa relation, dont je veux laiſſer le jugement à mes Lecteurs, avant que de repréſenter l'effet qu'elle produiſit ſur moi.

Fanny ſe prétendoit innocente; &, loin de ſe reconnoître au portrait que j'avois fait à Madame de ſa trahiſon & de ſon infidélité, elle avoit traité de calomnies infernales toutes les accuſa-

tions qu'on avoit formées contre ſa vertu. Ce n'étoit pas ſur moi néanmoins qu'elle en faiſoit tomber le reproche. Non : elle confeſſoit, diſoit-elle que le Ciel m'avoit donné un cœur droit ; mais j'étois facile & crédule. Je m'étois laiſſé empoiſonner par ſa rivale ; & c'étoit à cette femme déteſtée qu'elle attribuoit tous ſes malheurs. Elle n'en avoit connu toute l'étendue que depuis deux jours. Accablée de douleurs dans ſa retraite de Chaillot, ſur-tout depuis le fatal conſentement que je lui avois fait demander à notre ſéparation, elle y invoquoit la mort comme le ſeul remede d'une infortune qui ne pouvoit plus finir, lorſque Gelin, qu'elle avoit toujours pris pour un ami honnête & fidele, étoit venu l'avertir du noir complot qui ſe tramoit à Charenton. Les liaiſons qu'il y avoit, en qualité de Proteſtant, lui avoient fait découvrir que je penſois à faire diſſoudre mon mariage, & qu'ayant beſoin de prétexte pour autoriſer une entrepriſe qui bleſſoit toutes les loix, je me fondois ſur les plus affreuſes impoſtures. Il lui avoit exagéré cet outrage ; & la prenant par un autre intérêt, qui étoit celui de ſa ſûreté même, dans le Couvent de Chaillot, où elle ne manqueroit point de paſſer bientôt pour une malheureuſe adultere, & d'être expoſée aux inſultes, ou peut-être au châtiment, il l'avoit miſe dans une ſituation de cœur & d'eſprit ſi cruelle, qu'elle auroit préféré la mort à la Sentence du Conſiſtoire dont elle étoit menacée. Il avoit profité adroitement de ſa conſternation pour lui propoſer de ſortir du Monaſtere & de ſe venger de moi en l'épouſant ; mais, n'ayant pu ſe faire écouter, il l'avoit quittée en affectant plus de douleur que de colere, & en lui promettant de hazarder ſa vie même pour mériter la faveur qu'il lui de-

mandoit. Elle n'avoit point donné d'autre ſens à cette promeſſe que celui qui devoit naturellement ſe préſenter, c'eſt-à-dire, qu'elle attendoit des marques de zele, des ſervices tels qu'elle en avoit reçus de lui dans mille occaſions; &, ne prévoyant pas même qu'il fût capable de la ſecourir, elle n'avoit plus d'eſpoir que dans la bonté du Ciel, lorſque le Chapelain de Chaillot, à qui elle avoit fait la confidence de ſes peines, étoit venu lui donner avis que le miſérable Gelin m'avoit aſſaſſiné dans ma propre maiſon, & qu'il s'étoit même ſervi de ſon entremiſe pour s'y faire introduire par un Chanoine de Saint-Cloud. Une nouvelle ſi terrible & ſi imprévue, l'avoit réduite au même moment à l'extrémité; mon ingratitude, ma dureté, ma perfidie n'avoient point empêché l'amour de lui faire ſentir les plus mortels tourments. C'étoit encore un de ces miracles qu'elle eût retrouvé aſſez de force dans ſa tendreſſe même & dans le doute cruel où elle étoit de ma vie, pour s'informer auſſi-tôt de l'état où mon aſſaſſin m'avoit laiſſé. Ayant appris que mes plaies n'étoient pas déſeſpérées, mais n'oſant préſenter à mes yeux un objet ſi odieux qu'elle me l'étoit devenu, elle avoit pris le parti, ſur le bruit qui s'étoit répandu de l'arrivée de Madame, & dans la confiance qu'elle avoit à ſa bonté, de recueillir toutes ſes forces pour aller au-devant d'elle pour implorer ſa pitié, pour lui redemander ſon époux, ſon honneur, tout ce qu'elle avoit de cher & de précieux aux yeux de Dieu & des hommes, & pour mourir à ſes pieds, ſi elle avoit le malheur de ne pas l'obtenir.

Le caractere tendre & généreux de Madame l'avoit rendue extrêmement ſenſible à ce diſcours. Cependant, comme elle n'avoit point oublié le de-

tail de mes plaintes qu'elle avoit pris plaiſir à me faire répéter pluſieurs fois, elle avoit demandé naturellement à Fanny comment elle pouvoit être ſi touchée de mon accident, après m'avoir abandonné dans l'Iſle de Sainte-Hélene, après les complaiſances qu'elle avoit eues pour un autre amant, après m'avoir livré ſans pitié à tous les excès de la douleur & du déſeſpoir; car j'en ſuis témoin, lui avoit dit cette excellente Princeſſe, j'ai vu des larmes qui n'étoient pas feintes, j'ai entendu des regrets & des ſoupirs qui partoient d'un cœur malheureux, & qui ſe croyoit trahi par l'amour. Fanny avoit paru embarraſſée de toutes ces queſtions; &, paſſant ſur ce qui me regardoit, comme ſi le ſens en eût été obſcur pour elle, elle avoit fait des plaintes ameres de l'opinion que Madame avoit de ſa conduite. Tout ce qu'il y a de ſacré au Ciel & ſur la terre avoit été atteſté en faveur de ſon innocence. Elle avoit confeſſé que ſa fuite de Sainte-Hélene pouvoit paſſer pour une démarche libre & imprudente dans l'eſprit de ceux qui ignoroient le triſte état où mon mépris l'avoit réduite; mais, n'ayant rien à ſe reprocher, & ſe ſentant auſſi ſûre de ſon innocence que de ſa miſere, elle ne s'attendoit pas, avoit-elle répondu, qu'une Princeſſe toute généreuſe, dont elle venoit ſolliciter la compaſſion & le ſecours, pût prendre plaiſir à augmenter ſa triſteſſe par des imputations ſi cruelles & ſi peu méritées. L'air conſterné dont elle avoit accompagné cette courte juſtification, avoit tellement touché Madame, que, ne ſe ſentant point la force de l'affliger davantage, & par un effet peut-être du penchant qu'elle m'avoit toujours marqué pour elle, il n'avoit plus été queſtion que de careſſes, de conſolations, & de tous les témoignages de bonté dont cette aimable Princeſſe aſſaiſonnoit

toujours ſes faveurs. Elle avoit embraſſé Fanny avec une vive tendreſſe ; elle avoit plaint ſes peines ; elle l'avoit flattée ſur ſes charmes ; elle l'avoit exhortée à tout eſpérer de l'avenir ; &, formant à l'heure même un projet digne de ſa généroſité ſur l'opinion qu'elle prenoit déjà de ſon innocence, & ſur la certitude qu'elle avoit de la mienne, elle avoit fait appeller un de ſes Gentilshommes qu'elle avoit chargé de la commiſſion que j'avois reçue après midi, & de l'ordre de me faire tranſporter le ſoir à Saint-Cloud, ſi mes bleſſures me le permettoient. Son premier ſoin avoit été de s'informer ſi j'y étois à ſon arrivée. Ma ſœur ajouta que, dans l'ardeur qu'elle lui avoit marquée pour me voir & pour m'apprendre d'autres circonſtances qu'elle ſe réſervoit à me communiquer elle-même, elle la croyoit capable de venir me ſurprendre dans ma maiſon.

J'étois immobile pendant ce récit. Toute l'attention de mon ame étoit fixée par la nouveauté de tant d'objets qui ſe préſentoient en foule à mon imagination. Il ne falloit rien craindre de l'agitation de mes eſprits pour ma bleſſure. Jamais un calme ſi profond n'avoit régné dans tous mes ſens. Fanny innocente ! Fanny telle que je l'avois aimée ! Un tel prodige étoit-il au pouvoir du Ciel ? L'innocence peut-elle être rendue à une perfide ? Je ne l'avois pas perdue de vue un moment pendant le diſcours de ma ſœur, je l'avois ſuivie dans toutes ſes attitudes & tous ſes mouvements ; à genoux aux pieds de Madame ; pâle, prête à s'évanouir, fondant en larmes & prononçant mille fois mon nom avec autant de ſoupirs. J'avois obſervé curieuſement ſes yeux, ſon viſage, le ſon de ſa voix. J'avois tiré des indices de ſes moindres traits & des conjectures du plus léger changement. Enfin, revenant à moi-même,

après cette eſpece de ſonge, je me tournai vers ma ſœur qui attendoit impatiemment ma réponſe. Non, lui dis-je avec une obſtination qui la ſurprit, je n'ai point tant de crédulité pour de trompeuſes apparences. Puis ſortant malgré moi de cette fauſſe tranquillité qui commençoit à me peſer : Ah ! m'écriai-je avec le plus amer ſentiment du monde ! ce n'eſt plus un bonheur auquel il me ſoit permis de penſer, & j'ai honte de l'ardeur avec laquelle je le ſouhaite encore.

Mais, ſi votre cœur le deſire, reprit ma ſœur, pourquoi vous refuſez-vous la ſatisfaction de l'eſpérer, juſqu'au nouvel éclairciſſement que Mame vous promet ? C'eſt une douceur que vous devriez ſaiſir avidement dans l'état où vous êtes. Je ne me ſuis hâtée de vous voir que dans cette vue. Je vous demande à vous-même, lui répondis-je, ce que vous penſez de votre récit au fond du cœur. Etes-vous aſſez aveugle pour ne pas lire au travers de tous ces artifices ? Faut-il ici des yeux ſi perçants ? Il n'y a que la bonté extrême de Madame & ſa prévention qui puiſſent mettre un voile ſi épais ſur les ſiens. Qu'aura-t-elle de plus à m'apprendre ? Encore des larmes, des plaintes, des cris de douleur : c'eſt un langage auſſi familier à l'impoſture qu'à l'innocence. Ce qu'il falloit juſtifier, c'étoit la trahiſon d'une infame, qui a pris le temps de mon ſommeil pour quitter mon lit & ſe jetter entre les bras de l'indigne aſſaſſin qu'elle m'a préféré ; c'étoit la lâcheté qu'elle a eue de l'aimer, le crime qu'elle a commis en m'ôtant ſon cœur, la honte ineffaçable dont elle s'eſt couverte en courant volontairement le monde avec ſon raviſſeur, l'affreux état où elle m'a jetté, & peut-être le noir deſſein de ma mort, auquel elle s'efforce en vain de déguiſer la part que ſon amant lui a fait prendre. Ce-

pendant la perfide oſe encore atteſter le Ciel, qui ne doit plus lui réſerver que des châtiments. Elle a le front de m'accuſer d'injuſtice & de cruauté! Moi, ma ſœur! continuai-je avec un redoublement d'indignation, moi qui n'en ai jamais eu que pour moi-même par les triſtes effets d'une honteuſe conſtance & d'une douleur inſenſée qui m'ont mis vingt fois au bord du tombeau. Elle ſe plaint que je me prépare à un nouveau mariage, lorſqu'avec un reſte d'honneur elle devroit le deſirer elle-même, pour enſevelir éternellement la mémoire du ſien; elle crie impétueuſement, elle pleure avec éclat. Ne voyez-vous pas l'orgueil & l'hypocriſie qui ſe prêtent la main, & qui jouent habilement le rôle de la vertu? Femme ſans pudeur! Monſtre horrible! L'ombre de ton pere ne reviendra-t-elle pas pour t'épouvanter par ſes menaces, & pour t'inſpirer du moins quelques remords?

L'agitation où je retombois inſenſiblement porta ma ſœur à rompre cet entretien pour me parler de Gelin & des meſures que Madame avoit déjà priſes avec les Juges de Saint-Cloud. Sans répondre directement aux inſtances que je lui avois fait faire d'employer ſon autorité pour le ſauver du ſupplice, elle avoit fait appeller le Chef de la Juſtice, & lui avoit témoigné, en préſence de ma ſœur, qu'elle ſouhaitoit que les procédures fuſſent encore ſuſpendues quelques jours. Après avoir tiré de lui cette aſſurance, elle l'avoit prié de lui envoyer le lendemain le criminel ſous une bonne garde, & d'avoir ſoin que ſes mains fuſſent liées aſſez étroitement pour ne cauſer d'inquiétude à perſonne. Son deſſein étoit non-ſeulement de le voir, par la curioſité que ſes aventures devoient lui inſpirer, mais de l'entretenir ſeule & de le faire raiſonner ſur une infinité de points

qu'elle vouloit approfondir. Elle avoit particuliérement recommandé au Juge d'éviter l'éclat, & l'ordre étoit donné d'employer un carroſſe du château. Il ne faut pas douter, me dit ma ſœur, que la vue de Madame ne ſoit d'éclaircir bien des doutes, & que ce ſoin ne ſerve enſuite à nous procurer quelques lumieres; car, malgré la force de vos raiſons, ajouta-t-elle, & la crainte de vous cauſer trop d'agitation qui m'empêchoit tout à l'heure d'y répondre, je ne puis m'empêcher de répéter encore que j'ai le même penchant que Madame à croire aujourd'hui votre épouſe moins coupable. Je laiſſe, continua-t-elle, ſa fuite avec Gelin & ſa longue abſence, dont j'avoue que le nœud m'embarraſſe toujours; mais, quand je me rappelle le fond de ſon caractere, ſa douceur, ſa droiture, ſa haine pour l'artifice, & tant d'autres qualités excellentes que je lui ai connues dans une longue familiarité; quand je ſonge ſurtout à cette modeſtie ſcrupuleuſe & timide que j'ai remarquée mille fois dans les moindres circonſtances de ſa conduite, & que je la compare à l'excès d'effronterie & d'impudence dont elle auroit eu beſoin pour ſoutenir le rôle audacieux que vous lui attribuez aujourd'hui, je ne trouve rien dans mes idées qui m'aide à rapprocher des choſes ſi éloignées. D'ailleurs, Madame n'eſt pas une Princeſſe à qui l'on puiſſe reprocher de la légéreté & de la précipitation. Elle s'eſt entretenue long-temps avec elle, elle l'a fait parler, elle l'a écoutée; comptez que, dans une ſcene de cette nature, les perſonnages contrefaits n'en impoſent pas long-temps à un ſpectateur ſi éclairé, qui connoît le vrai reſſort des paſſions, par une continuelle expérience du monde. Cependant Madame eſt tout-à-fait déclarée pour elle, & je ne vous ai pas dit qu'elle n'a même ſouffert qu'impa-

tiemment mes objections. J'interrompis ma sœur. Que voulez-vous conclure, lui dis-je, que Fanny est innocente, & que c'est nous qui sommes coupables? qu'elle m'a quitté par tendresse? qu'elle a suivi Gelin, par un effort de fidélité conjugale? Non, répondit ma sœur; mais je cherche quelque tempérament qui puisse concilier tant de contrariétés. Si vous ne pouvez la croire innocente, croyez-la touchée d'un repentir qui surpasse peut-être ses fautes. J'allois l'interrompre encore pour lui faire sentir que c'étoit la défendre mal, lorsque, tournant la tête vers la porte de ma chambre où j'entendois quelqu'un qui s'avançoit doucement, je reconnus le P *** mon zélé Directeur. Il avoit empêché mes domestiques de m'annoncer son arrivée; &, me faisant valoir cette attention, qui venoit de la crainte d'interrompre mon repos, il me protesta, dans les termes les plus tendres, que personne n'avoit été si touché que lui de ma funeste aventure. Il en avoit appris la nouvelle à Saint-Cloud, me dit-il, de la bouche même de Madame, qui lui avoit fait un reproche d'être informé si tard de la triste situation d'un de ses meilleurs amis; &, n'ayant pas besoin d'autre aiguillon que son zele, il venoit me rendre aussi-tôt les devoirs de l'amitié.

Quoique la sincérité de son compliment me fût aussi suspecte que sa présence m'étoit incommode, j'eus la patience de l'entendre, & de vouloir éprouver jusqu'où il étoit capable de porter la dissimulation. Sa curiosité sur la cause & les circonstances de mes blessures n'avoit point été satisfaite à Saint-Cloud, parce que le secret étoit une des principales faveurs que j'avois pris la liberté de faire demander à Madame. Aussi n'avoit-il rien épargné, depuis un quart-d'heure qu'il étoit chez moi, pour tirer la vérité de mes

domeſtiques. Toute ſon adreſſe n'ayant pu leur faire oublier mes ordres, il avoit vu Madame Lallin qui ne s'étoit pas laiſſé pénétrer plus facilement. On s'étoit contenté de lui dire, ſuivant le bruit que j'en avois fait répandre, qu'un furieux, avec qui j'avois eu quelque démêlé dans une Ville étrangere, m'avoit ſurpris dans ma chambre, & m'avoit aſſaſſiné lâchement pour ſe venger. Peut-être y trouva-t-il peu de vraiſemblance; mais, remettant à s'éclaircir par d'autres voies, il affecta de m'en parler dans le ſens que je paroiſſois deſirer, & il m'exhorta, d'un ton fort chrétien, à faire au Ciel le ſacrifice de mon reſſentiment. Ma ſœur, qui haïſſoit juſqu'à ſon nom depuis l'aveu que Madame Lallin nous avoit fait de ſa malignité, prit occaſion de quelqu'affaire domeſtique pour ſe retirer & me laiſſer ſeul avec lui.

A peine étoit-elle ſortie, que, paroiſſant ſe recueillir & méditer quelque choſe d'importance, il ceſſa de m'entretenir pendant quelques moments. Dans la foibleſſe où j'étois, & l'imagination remplie des dernieres réflexions de ma ſœur, je ne pouvois avoir beaucoup d'ardeur pour la converſation; ainſi j'attendois patiemment qu'il lui prît envie de parler. Enfin, rompant le ſilence avec un air compoſé, il me dit que, malgré la crainte de me cauſer un peu d'incommodité par un long diſcours, l'amitié dont il faiſoit profeſſion pour moi, ne lui permettoit pas de différer un moment quelques ouvertures qu'il croyoit néceſſaires à ma ſûreté; que, ſans me recommander le ſecret, il ſe flattoit que j'allois ſentir moi-même de quelle conſéquence il étoit pour lui que j'y fuſſe fidele, & qu'il n'y avoit effectivement que la certitude de ma diſcrétion & le ſincere attachement qu'il me portoit qui puſſent

faire paſſer un homme de ſa profeſſion ſur les raiſons qui l'obligeoient au ſilence. Vous êtes depuis quelques mois à Saint-Cloud, continua-t-il en baiſſant la voix, &, dans quelque ſolitude que vous y ayiez vécu, vous ne devez pas douter que mille gens ne vous y aient obſervé. Ceux qui vous voient de loin, ſans connoître auſſi parfaitement que moi l'innocence de vos mœurs & la ſageſſe de vos principes, ont pris de vous une opinion ſi peu favorale, que l'ayant communiquée à quelques perſonnes d'autorité, elle vous expoſe à tout ce qu'un honnête homme peut appréhender de plus fâcheux. Figurez-vous, pourſuivit-il, que les uns vous font paſſer non-ſeulement pour un homme ſans religion, mais pour le corrupteur de celle d'autrui; les autres plus particuliérement pour un Emiſſaire des Proteſtants voiſins de la France, qui n'êtes ici que pour répandre ou confirmer l'erreur, & pour faciliter l'évaſion des Déſerteurs du Royaume. Vos accuſateurs citent l'exemple de M. de R. qui ſe prépare, diſent-ils, par vos conſeils à ſe retirer en Angleterre. Ils citent ſa fille, qu'ils croient réfugiée chez vous, où l'on doute ſi ſon honneur eſt plus en ſûreté que ſa religion. On s'efforce ainſi d'irriter contre vous l'autorité civile & le zele eccléſiaſtique. Les plus ardents ont propoſé de vous faire arrêter, pour éclaircir par le fond votre conduite & vos deſſeins. L'ordre en ſeroit déja porté, ſi je n'avois eu le bonheur de le faire ſuſpendre par le zele avec lequel j'ai pris vos intérêts. Votre péril m'a touché juſqu'au fond du cœur, ajouta-t-il en me jettant un regard tendre, j'ai loué votre eſprit & votre ſavoir, j'ai parlé de vous comme d'un homme de diſtinction que Madame honore de ſon amitié, & qui méritoit d'être reſpecté, ſur-tout dans

l'abſence de cette Princeſſe qu'on riſqueroit d'offenſer en vous maltraitant. J'ai demandé du temps pour vous obſerver de plus près, & j'ai promis un rapport exact & fidele. Enfin, je me ſuis rendu votre caution pendant quelques ſemaines qui m'ont été accordées pour veiller ſur vos démarches ; j'aurois fait davantage, ſi je n'avois appréhendé de me rendre ſuſpect par un excès de zele.

Il ne paroiſſoit pas prêt à s'arrêter ; mais je l'interrompis. Le ſouvenir des aveux de Madame Lallin m'étoit trop préſent, pour ne pas démêler tout-d'un-coup que ces proteſtations de ſervice & d'amitié étoient autant d'artifices. La perſécution que j'avois à craindre étoit celle qu'il m'avoit ſuſcitée, & tout ce détail n'étoit que l'hiſtoire de ſa propre haine, à laquelle il donnoit un autre nom. Il ne me reſtoit que ſes motifs à pénétrer ; mais je n'eus pas beſoin non plus de me conſulter long-temps pour juger que ſes premieres démarches ayant eu peu de ſuccès, & le retour de Madame lui faiſant prévoir que j'allois être plus à couvert que jamais ſous une ſi puiſſante protection, il vouloit tirer avantage de ſa malignité même, ſoit pour ſe rétablir dans ma confiance, par de fauſſes marques d'attachement, ſoit pour faire renaître plus aiſément l'occaſion de me trahir à l'ombre de la familiarité & de l'amitié. Cette penſée me cauſoit aſſez d'indignation pour me faire rompre toutes ſortes de meſures ; cependant, forcé par mille raiſons de garder des ménagements, je me contentai d'interrompre un diſcours que je n'étois plus capable de ſupporter. Ma reconnoiſſance, lui dis-je, ſera proportionnée à vos ſervices. Je ſuis dans un état, ajoutai-je avec un ſoupir, où l'on ne peut me chagriner ſans cruauté ; mais j'ai

une ſi juſte confiance dans la juſtice du Roi, dans la bonté de Madame, & dans la droiture de mon propre cœur, que des craintes de cette nature ne peuvent me cauſer le moindre trouble. Je mépriſe ceux qui penſent à me perſécuter, parce que je n'ai donné à perſonne aucun ſujet de me haïr. Il vouloit repliquer. Je le priai civilement de conſidérer que le repos m'étoit néceſſaire, & de remettre le reſte de cet entretien après ma guériſon. Enfin, s'étant levé, je me croyois délivré de ſa préſence ; mais il s'arrêta encore, & ſe baiſſant vers moi : s'il eſt vrai que la belle Cecile ſoit chez vous, me dit-il affectueuſement, vous m'accorderez ſans doute la liberté de la voir. Quelque chagrin que cette propoſition me causât, comme j'y étois à demi-préparé, je me hâtai de lui répondre, ſans aucune marque d'embarras, que c'étoit de M. de R. qu'il devoit obtenir la permiſſion qu'il me demandoit ; que Cecile étoit en effet chez moi, mais avec ſon pere & ma belle-ſœur, & que l'innocence de mes ſentiments ne demandant aucun myſtere, je confeſſois volontiers qu'elle devoit être bientôt mon épouſe ; il me ſerra la main avec un air d'approbation, il me fit entendre par un ſouris qu'il croyoit en lire beaucoup plus au fond de mon cœur.

L'indiſcrétion de Madame Lallin m'avoit mis dans la néceſſité de m'expliquer avec cette ouverture, car je ne pouvois entreprendre de faire paſſer ſes aveux pour des imaginations, ni même de tenir plus long-temps le deſſein de mon mariage & mes autres deſſeins cachés. Cependant un preſſentiment ſecret ſembloit m'avertir que je commettois une imprudence. M. de R., à qui je communiquai auſſi-tôt ce qui venoit de m'arriver, en eut la même opinion, quoiqu'il

reconnût en même-temps que si c'étoit une faute, elle avoit été indispensable. Sa qualité de Sujet du Roi rendant ses craintes beaucoup plus vives que les miennes, il me dit naturellement qu'il croyoit désormais sa fille aussi peu à couvert dans ma maison que dans la sienne, & que l'état de ma santé ne pouvant me permettre si-tôt de finir l'affaire de Charenton, il en revenoit au premier conseil que je lui avois donné de faire partir Cecile pour Rouen. Il avoit pris des mesures pour se défaire secrétement de son bien. Si elles réussissent, me dit-il, aussi promptement que je l'espere, je prévois que je me trouverai libre à-peu-près dans le même-temps que vous commencerez à vous rétablir de vos blessures. Alors notre départ ne sera pas différé d'un moment. Qui empêche même, ajouta-t-il, que vous ne fassiez partir vos Dames avec ma fille, & que nous ne disposions ainsi de longue-main tout ce qui peut hâter notre voyage ?

Je ne pouvois rien opposer de raisonnable à ce projet. La peine que devoit me causer l'éloignement de Cecile étant balancée par la vue des dangers que son pere me faisoit appréhender pour elle, je me sentis le cœur plus facile à gouverner qu'il ne l'eût été dans d'autres circonstances; ou plutôt, pour ne rien laisser d'obscur dans mes plus intimes sentiments, le trouble qui me restoit du dernier entretien de ma sœur, & l'abattement inexprimable dans lequel j'étois tombé par tant de dégrés, m'avoient presque réduit à ne plus distinguer par quels mouvements j'étois le plus agité. Dans cette confusion de cœur & d'esprit, que je ne me sentois ni la force, ni la volonté d'éclaircir, je résolus d'abandonner à un homme dont la sagesse & la discrétion m'étoient connues, des soins que je ne pouvois prendre moi-même.

Oui, lui dis-je, faites-les partir si elles y consentent ; je remets tout à votre amitié. Il se hâta plus que je ne pensois d'exécuter cette résolution. A peine le P. fut-il retourné à Saint-Cloud pour se rendre au souper de Madame, qui lui avoit donné ordre de lui rapporter des nouvelles de ma santé, qu'il déclara à sa fille & à ma belle-sœur le parti que nous avions pris de concert. Il fallut se pourvoir sur le champ de tout ce qui étoit nécessaire pour la route. En moins d'une heure le carrosse fut prêt & mes gens à cheval. Drinck, que Milord Clarendon avoit vu à ma suite à Orléans, fut chargé de lui expliquer les raisons de cette fuite précipitée, & de le prier de ma part, au nom de l'amitié qu'il m'avoit jurée, d'accorder un asyle auprès de son épouse à ce que j'avois de plus cher. Cecile partit au milieu de la nuit, avec ma belle-sœur, ma niece, & mes deux fils. Nous avions compris aussi Madame Lallin dans cette disposition, mais elle demanda instamment la liberté de demeurer. Ses aventures passées, dont le souvenir ne pouvoit être encore effacé à Rouen, ne lui permettoient guere d'y reparoître avec bienséance ; & ma sœur avoit d'autant plus goûté cette raison, que ne s'éloignant de Saint-Cloud qu'à regret dans l'incertitude de ma guérison, elle étoit bien aise de laisser auprès de moi une personne dont le zele pouvoit suppléer au sien.

Quoique le sommeil n'eût pas succédé un moment à toutes les agitations que j'avois essuyées, ce ne fut que le lendemain, à l'heure du réveil, que j'appris de M. de R. le départ de Cecile & de ma belle-sœur. Il ne me cacha point qu'outre l'inquiétude qui le tourmentoit pour sa fille, l'envie de m'épargner de nouvelles peines dans une séparation qui m'auroit été douloureuse,

l'avoit porté à les faire partir ſans me dire adieu. L'impatience de les revoir, me dit-il, ſera un motif de plus pour vous faire hâter votre guériſon. Comme il ne laiſſoit pas de remarquer que je recevois cette nouvelle avec de profonds ſoupirs, il ajouta que le deſſein de ma ſœur étoit de revenir dans peu de jours, ou du moins auſſi-tôt qu'elle auroit pourvu à la ſûreté de nos enfants; qu'elle nous apporteroit quelques lumieres qu'il l'avoit priée de ſe procurer ſecrétement ſur les moyens de faciliter notre paſſage en Angleterre; que nous ne perdrions pas enſuite un moment, dût-il abandonner tout ſon bien; que pour les démarches qu'il avoit faites au Conſiſtoire, il étoit d'avis de les interrompre ſans retour, puiſque l'état où j'étois, ne permettoit point de les pouſſer avec une certaine ardeur, & que toute la diligence dont on pourroit uſer après mon rétabliſſement, n'égaleroit point celle avec laquelle nous pourrions nous rendre à Londres, & terminer la difficulté par des voies beaucoup plus courtes. Ainſi, conclut-il, tout dépendra du ſoin que vous allez prendre d'entretenir le calme dans votre cœur & votre eſprit, pour ne rien oppoſer à l'effet des remedes. Je ne lui répondis point. Il n'en prit pas moins une plume, pour écrire de ma part à Milord Clarendon; & m'ayant lu ſa Lettre qui n'étoit qu'une confirmation des ordres qu'il avoit donnés à Drinck, il me la préſenta pour la ſigner. Je la ſignai avec le même ſilence. Il me quitta pour faire partir un autre de mes gens qu'il avoit réſervé pour la porter.

Mon deſſein n'eſt pas de m'arrêter ici trop longtemps à faire obſerver ma ſituation; mais je dois confeſſer que j'étois peut-être au dernier état où la force & la conſtance aient jamais été réduis

tes. Ce n'étoit plus des mouvements de douleur ni des agitations violentes ; le pouvoir de les ſentir étoit comme éteint dans mon cœur. Ce que je voudrois repréſenter n'a point de reſſemblance avec les ſentiments connus. C'étoit une langueur qui tenoit de l'inſenſibilité plutôt que du déſeſpoir, mais dont l'effet étoit mille fois plus terrible que tout ce que j'avois jamais reſſenti de plus funeſte, puiſqu'il ſembloit tendre à l'obſcurciſſement de toutes mes facultés naturelles, & me conduire par dégrés à l'anéantiſſement. J'avois tous mes malheurs préſents, & cette vue ne me cauſoit plus d'émotion. Je n'étois plus capable ni de les diſtinguer, ni de les comparer, ni de faire deux réflexions ſuivies ſur leur nombre & leur force. Leur aſpect n'en étoit pas moins horrible, mais ils étoient vis-à-vis de moi comme une troupe d'aſſaſſins cruels, qui ſe repoſeroient tranquillement près d'un malheureux ſur lequel ils auroient exercé toute leur rage ; & moi ſans épouvante & ſans mouvement près d'eux, comme ſi je n'euſſe plus rien eu à craindre de leur fureur après tout ce que j'en avois eſſuyé. Affreuſe extrémité, que je ne puis me rappeller encore ſans trouver un reſte de conſternation dans mon ame ! Il eſt vrai que la perte de mon ſang & l'épuiſement de mes eſprits cauſé par ma bleſſure, pouvoit contribuer beaucoup à cette eſpece d'égarement. La nouvelle imprévue du départ de Cecile & de ma famille avoit achevé d'affoiblir ma raiſon, en m'ôtant l'unique ſoutien qui me reſtoit. Je ne tenois plus à rien ; tout ſembloit ſe dérober autour de moi. J'étendois la main par intervalle, comme pour ſaiſir les ſeules choſes auxquelles je croyois pouvoir m'attacher ; & la tenant étendue, ſans pouvoir même la ſerrer, il n'y avoit point d'inſtant où je ne me cruſſe prêt

à tomber dans un vuide immenſe qui me cauſoit, comme j'ai dit, la même horreur que l'approche du néant. Les Chirurgiens me rappellerent un peu à moi-même par divers ſecours qu'ils me forcerent d'accepter avant que de viſiter mes plaies. Ils aſſurerent, après les avoir panſées, qu'elles étoient moins dangereuſes qu'ils ne l'avoient cru les deux jours précédents. Mais qu'auroit-ce été ſi la prudence & l'amitié de M. de R..... ne m'euſſent caché ce qu'il apprit avant la fin du jour ?

Les Dames étoient parties ſous l'eſcorte de cinq hommes, aſſez réſolus & aſſez bien armés pour les défendre contre toutes ſortes d'accidents pendant une marche qui ne pouvoit durer plus de vingt-quatre heures. Cependant, à la pointe du jour, qui commença à les éclairer vers Saint-Germain, l'équipage fut arrêté par une compagnie de Gardes à cheval qui impoſerent reſpect à mes gens, en leur faiſant voir un ordre du Roi. Drinck ne manquoit pas plus d'eſprit que de réſolution. Il conçut que la réſiſtance ne pouvoit être d'aucun avantage ; &, ſe perſuadant d'abord qu'il étoit uniquement queſtion de Cecile, il pria l'Officier de lui expliquer plus particuliérement ſes intentions. Apprenant que l'ordre regardoit indifféremment les Dames & les enfants qui étoient dans la voiture, il ſe réduiſit à demander dans quel lieu on ſe propoſoit de les conduire, & à obtenir la liberté de les ſuivre. On refuſa de le ſatisfaire d'abord pour le lieu, mais le reſte lui fut accordé ; & l'Officier qui paroiſſoit exécuter à regret ſa commiſſion, lui permit au même moment de détacher un homme de l'équipage pour apporter cette fâcheuſe nouvelle à Saint-Clond. Le Meſſager ne trouvant point chez moi M. de R..... qui s'étoit rendu au Château pour recevoir les ordres de Madame,

dame, & s'informer de ce qui s'étoit paſſé au ſujet de Gelin, eut la diſcrétion de paſſer ſans s'ouvrir à perſonne ; &, n'ayant point tardé à le joindre, il eut encore la prudence de lui communiquer ſi ſecrétement le malheur qu'il venoit lui annoncer, qu'il le rendit abſolument maître de le cacher ou de le découvrir à ſon gré. M. de R... étoit un homme d'eſprit & d'expérience, que le reſſentiment le plus vif & le plus imprévu n'étoit point capable d'engager dans une fauſſe démarche. Quoique les circonſtances fuſſent ſi claires, qu'il ne pouvoit douter un moment du ſort de ſa fille, & qu'il ne fût pas moins aiſé de juger de quelle main le coup étoit parti, il vit le *** qui étoit encore à Saint-Cloud, ſans laiſſer paroître la moindre altération. Mais s'étant procuré l'honneur d'entretenir ſecrétement Madame, il lui ouvrit ſon cœur en lui demandant ſa protection. Ce n'étoit pas une choſe extraordinaire qu'une Proteſtante de l'âge de Cecile fût enlevée à ſon pere, pour être inſtruite dans un Couvent ; &, comme il n'étoit point à craindre qu'elle y fût maltraitée, Madame ne trouva point le mal auſſi terrible que M. de R.... ſe le figuroit. Cependant elle regarda d'un autre œil ce qui étoit arrivé à ma belle-ſœur & à mes enfants, qui étant étrangers, & ſe diſpoſant à quitter un Pays où ils ne s'étoient rendus coupables de rien, ne pouvoient être arrêtés avec aucune apparence de juſtice. Ce tour qu'elle donna d'abord à ſa réponſe auroit moins chagriné M. de R..... s'il eût conçu que c'étoit la ſeule envie de l'obliger qui lui faiſoit déguiſer une partie de ſes ſentiments ; car, prévoyant bien qu'elle auroit peine à faire excepter Cecile d'un uſage qui s'obſervoit dans toutes les parties du Royaume à l'égard des Proteſtants ſujets du Roi, elle penſoit à lui rendre ſervice indirectement, en portant ſes plaintes à

la Cour au nom de ma belle-ſœur, & en demandant la liberté non-ſeulement pour elle, mais pour toutes les perſonnes qui l'accompagnoient, & qu'il étoit aiſé, avec un peu de faveur, de faire paſſer pour autant d'étrangers. Madame, qui formoit ſur le champ ce projet, ne s'expliqua point aſſez ouvertement pour calmer les alarmes de M. de R..... Il crut remarquer de la froideur ſur mon viſage; &, n'inſiſtant pas plus long-temps, il ſe retira pour chercher quelque remede plus convenable à ſon impatience.

Il revint néanmoins chez moi; mais, affectant de me cacher ſa peine, il ne me parla que de Gelin, & de la curioſité que Madame avoit eue de l'entretenir. Elle avoit paſſé près d'une heure avec lui. On ignoroit encore le ſujet d'une converſation ſi extraordinaire, & Gelin avoit été reſſerré enſuite dans la même priſon; mais le Geolier avoit reçu ordre de le traiter avec plus de douceur, ſans ceſſer de le garder étroitement. Avec quelques précautions qu'il eût été conduit au Château, il avoit été difficile de le dérober aux yeux de tout le monde. Quelques femmes de Madame qui s'étoient efforcées de prêter l'oreille à l'entretien ſecret, croyoient l'avoir entendu parler de repentir & d'eſpérance de grace. Ce qui augmentoit l'obſcurité du myſtere, c'eſt qu'immédiatement après l'avoir renvoyé, Madame avoit fait partir un Officier de confiance pour une commiſſion ſecrete. On raiſonnoit beaucoup ſur cette démarche, dont perſonne ne pénétroit la cauſe. M. de R..... lui-même, que j'avois prié de s'expliquer avec la Princeſſe ſur le ton d'un homme qui avoit toute ma confiance, n'avoit reçu d'elle pour toute réponſe que des ſouhaits ardents pour ma guériſon, & de nouvelles aſſurances du ſoin qu'elle prenoit de mon bonheur. Il me dit, après ce récit, que les

Chirurgiens ayant meilleure opinion de mes bleſſures, & l'aſſurant que ma vie n'étoit point en danger, il alloit me quitter juſqu'au jour ſuivant, & me remettre au zele de Madame Lallin. L'envie de diſpoſer ſes affaires pour notre départ, fut le ſeul motif qu'il m'apporta.

Son abſence dura moins qu'il n'avoit pu ſe l'imaginer. En ſortant de ma chambre il trouva Drinck qui arrivoit avec toute la vîteſſe de ſon cheval, & qui lui épargna des ſoins qu'il alloit prendre inutilement. Pour ſuivre la loi que je me ſuis impoſée juſqu'ici de m'attacher à l'ordre des événements, je ne dois pas remettre plus loin des explications que je n'obtins moi-même qu'à la longue & par degrés. Il étoit vrai, comme je me le figurois, que le Pere cherchoit auſſi ardemment l'occaſion de me chagriner, qu'il avoit deſiré auparavant celle de me ſervir & de me plaire ; mais beaucoup plus avancé que je ne m'en étois défié, la viſite qu'il m'avoit rendue la veille, & que j'avois regardée comme un voile dont il vouloit couvrir ſes deſſeins, en étoit déja l'exécution. Si l'eſpérance qu'il avoit eue de me perdre moi-même avoit été refroidie par le refus qu'on avoit fait de ſuivre ſes inſtigations, & s'étoit peut-être évanouie tout-à-fait par le retour de Madame, il avoit réſolu de me cauſer du moins le plus mortel déplaiſir, dont il me crut capable, en m'ôtant Cécile, & en me privant d'un bien que je ne voulois plus tenir de lui. Cette entrepriſe lui avoit peu coûté. Rien ne paroiſſoit ſi louable dans un état Catholique, que le ſoin de faire inſtruire les jeunes Proteſtants, & ce prétexte étoit employé à toute heure pour enlever du ſein de leur famille des enfants de toutes ſortes de conditions. C'étoit le coup de M. que R..... avoit toujours appréhendé. Mais il devint bien plus

infaillible, plus facile, lorſque le Pere ayant repréſenté que Cecile étoit perdue entre mes mains, parce que je me propoſois de l'épouſer & de la conduire en Angleterre, il eut fait voir en même-temps que, dans l'état où me réduiſoient mes bleſſures, elle pouvoit m'être enlevée ſans bruit, & peut-être ſans que perſonne de ma maiſon s'en apperçût. Il ſe chargea lui-même de ſervir de guide aux Gardes, & de lever tous les obſtacles. C'étoit dans cette vue qu'il étoit venu chez moi : les ouvertures qu'il m'avoit faites étoient moins pour ſe rétablir dans mon amitié, dont il ſentoit bien qu'il n'avoit plus rien à ſe promettre, que pour s'aſſurer par tant de civilités la permiſſion de voir Cecile, &, s'il eût été néceſſaire, celle de paſſer la nuit dans ma maiſon, que je ne pouvois lui refuſer avec bienſéance, même en le croyant perfide. Il avoit voulu reconnoître l'appartement qu'elle occupoit, & ſi c'étoit encore celui du Parc, où rien n'auroit été ſi facile que de la ſurprendre.

En effet, après m'avoir demandé la liberté de la voir, & s'en être ſervi pour tirer adroitement d'elle & des autres Dames toutes les lumieres qu'il deſiroit, il n'avoit plus penſé qu'à joindre les Gardes, avec leſquels il étoit convenu d'un rendez-vous. Mais, avant que de ſortir, ſa curieuſe malignité avoit encore trouvé plus heureuſement de quoi ſe ſatisfaire. En quittant les Dames il avoit vu rentrer dans leur appartement M. de R..... qui ſortoit du mien. Il avoit évité ſa rencontre, &, ne doutant point qu'il ne dût leur parler de ſa viſite, il étoit retourné ſans bruit à leur porte, où il n'avoit pas perdu un ſeul mot de l'ordre qu'il leur portoit de partir, & des ciconſtances de leur marche. C'en étoit plus qu'il n'eût oſé prendre, s'il eût eu lui-

même la diſpoſition des événements. Il ſe hâta de paroître au ſouper de Madame, pour couvrir juſqu'au bout l'impoſture : ſes Gardes l'attendoient aux environs de Saint-Cloud, & la trahiſon pouvoit être exécutée à vingt pas de mes murs ; mais un autre projet, que ſa haine lui inſpira dans cet intervalle, lui fit différer ſon deſſein de quelques heures. Il crut que le moyen de m'accabler encore plus cruellement, étoit de faire arrêter en même-temps ma ſœur avec ſa fille & mes enfants. Comme il falloit un nouvel ordre, il dépêcha un de ſes Gardes avec quelques lignes de ſa main, par leſquelles il avertiſſoit M. D. L. que Cecile partoit cette même nuit pour l'Angleterre, accompagnée de pluſieurs enfants de la Religion qui ſe ſauvoient comme elle hors du Royaume, & qu'il étoit facile de ſe ſaiſir d'une ſi belle proie. Le Garde revint avec l'expédition, que le reſte de l'Eſcouade attendoit, &, faiſant la derniere diligence, ils joignirent l'équipage près de Saint-Germain. L'ordre portoit que les filles fuſſent conduites au Couvent le plus proche du lieu où elles ſeroient arrêtées, & les garçons chez les PP. Jéſuites au College de Louis le Grand.

L'Officier qui commandoit les Gardes, n'avoit point eu d'autre raiſon pour refuſer d'abord de s'expliquer ſur le lieu, que la crainte de trouver quelque réſiſtance ; mais, ne voyant que de la douceur & de la triſteſſe dans les captifs, il confeſſa à ma ſœur qu'il avoit la liberté du choix, & il fut aſſez civil pour le faire dépendre d'elle-même. Quoiqu'elle dût regarder du même œil toute demeure dont on prétendoit lui faire une priſon, un mouvement d'inclination pour Fanny lui fit demander Chaillot. Elle y fut menée à l'inſtant avec Cecile & ſa fille ; mes deux fils furent conduits le même jour au Collége des

Jeſuites. Drinck ayant vu ſes ſervices inutiles, étoit revenu auſſi-tôt avec le reſte de mes gens, pour rendre compte de ſon malheur à M. de R. & le premier ordre qu'il reçut de lui & de Madame Lallin, fut de ne pas ſe préſenter devant moi de quatre jours, qui étoient à-peu-près le temps qu'il auroit employé au voyage de Rouen.

Ce fut du moins un ſujet de conſolation pour M. de R., que de ſavoir ſa fille ſi proche de lui. Il ſe flatta que la ſatisfaction de la voir ne lui ſeroit pas refuſée, & cette eſpérance le fit rentrer dans ma chambre avec un air de contentement que je remarquai. Il n'y fut qu'un moment; la raiſon qu'il m'apporta de ſon retour, fut prononcée d'une maniere ſi vague & ſi diſtraite, que j'y ſoupçonnai du déguiſement. Cependant, comme elle n'en étoit pas moins accompagnée de cette effuſion de joie qui m'avoit frappé d'abord, & qu'un cœur ſatisfait n'a jamais l'art de déguiſer entiérement, je ne ſentis point naître de nouvelle inquiétude dans le mien. Il me dit que venant d'apprendre par un Exprès que ſes affaires prenoient un cours aſſez favorable, il ne ſeroit pas ſi long-temps à me revoir qu'il l'avoit cru, & qu'il comptoit de venir paſſer la nuit chez moi. Il m'embraſſa avec une ardeur qui confirmoit encore ce que j'avois penſé. Mais, quelque intérêt que je priſſe à tout ce qui le touchoit, je ne lui fis point de queſtion incommode, & j'attribuai ſa joie à la tranquillité d'eſprit où je le croyois déſormais pour ſa fille.

Il s'en falloit bien qu'il m'eût communiqué la moindre partie d'un ſentiment ſi doux. Je demeurai, au contraire, plus triſte & plus languiſſant que jamais après ſon départ, & la comparaiſon que je fis malgré moi de ſon état au mien, ſervit à me replonger tout-d'un-coup

dans la plus ſombre & la plus mortelle mélancolie. Je me ſentis néanmoins plus de force que je n'en avois eu depuis trois jours, pour réfléchir & pour raiſonner, ſoit que l'appareil qu'on venoit de renouveller ſur mes bleſſures, eût un peu rafraîchi mon ſang, ſoit que la pitié du Ciel, qui prévoyoit la nouvelle ſcene de tourments & de douleurs à laquelle je touchois, voulût ranimer ce qui me reſtoit de vie & de chaleur pour me rendre capable de la ſupporter. Mais je ne me ſentis pas plus porté à juger de mon ſort, & à me ſervir de cette lueur de raiſon pour pénétrer dans les obſcurités qui m'environnoient. C'étoit déſormais l'affaire du Ciel. J'écartois toutes les idées dont la préſence pouvoit me forcer à l'examen de ma condition, & à celui même de mes deſirs ou de mes craintes. A quoi m'eût-il ſervi de me fatiguer ſans eſpérance ? Je ne m'arrêtois qu'à des conſidérations générales, qui n'avoient aucun pouvoir pour me ſoutenir, mais qui n'ajoutoient rien non plus au poids qui m'accabloit, & qui nourriſſoient mes peines ſans les aigrir.

J'étois dans cet état, lorſqu'on vint m'avertir que Madame étoit dans ſon carroſſe à la porte de ma maiſon, & qu'elle demandoit ſi ma ſanté me permettoit de la recevoir un moment. Madame Lallin n'ayant oſé ſe préſenter pour lui répondre, & mes domeſtiques Anglois ſe conformant à l'intention de M. de R..... qui leur avoit défendu de paroître devant moi juſqu'à ſon retour, c'étoit mon maître-d'hôtel, qui, s'étant trouvé heureuſement à la porte, avoit reçu ordre de m'annoncer cette honorable viſite. J'eſſayai mes forces; le danger de ma vie ne m'auroit pas empêché de quitter mon lit pour courir moi-même au-devant d'une telle faveur, ſi mes jambes épuiſées ne ſe fuſſent refuſées à

nos desirs. Je répondis qu'autant qu'il étoit triste pour moi de ne pouvoir marquer autrement mon respect à une si grande Princesse, autant je recevrois de joie & de consolation de sa présence. Elle eut la bonté de se faire introduire. J'entendis qu'elle s'approchoit de mon appartement, & qu'elle n'étoit pas seule. Mon cœur étoit extraordinairement agité, & j'attribuois ce mouvement à la surprise que devoit me causer une si rare condescendance. Mais pourquoi tant d'art pour conduire mes Lecteurs au récit que je leur prépare ? Veux-je leur ménager le plaisir d'une situation imprévue, & faire un spectacle amusant de ma douleur ? Ah ! je brise ma plume, & j'ensevelis pour jamais au fond de mon cœur le souvenir de mes infortunes & de mes larmes, si j'ai besoin de secours & d'ornements pour le retracer. Reprenons les choses dans leur simple origine, & laissons à démêler, dans la suite de ma narration, comment j'ai été informé de mille circonstances que je place dans un temps où je les ignorois.

Le penchant que Madame avoit toujours eu pour Fanny, s'étoit tellement fortifié dans l'entretien qu'elle avoit eu avec elle à Chantilly, qu'elle n'étoit occupée depuis ce temps-là que de sa compassion pour ses peines, & du soin de rétablir sa fortune & son honneur. C'étoit dans cette vue qu'elle avoit souhaité de voir Gelin, & de l'interroger rigoureusement sur tout ce qu'elle avoit trouvé d'obscur & d'incertain dans les détails qu'elle avoit entendus de ma bouche ou de celle de Fanny. Elle avoit pris soin d'obtenir un ordre du Roi, qui assujettissoit le Bailli de Saint-Cloud à tous les siens. Mais comme il pouvoit arriver qu'un malheureux, qui n'avoit plus qu'un pas jusqu'au supplice, s'efforçât d'al-

térer la vérité pour déguiſer ſes crimes, elle avoit jugé néceſſaire que Fanny fût préſente elle-même à cette explication, ou du moins qu'elle fût aſſez près du coupable pour être à portée de l'entendre. Après avoir pris de juſtes meſures avec les Officiers de la Juſtice, elle l'avoit fait prier de ſe rendre au Château, où elle avoit eu ſoin de la faire arriver ſecrétement ; &, l'ayant placée dans un endroit favorable de ſon cabinet, elle n'avoit point eu de repos juſqu'au moment que Gelin y fut amené. Enfin, le Chef de la Juſtice, qui s'étoit chargé lui-même de le conduire, fit annoncer ſon arrivée à l'heure marquée. Il tenoit ſon priſonnier par le bout d'une chaîne peſante, qui le ſerroit au milieu du corps, & d'où partoit une autre chaîne qui lui prenoit les mains. Madame parut d'abord un peu effrayée de ce ſpectacle ; mais, s'étant aſſurée qu'il n'étoit capable de rien entreprendre dans cette ſituation, elle le retint ſeul, & elle commença avec lui un entretien dont elle avoit médité le ſujet. Elle lui déclara que ſon ſort dépendoit de ſa ſincérité dans les réponſes qu'il alloit faire à ſes demandes ; &, lui repréſentant d'un côté toute l'horreur du ſupplice qu'il ne pouvoit éviter, elle lui fit voir de l'autre qu'avec les meſures qu'elle avoit déja priſes, elle pouvoit rompre ſes chaînes & lui ſauver la vie au même moment.

Il branla la tête avec un ſouris fier & dédaigneux, comme s'il eût affecté de paroître également inſenſible aux promeſſes & aux menaces. Enſuite prenant un ton doux & civil, il répondit qu'une ſi grande Princeſſe n'avoit pas beſoin d'employer la violence pour tirer de lui ce qu'il étoit porté à confeſſer volontairement, & par le ſeul reſpect qu'il avoit pour elle. Malgré cette affectation de conſtance il parut un peu déconcerté, lorſqu'au

lieu de l'interroger ſimplement ſur les motifs de ſon aſſaſſinat, Madame lui parla de ma famille, de l'Iſle de Cube, de l'Iſle de Sainte-Helene, & de la Corogne, avec un détail de faits & de circonſtances qui lui fit connoître qu'elle étoit informée de tous nos ſecrets. Cependant il s'expliqua avec beaucoup de préſence d'eſprit, & toutes ſes réponſes furent nettes & préciſes. Il diſtingua les lieux & les temps, il apporta des preuves, il nomma des témoins, & mêlant à chaque article quelque ſentiment tendre ou quelque ſoupir qui marquoit la violence de ſa paſſion pour Fanny, il revint à l'indigne action qu'il avoit commiſe, & il ne ſe fit pas preſſer pour convenir qu'il s'étoit couvert de la plus honteuſe infamie. Mais de quoi n'eſt-on pas capable, ajouta-t-il en baiſſant les yeux, avec une vivacité naturelle & la funeſte paſſion qui me dévore ? J'aurois maſſacré mon pere dans les mêmes circonſtances ! Il continua de raconter qu'après avoir quitté Fanny à Chaillot, de la maniere que je l'ai rapporté, il avoit rencontré le Chapelain du Couvent, & que le connoiſſant pour un homme vertueux à qui elle avoit donné ſa confiance, il lui avoit communiqué la propoſition qu'il venoit de lui faire de l'épouſer, la dureté qu'elle avoit eue de rejetter ſes offres après tant de ſervices & d'amour, & le déſeſpoir où ce refus étoit capable de le jetter ; que le Chapelain touché de ſa douleur avoit entrepris de le conſoler, en lui repréſentant que Fanny, qui avoit embraſſé la religion Catholique depuis ſon ſéjour à Chaillot, ne pouvoit diſpoſer de ſon cœur ni de ſa main auſſi longtemps que ſe ſerois au monde, & que, ſuivant les loix de l'Egliſe Romaine, la ſéparation d'un mari n'autoriſoit point une femme à former d'autres engagements ; que cette confirmation de la ruine irréparable de ſes eſpérances avoit fait monter ſa

fureur au comble; qu'il ne m'avoit point haï juſqu'alors; mais que ne voyant plus en moi qu'un tyran déteſtable, qui, peu ſatisfait de mépriſer une femme digne d'adoration, avoit encore l'injuſtice de ravir au reſte du monde un ſi précieux tréſor, il avoit juré intérieurement, ou de ſe délivrer de ſes maux en perdant la vie par mes mains, ou de m'ôter la mienne, pour rendre à Fanny la liberté de diſpoſer d'elle-même; qu'il avoit caché néanmoins ſa rage au Chapelain; qu'ayant feint ſeulement de vouloir employer auſſi ſes efforts pour me faire abandonner mon deſſein, il l'avoit conſulté ſur le moyen de s'introduire chez moi, & qu'apprenant de lui qu'il étoit lié d'amitié avec un Chanoine de Saint-Cloud, que je voyois familiérement, il l'avoit engagé à lui ouvrir cette voie par une lettre de recommandation; qu'à la vérité ſon deſſein étoit de me faire mettre ſecrétement l'épée à la main & de me tuer s'il étoit le plus heureux, mais en ſuivant toutes les loix de l'honneur; & que n'ayant été déterminé à prendre ſes avantages que par un mouvement de fureur, qu'il n'avoit pu vaincre en voyant que je penſois à le faire arrêter, il frémiſſoit encore de honte d'avoir été capable d'une ſi horrible baſſeſſe.

Madame, toujours facile à s'attendrir, ne put s'empêcher de plaindre ſon malheur, en continuant de lui reprocher ſon crime. Elle lui répéta que ſa grace étoit certaine, s'il avoit été ſincere; mais qu'il devoit renoncer à toute eſpérance de pardon, s'il avoit prétendu lui en impoſer par le moindre artifice. Et, pour l'embarraſſer par une crainte préſente, elle lui dit qu'il ſe trompoit s'il croyoit avoir parlé ſans témoins; que ſes réponſes, juſqu'au moindre mot, avoient été entendues de la perſonne du monde qui y devoit prendre le plus d'intérêt; qu'elle alloit paroître, & le démen-

tir ſur tout ce qui bleſſoit la vérité. Peut-être ſe figura-t-il que c'étoit moi-même qu'il alloit voir. Sa contenance en fut un peu altérée. Mais la Princeſſe, qui s'étoit avancée vers l'endroit où elle avoit placé Fanny, leva le rideau ſous lequel elle étoit cachée. Paroiſſez, Madame, lui dit-elle, couvrez-le de la confuſion qu'il mérite, & prononcez vous-même ſa ſentence, s'il a eu le front de m'abuſer ici par des impoſtures. Fanny s'attendoit peu à ſe voir mêlée dans cette ſcene. L'embarras qu'elle en eut lui fit garder le ſilence. Lui, comme frappé de la foudre, ſe jetta à genoux devant elle, & n'oſant lever les yeux ſur ſon viſage, il prononçoit quelques mots entrecoupés. Il voulut baiſer ſes pieds, elle ſe retira en pouſſant un cri de frayeur. Enfin Madame, touchée de la contrainte où elle la voyoit, fit ſigne au criminel de ſe retirer, & donna ordre au Bailli de le reconduire à ſa priſon.

Sa bonté lui faiſant tout interprêter favorablement, elle demeura plus perſuadée que jamais de l'innocence de Fanny. L'horreur même qu'elle avoit d'abord eue pour Gelin étant fort adoucie par les témoignages de ſon repentir, & par ce qu'elle avoit remarqué de prévenant dans ſa phyſionomie, elle voulut qu'il fût traité moins rigoureuſement, juſqu'après l'exécution d'un nouveau deſſein qu'elle méditoit. Sur les circonſtances qu'il avoit racontées de ſon départ de l'Iſle de Sainte-Hélene & de ſon ſéjour à la Corogne, elle lui avoit demandé le nom du Capitaine qui lui avoit accordé le paſſage & celui de pluſieurs perſonnes de diſtinction qu'il avoit atteſtées. Réuniſſant toutes ces connoiſſances avec celles qu'elle avoit tirées de Fanny & de moi-même, elle prit la réſolution de faire partir un de ſes Officiers pour les aller vérifier dans les lieux, & par les perſonnes dont on citoit les noms; l'éloignement de Bayonne, où le Capitaine

faiſoit ſa demeure, & celui même de la Corogne, n'arrêterent point la paſſion qu'elle avoit de ſe ſatisfaire. L'Officier partit, chargé de toutes les inſtructions qu'elle jugea néceſſaires.

Cependant, au milieu des careſſes & des félicitations qu'elle prodiguoit à Fanny, un doute important l'embarraſſoit encore. Si Fanny étoit telle que ſon inclination & les apparences même la portoient à le croire, j'étois donc coupable; car ſon innocence ne ſe fondoit que ſur mon infidélité; &, quoiqu'elle eût affecté de la douceur & de la modération dans ſes plaintes, Gelin, ſoit pour ſoutenir ſes anciennes inſinuations, ſoit qu'effectivement il eût pris de moi cette idée, venoit de repréſenter mon inconſtance avec les plus odieuſes couleurs. Ainſi d'accuſateur, je devenois le criminel & l'accuſé. Madame, qui n'avoit jamais vu d'autres femmes avec moi que ma belle-ſœur, avoit d'abord eu peine à ſe perſuader que je tinſſe cachée dans ma maiſon une Dame qu'on lui nommoit Lallin, & dont on lui diſoit que je voulois faire mon Epouſe; car l'ancien préjugé de Fanny ſubſiſtoit toujours, & Gelin même, en apprenant la premiere nouvelle du mariage que je méditois, & pour lequel je ſollicitois la permiſſion du Conſiſtoire, n'avoit pas pouſſé ſes queſtions plus loin, dans l'opinion qu'elle ne pouvoit regarder que Madame Lallin. Tout ce qu'ils avoient raconté l'un & l'autre de cette paſſion prétendue, avoit donc paru ſi peu vraiſemblable à Madame, qu'elle avoit eu beſoin de leur témoignage réuni pour le croire, & c'étoit une des plus fortes raiſons qui lui avoient fait ſouhaiter d'entretenir Gelin. Cependant, comme elle ne pouvoit réſiſter à deux preuves telles que le conſentement que j'avois fait demander à Fanny pour notre ſéparation, & l'aſſurance que Gelin en avoit reçue d'un Ancien du

Conſiſtoire, elle étoit comme forcée malgré elle de rabattre quelque choſe de l'eſtime qu'elle m'avoit accordée, & de me croire en effet d'autant plus coupable, que je paroiſſois avoir employé plus d'efforts pour le déguiſer. Mais comment accorder tant d'artifice avec les ſentiments d'un cœur où elle n'avoit reconnu que de la droiture? Dans l'incertitude où la jettoient ces réflexions, elle prit le parti, pour ne laiſſer rien à éclaircir, de faire demander de ſa part à Charenton, s'il étoit vrai qu'un Gentilhomme Anglois dût épouſer une Dame Françoiſe qui ſe nommoit Madame Lallin. L'Ancien auquel on s'adreſſa, fit quelque difficulté de s'expliquer; cependant le reſpect qu'il devoit à Madame ne lui permettant point de s'excuſer abſolument, il répondit en général qu'il s'étoit fait quelques propoſitions de mariage entre le Gentilhomme qu'on lui nommoit, & une jeune perſonne du voiſinage, mais qu'il n'étoit point queſtion de Madame Lallin, dont il n'avoit même jamais entendu le nom.

Ce rapport cauſa une joie extrême à Madame. Elle crut ſaiſir tout-d'un-coup le nœud d'une intrigue ſi embarraſſante, & pouvoir concilier toutes ſes idées avec ce qu'elle avoit appris de Fanny & de Gelin. Elle n'avoit point oublié que le Pere s'étoit chargé, par ſes ordres, de travailler à ma conſolation, & lui-même s'étoit fait honneur auprès d'elle d'un ſuccès qu'il attribuoit à ſes ſoins. Il n'avoit pas manqué de faire valoir la liaiſon qu'il avoit formée entre M. de R... & moi. Madame, qui connoiſſoit ce Gentilhomme, & qui ſavoit que ſa fille étoit aimable, ne douta point que je n'euſſe pris de l'inclination pour elle, & que, pour retrouver la tranquillité que j'avois perdue, je n'euſſe pu former le deſſein de l'épouſer. Mais, ſuppoſant Fanny innocente, & n'ignorant pas que mon déſeſpoir étoit de la

croire coupable, elle conclut qu'une paſſion de ſi nouvelle date ne tiendroit pas un moment dans mon cœur contre ſes anciens & légitimes ſentiments. Elle ſe hâta de communiquer toutes ces penſées à Fanny. Elle ajouta même, pour fortifier tout-d'un-coup ſes eſpérances, que ſa rivale étoit abſente par un malheur qu'elle ne pouvoit lui révéler ſans indiſcrétion ; mais qu'elle le ſavoit de ſon pere même, & qu'il la tiendroit peut-être éloignée fort long-temps. Enfin, lui donnant à peine la liberté de répondre, elle l'aſſura que je n'aimois qu'elle, que je l'adorois, que je ne pouvois être heureux ſans la voir, & qu'elle n'avoit qu'à paroître pour reprendre tout l'empire qu'elle avoit eu ſur mon cœur.

Fanny ne ſe livra pas aiſément à des promeſſes qu'elle croyoit démenties par des objections inſurmontables. Mais Madame, ne s'arrêtant qu'à ſes premieres idées, la preſſa avec tant d'inſtances de ſe fier à ſon amitié, & de conſentir à ce qu'elle vouloit faire pour elle, qu'elle l'engagea à ſuivre aveuglément toutes ſes volontés. Elle la prit dans ſon carroſſe, ſans lui expliquer autrement ſon deſſein, &, ſe faiſant mener chez moi preſque ſans aucune ſuite, ce ne fut qu'à vingt pas de ma porte qu'elle lui déclara le lieu où elle étoit. La ſurpriſe & l'effroi lui cauſerent une ſi furieuſe révolution, qu'elle faillit de tomber ſans connoiſſance. Cependant le carroſſe étant arrivé auſſi-tôt, elle l'exhorta à ſe remettre & à tout eſpérer d'une entrepriſe dont elle prenoit le ſuccès ſur elle-même.

Je ne prétends point faire un reproche à Madame de cette démarche, dont je reconnois que la ſource n'étoit qu'une ardeur exceſſive de ſe rendre utile à mon bonheur. Mais dans l'état où j'étois, accablé d'inquiétudes & de douleurs, combattu par mille ſoins cruels, épuiſé de ſang

& de forces, quelle apparence de me trouver disposé aux éclaircissements qu'elle me préparoit ; &, quand elle eût assez connu mon caractere pour ne se pas défier de ma force d'esprit, comment se promettre que les agitations qu'elle m'alloit causer volontairement, n'acheveroient point de ruiner ma santé, & d'envenimer mes blessures ? Les grands ne connoissent point l'effet des passions violentes. Soit que la facilité qu'ils ont à les satisfaire, les empêche d'en ressentir jamais toute la force, soit que leur dissipation continuelle serve bientôt à l'adoucir, ils ignorent ces tempêtes de l'ame, qui ébranlent la raison jusques dans ses fondements, & qui agissent quelquefois sur le corps avec plus de furie que tous les maux extérieurs auxquels on attribue les plus redoutables effets. Madame, quoiqu'exercée par divers chagrins domestiques, n'avoit pas une juste idée des miens, &, jugeant peut-être de moi par elle-même, elle me croyoit capable de toutes les consolations qu'elle auroit goûtées.

C'étoit donc Fanny qui s'approchoit de mon appartement avec elle, & dont j'avois même entendu la voix sans la distinguer ; car qui m'auroit aidé à la reconnoître ? Je me serois imaginé plus aisément la chûte du Ciel, que la hardiesse d'une femme que j'avois toujours connue timide, & dans qui je me figurois que la honte commençoit à réveiller quelques sentiments de vertu. L'idée la plus favorable que j'eusse pu prendre de tous les récits qu'on m'avoit faits, étoit celle de son repentir : mais une infidelle, qui n'a que ce sentiment à faire valoir, se présente-t-elle avec tant de confiance aux yeux d'un homme outragé ? C'étoit elle néanmoins ; mes yeux furent bientôt forcés de la voir, quoiqu'à l'entrée de ma chambre elle suivit Madame, en tâchant de se cacher derriere elle.

Ayant porté mes premiers regards ſur la Princeſſe, je m'efforçois de lui témoigner, par ma poſture & par mes geſtes, beaucoup plus que par mes diſcours, la reconnoiſſance immortelle dont j'étois pénétré. Vous me paroiſſez affoibli, me dit-elle en s'aſſeyant. Elle alloit continuer, mais j'avois apperçu Fanny. Un mortel évanouiſſement avoit déjà fermé mes yeux. Madame fut embarraſſée, & Fanny s'empreſſoit pour me ſecourir, lorſqu'étant revenu à moi, & m'appercevant qu'elle me ſoutenoit la tête, je la repouſſai de la main : cruelle ennemie de mon repos, m'écriai-je d'un ton plus lugubre que je ne puis le repréſenter, viens-tu m'arracher le peu de vie qui me reſte ? Un mouvement aveugle, dont je rougis encore, me fit faire cette brutale exclamation. C'étoit comme la premiere exhalaiſon de ces noires vapeurs qui obſédoient depuis ſi long-temps mon ame, & qui avoient commencé à corrompre la douceur naturelle de mon caractere. Je remarquai le chagrin qu'un accueil ſi peu attendu cauſoit à Madame, & je m'efforçai de le réparer en me baiſſant vers elle en ſilence, avec un mouvement qui marquoit mon trouble & ma confuſion. Fanny, qui ſentit bien plus vivement ma dureté, ſe laiſſa tomber à genoux contre mon lit, & ſe mit à verſer un torrent de larmes en tenant ſa tête appuyée ſur ſes deux mains.

Que prétendez-vous donc, reprit Madame qui me regardoit d'un air étonné, & que ſignifie le déſordre où je vous vois ? Deſirez-vous autre choſe que ce que je vous amene ? une femme tendre & innocente, que vos caprices n'ont rendue que trop long-temps malheureuſe, & dont la ſeule préſence devroit vous rendre tout-d'un-coup la ſanté, ſi vous avez jamais eu pour elle la moitié de cette tendreſſe que vous m'avez tant

de fois vantée ! Je vous ai fait dire, continua-t-elle, que j'étois persuadée de son innocence, la démarche que je fais de vous l'amener moi-même, n'en est-elle pas une confirmation qui devroit guérir absolument tous vos doutes ? Me croyez-vous capable d'être venue au hazard ? Est-ce-là répondre à l'amitié que je vous marque & à l'opinion que j'ai de vous ? Elle en auroit dit beaucoup davantage ; mais dans le terrible combat que j'essuyois, entre mille mouvements impétueux qui cherchoient à éclater, & la crainte d'avoir manqué de respect pour une si grande Princesse, je recueillis toutes mes forces pour l'interrompre : daignez m'entendre, lui dis-je en respirant à peine : ah ! Madame, rappellez votre incomparable bonté pour m'écouter. Les marques que j'en ai reçues sont gravées au fond de mon cœur. Elles y vivront jusqu'au tombeau. Mais qu'elle ne vous aveugle pas en faveur d'une infidelle. Qu'elle ne vous fasse pas oublier mes intérêts pour les siens. Songez qu'elle m'a trahi ; qu'elle m'a réduit à l'extrémité mortelle où vous me voyez ; qu'elle n'a pas plaint peut-être un moment les maux qu'elle m'a causés. Vous voulez donc que je lui rende un cœur qu'elle a dédaigné, & que je me précipite sans réflexion dans un nouveau genre d'infamie ? La nommer innocente ! Juste Ciel ! Est-ce un nom fait pour elle ? Mais supposez ses remords sinceres, répareront-ils tout ce que j'ai souffert, & me rendront-ils tout ce que j'ai perdu ? O perte fatale ! m'écriai-je en joignant les mains : ô malheur ! ô désespoir éternel ! Qui me consolera ? qui appaisera les tourments de mon cœur ? qui prendra pitié d'un misérable à qui tout est odieux & funeste, & qui se plaint à deux pas de la mort qu'elle est encore trop éloignée ? J'achevai ces derniers mots d'une voix si foible & si basse,

qu'il étoit aiſé de s'appercevoir de l'altération qui ſe faiſoit dans mes forces. Madame, ſurpriſe de la violence avec laquelle je paroiſſois m'agiter, avoit tâché pluſieurs fois de couper mon diſcours ; & comme emportée elle-même par l'impétuoſité de mes ſentiments, elle me faiſoit ſigne de la main de modérer mon tranſport. Fanny, dans la poſture qu'elle n'avoit point quittée, continuoit de tenir ſon viſage ſerré contre mes draps, & ne ſe faiſoit entendre que par les ſanglots dont elle accompagnoit ſes larmes. A peine avois-je oſé lever les yeux ſur elle. J'avois tourné pluſieurs fois la tête & preſque ouvert la bouche pour lui adreſſer directement mes reproches : un pouvoir ſupérieur à moi m'avoit arrêté, & mes mouvements avoient pris un autre cours. Je ne ſais qui des trois eût pris la parole ; mais le ſpectacle qui frappa les yeux de Madame, lui fit jetter un cri perçant. C'étoit mon ſang qui couloit à grands flots ſur mon lit, & qui avoit déjà humecté tout ce qui étoit autour de moi. Mes bleſſures étoient rouvertes. J'avois ſenti depuis quelques moments une chaleur humide, qui auroit dû m'avertir de cet accident ; mais l'agitation où j'étois ne m'avoit pas permis d'y faire attention, ni de m'appercevoir même que les linges dont j'étois lié, s'étoient écartés de leur place.

Je remarquai enfin ce qui alarmoit Madame. Laiſſez-moi mourir, lui dis-je avec une morne indifférence, il en eſt temps. J'emporterai la ſatisfaction d'avoir eu cette infidelle pour témoin des derniers effets de ſa cruauté. Ah ! barbare, ajoutai-je en m'adreſſant cette fois à elle-même, n'eſt-ce pas-là ce que tu attendois, & ce que tu es peut-être venue chercher ici ? Elle s'étoit levée au premier cri de Madame, & le viſage baigné de pleurs, elle s'agitoit pour me

donner quelques ſecours. Mais je la repouſſai encore avec d'autres marques de dédain, qui n'étoient pas moins ameres. Son cœur n'y put réſiſter. Elle leva les mains vers le Ciel en pouſſant un profond ſoupir : juſtice qui protege la vertu, s'écria-t-elle ! ô toi qui as compté mes douleurs, & qui me réſervois encore tous ces outrages, abrege donc ma vie, ſi tu ne veux pas ſoulager mes peines ! Puis, ſe tournant vers la Princeſſe : ah ! Madame, lui dit-elle, eſt-ce-là ce que vous m'aviez promis, & ne voyez-vous pas que ſon cœur m'eſt fermé pour jamais ? Hélas ! ajouta-t-elle, une abſence à laquelle il m'a forcée par ſes mépris, merite-t-elle les honteux reproches dont il prend plaiſir à m'accabler ?

Je l'avouerai, à la honte de cette fauſſe & violente inſenſibilité que j'affectois, le ton de cette voix naturellement tendre & touchante, autrefois & ſi long-temps les délices de mes oreilles & le charme de tous mes ſens, ces douces inflexions qui avoient réveillé ſi ſouvent dans mon cœur la complaiſance & l'amour, firent plus d'impreſſion ſur moi que toutes les inſtances de Madame, & que mes propres raiſonnements. Un baume précieux, verſé dans mes plaies, n'y auroit pas répandu tant de fraîcheur. Cependant, toutes ces circonſtances s'étant paſſées dans l'eſpace d'un moment, on était accouru au bruit que Madame avoit fait d'abord, & l'un de mes Chirurgiens, qui ſe trouvoit heureuſement dans ma maiſon, eut bientôt rétabli l'appareil qui s'étoit dérangé ſur mes bleſſures ; mais, dans l'inquiete ardeur avec laquelle on avoit cherché les ſecours néceſſaires, quelqu'un s'imaginant le péril beaucoup plus preſſant, on avoit parlé à Madame Lallin, comme d'une extrémité qui faiſoit tout craindre pour ma vie. Elle ne crut point qu'il y eût de ménagements qui duſſent

l'empêcher de paroître. D'ailleurs, n'étant point connue de Madame, elle ne pouvoit prévoir les fâcheux effets qu'alloit produire sa présence. Elle entra dans l'antichambre au moment que la Princesse, qui se retiroit pour laisser le Chirurgien libre, la traversoit en s'appuyant sur le bras de Fanny. L'approche d'un affreux serpent causeroit moins d'épouvante à un enfant timide, que cette rencontre imprévue n'inspira d'horreur à la malheureuse Fanny. La voilà, dit-elle à Madame, voilà le tison infernal qui a mis le feu dans ma maison, & qui a réduit tout mon bonheur en poudre. Croirai-je à présent que ce n'est pas elle qu'il est résolu d'épouser ? Ah ! perfide, continua-t-elle, en s'adressant à elle-même, as-tu le front de te présenter devant moi ?

Ce discours injurieux, que Madame Lallin ne put entendre qu'à demi dans l'embarras où cette seule rencontre l'avoit jettée, ne laissa point de la piquer assez pour la porter à se défendre avec quelques marques de ressentiment. L'opinion qu'elle avoit toujours de la mauvaise conduite de mon épouse, lui fit répondre qu'elle s'étonnoit beaucoup de lui voir oublier sans raison toutes les bienséances, devant une si grande Princesse ; mais que ce n'étoit pas apparemment la premiere fois qu'elle y eût manqué. Cette réponse étoit piquante : mais que dût-elle paroître à Fanny, & même à Madame, qui recommença peut-être sur de si fortes apparences à se défier de ma droiture ? Toute autre femme, dans le transport où étoit Fanny, auroit fait une insulte éclatante à sa rivale ; & l'intérêt que Madame prenoit à sa douleur, auroit peut-être empêché cette bonne Princesse de s'en trouver offensée. Cependant Fanny, déjà comme épuisée de l'effort qu'elle venoit de faire sur son carac-

tere, toute ſa colere retomba ſur elle-même par un long évanouiſſement dont on eut beaucoup de peine à la faire revenir. Madame, qui s'étoit contentée de jetter un regard d'indignation ſur Madame Lallin, donna ordre à un de mes gens de m'avertir de ſon départ, & des nouveaux ſouhaits qu'elle faiſoit pour ma guériſon. Elle eut la bonté de ſecourir Fanny de ſes propres mains; &, lorſqu'elle la vit en état de partir, elle la força de retourner avec elle au Château, d'où elle la fit reconduire le ſoir à Chaillot.

J'ignorai ſi abſolument la triſte ſcene qui s'étoit paſſée dans mon antichambre, qu'apprenant le départ de Madame, & toujours perſuadé du généreux penchant qui la portoit à ſouhaiter la fin de mes peines, je ne m'occupai que de la tendreſſe & de la bonté de ſon naturel. Elle s'eſt laiſſée toucher, dis-je, par le repentir de mon infidelle. Elle me connoît bon & ſenſible. Elle s'eſt perſuadée qu'il me ſuffiroit de voir couler ſes larmes pour lui tendre les bras. Mais, ſi elle ſe ſouvenoit de toutes les raiſons que j'ai de la déteſter, il eſt impoſſible qu'elle voulût les ſouffrir, & qu'elle prît parti pour elle. Me rappellant enſuite juſqu'au moindre terme de la funeſte converſation que je venois d'eſſuyer, j'admirois que, ſur des aſſurances vagues & ſans preuves, on eût pu me propoſer d'oublier mes reſſentiments, & d'accepter des ſoumiſſions qui n'avoient pas même été accompagnées d'un mot d'éclairciſſement & d'excuſe. Mais ai-je dû attendre l'impoſſible, ajoutois-je, & qu'auroit-elle pû dire pour ſe juſtifier? Il eſt clair que ce n'eſt pas ſur ſon innocence, ni peut-être même ſur ſon repentir, qu'elle fondoit l'eſpoir de ſe faire écouter. C'eſt ſur ſes charmes, c'eſt ſur ce dehors trompeur qui m'en a impoſé ſi long-temps, & qu'elle croyoit capable de réveil-

ler toute ma foibleſſe. J'avoue qu'elle n'a rien perdu de ce perfide éclat qui m'avoit ébloui. Ce ſont les mêmes yeux, les mêmes traits, le même air, hélas! cet air tendre & modeſte, ce port noble & intéreſſant que j'ai adoré. O Dieu! que n'a-t-elle encore le même cœur!

Madame Lallin, qui vint interrompre pluſieurs fois mes réflexions, ne me parla point du chagrin qu'elle avoit reçu, & ne me fit pas même connoître qu'elle eût vu Madame & Fanny. Elle n'avoit point eu de peine à juger que l'accident qui m'étoit arrivé, avoit été l'effet de cette viſite. M. de R. eut la même diſcrétion à ſon retour; &, ne craignant pas moins de me cauſer quelque nouvelle alteration par tout ce qui étoit arrivé à ſa fille & à mes enfants, il me laiſſa ignorer pendant quelques jours ce nouveau malheur. Cependant il revenoit de Chaillot, où on ne lui avoit point refuſé la liberté de voir ma belle-ſœur & Cecile. Malgré la premiere chaleur de ſon reſſentiment, il avoit compris qu'un ordre de la Cour ne ſeroit pas révoqué tout-d'un-coup, &, remettant les ſollicitations après mon rétabliſſement, il avoit réſolu de ſe faire pendant quelque-temps un mérite de ſa patience. C'étoit beaucoup qu'on eût laiſſé à ma ſœur le choix du Couvent, & qu'elle ſe fût heureuſement déterminée pour celui qui étoit le moins éloigné. Madame de R. à qui il avoit fait ſavoir auſſi-tôt leur infortune commune, n'avoit pas différé non plus un moment à ſe rendre à Chaillot, &, de concert avec lui, elle avoit pris la réſolution d'y demeurer avec ſa fille. Quoique la préſence d'une Proteſtante de ſon âge dût être incommode & ſuſpecte dans un Couvent, les Religieuſes qui n'avoient point eu d'ordre de s'y oppoſer, ne purent refuſer l'entrée de leur maiſon à une Dame de ſa naiſſance. Cet arrangement avoit tellement conſo-

lé M. de R. qu'il continua de demeurer chez moi ſans aucune marque d'inquiétude.

Ma ſœur, qui n'avoit pas d'abord porté ſes vues ſi loin, n'avoit pas eu d'autre motif pour préférer Chaillot, que l'envie de voir & d'entretenir Fanny. Auſſi demanda-t-elle cette faveur en arrivant, & l'on ne fit pas difficulté de la lui promettre auſſi-tôt que Fanny ſeroit de retour. Les bruits qui s'étoient ſourdement répandus depuis ma bleſſure, ne permettoient pas aux Religieuſes d'ignorer tout-à-fait qu'elle étoit mêlée pour quelque choſe dans mon aventure; mais c'étoient des ſoupçons d'autant plus confus, que le Chapelain même cachant ſoigneuſement la part qu'il y avoit eue, elles n'avoient pu recevoir d'autre information de perſonne; & c'eſt une des faveurs dont j'ai plus d'obligation à Madame, que le ſilence avec lequel cette affaire fut conduite. Ainſi perſonne ne ſavoit au Couvent que Fanny fût mon épouſe, & l'on ſe défioit encore moins de la raiſon qui l'avoit obligée juſqu'alors de demeurer volontairement dans la retraite. D'ailleurs, toute la maiſon charmée de ſon eſprit & de ſa douceur, avoit conçu pour elle autant d'amitié que d'eſtime; & dans les chagrins, dont on voyoit aſſez qu'elle étoit accablée, elle avoit toujours quelque Religieuſe auprès d'elle, qui s'efforçoit de la conſoler par ſon entretien & ſes careſſes.

Celle qui ſe croyoit le mieux dans ſon eſprit, ne fut pas plutôt que Madame Bridge avoit parlé d'elle, & demandoit à la voir, qu'elle s'empreſſa de lui faire mille civilités, qui firent juger à ma belle-ſœur que cette bonne Religieuſe avoit plus de part qu'une autre à la confiance de mon épouſe. Elle fut ravie de trouver cette occaſion d'avance, pour s'informer ſans affectation de la conduite qu'elle tenoit, & de l'idée qu'elle avoit

fait

fait prendre d'elle. Il lui fut aiſé de ſe ſatisfaire ; car la Religieuſe, comme enchantée de Fanny, dont elle ne parloit qu'avec admiration, ſe mit à raconter d'elle-même de quelle maniere elle avoit vécu depuis ſa retraite, & les nouveaux ſujets qu'elle donnoit tous les jours de la regarder comme une des premieres femmes du monde. C'eſt une douceur, répétoit cent fois cette bonne fille, une complaiſance, une attention à obliger, qui lui gagne ici le cœur de tout le monde. Son amitié a fait naître parmi nous des jalouſies, comme s'il étoit queſtion de la faveur d'une Reine. J'ai été aſſez heureuſe, ajouta-t-elle, pour lui rendre mes ſoins agréables, & je ne changerois pas ſon eſtime pour bien des choſes précieuſes.

Ces éloges n'étonnerent point ma ſœur, qui connoiſſoit aſſez les excellentes qualités de Fanny. Mais, profitant de la chaleur avec laquelle elle voyoit parler la Religieuſe, elle lui demanda comment ſon amie ſupportoit la ſolitude, & ſi elle ne s'étoit jamais expliquée ſur les motifs qu'elle avoit eus pour ſe dérober au monde. Vous voulez ſavoir, lui répondit-elle, ce que nous avons cherché long-temps à pénétrer, & ce que je lui ai demandé cent fois inutilement dans les tendres entretiens que j'ai ſans ceſſe avec elle. Il eſt certain qu'elle a le cœur & l'eſprit fort agités. Elle convient même que la fortune l'a traitée avec la derniere rigueur ; &, quand elle refuſeroit de nous faire cet aveu, ſa triſteſſe & ſon abattement la trahiroient malgré elle. Il m'arrive tous les jours de la ſurprendre dans des moments où elle ſe croit ſeule & où elle n'attend perſonne. Je la trouve abymée dans ſes larmes, la tête penchée ordinairement ſur une table, & ſi remplie du ſujet de ſes peines, qu'elle ne s'apperçoit pas tout-d'un-coup qu'elle a quelqu'un près d'elle. Auſſi-tôt qu'elle m'entend, elle ſe hâte d'eſſuyer ſes pleurs, & je

remarque l'effort qu'elle ſe fait pour compoſer ſes yeux & ſon viſage ; mais elle n'a pas toujours la force, & elle me prie quelquefois de la laiſſer pleurer en liberté. Souvent au milieu d'une converſation que je crois propre à l'amuſer, une diſtraction lui fait perdre le plaiſir qu'elle paroiſſoit trouver à m'entendre ; ſon cœur ſe décharge, & ſes yeux recommencent leur triſte office. Enfin, ſi vous me demandez tout ce que je penſe d'elle, je ne connois point de femme ſi aimable & ſi malheureuſe.

Mais, reprit ma ſœur, qui s'eſt fait cent fois un plaiſir de me répéter tout ce détail, eſt-il poſſible qu'il ne lui ſoit rien échappé qui puiſſe faire ſoupçonner la cauſe de ſes chagrins ? Ne ſe plaint-elle de rien ? N'accuſe-t-elle perſonne ? Demeure-t-on ſi long-temps avec une femme affligée, ſans pénétrer les ſecrets de ſon cœur ? Non, répartit la Religieuſe, rien n'eſt ſorti de ſa bouche. Cependant, depuis une aventure fort extraordinaire qui lui arriva la ſemaine paſſée dans notre Egliſe, la plupart de nos Dames ſont perſuadées qu'elle eſt victime de quelques ſoupçons jaloux, ſoit qu'ils ſoient tout-à-fait injuſtes, ſoit qu'elle les ait fait naître malheureuſement par quelqu'imprudence ; car ſa modeſtie, ajouta-t-elle, & l'intérêt que Madame prend à ſes affaires & à ſa ſanté, répondent aſſez de ſa vertu. Elle raconta là-deſſus ce qui s'étoit paſſé dans l'Egliſe du Monaſtere, & tout ce que ma belle-ſœur ſavoit beaucoup mieux qu'elle-même. Nous ne ſaurions douter, pourſuivit-elle, que les deux enfants qu'elle a vus ne ſoient les ſiens, & qu'elle n'en ſoit ſéparée contre ſon gré. C'eſt apparemment ſon mari qui lui fait cette violence. Et je ſais, dit-elle encore en baiſſant la voix, qu'il s'eſt répandu depuis peu quelques bruits qu'on a pu mal interpréter ; mais je ſuis ſûre qu'ils s'éclairciront à l'avantage de Madame de Ringſby. Ce nom, comme je l'ai dit pluſieurs fois, étoit celui que Fanny portoit à Chaillot.

Il n'eſt pas ſurprenant que la Religieuſe ne reconnût point ma ſœur. Quelques moments paſſés à la grille du Chœur & pendant l'Office, n'avoient pu faire remarquer ſon viſage. D'ailleurs, elle parloit ſi exactement la Langue Françoiſe, qu'il n'étoit pas aiſé de la reconnoître pour une étrangere, & l'ordre qu'on avoit obtenu pour l'arrêter, & qu'il avoit fallu communiquer à la Supérieure du Couvent, regardant en général trois Dames proteſtantes, & deux enfants de la même Religion qui étoient en chemin pour ſe ſauver du Royaume, elle paſſoit, comme ſa fille & comme Cecile, pour une Dame françoiſe qu'on vouloit faire inſtruire. Rien n'étant donc ſi éloigné de l'opinion des Religieuſes, que de la croire belle-ſœur de Fanny, elle continua librement de s'informer de tout ce qui m'intéreſſoit, en affectant de paroître extrêmement prévenue en faveur de mon épouſe. Mais ſoit que la vérité les forçât de lui rendre des témoignages ſi glorieux, ſoit que la diſcrétion leur fît cacher une partie de leurs conjectures, elles ne changerent point de langage.

Fanny étant revenue le ſoir de Saint-Cloud, ſa confidente n'eut rien de ſi preſſant à lui raconter que l'arrivée de trois Dames, dont l'une paroiſſoit la connoître, & marquoit une extrême envie de la voir. Quoique la douleur occupât trop de place dans ſon ame pour en laiſſer beaucoup à la curioſité, elle conſentit à recevoir la viſite qu'on lui propoſoit, & dès le ſoir même elle fit prier ma ſœur de ſe laiſſer conduire ſecrétement chez elle. Ce n'étoit point un motif ordinaire qui leur faiſoit ſouhaiter mutuellement cette entrevue. Elles m'ont dit vingt fois que, ſans autre apparence de raiſon que celle qu'on peut s'imaginer de mon récit, elles s'étoient ſenti le cœur ſi ému aux approches de l'heure marquée pour ſe voir, qu'expliquant mal ce preſ-

ſentiment, par l'habitude où elles étoient de voir tous les événements tourner à notre perte, elles avoient été tentées l'une & l'autre de la différer. Fanny, depuis la réponſe qu'elle avoit reçue chez moi, croyoit ma belle-ſœur & mes enfants en Angleterre, & ne connoiſſant perſonne en France, elle ne pouvoit attacher d'idée bien importante à la curioſité qu'une Dame marquoit de lui parler. Ma ſœur avoit peut-être ſujet d'être un peu moins tranquille, parce que l'ouverture d'une ſcene où elle ne prévoyoit que de la triſteſſe, pouvoit lui cauſer quelqu'embarras ; mais cette raiſon devoit ſervir au contraire à lui faire craindre ce qu'elle deſiroit. Cependant, elles étoient toutes deux tremblantes d'impatience & d'ardeur en s'abordant, & la ſurpriſe même de Fanny, en reconnoiſſant ma ſœur, n'ajouta preſque rien à ce qui ſe paſſoit déjà dans ſon cœur.

Elle ſe jetta à ſon col ; elle la ſerra entre ſes bras ; elle la tint long-temps embraſſée. Etes-vous ici volontairement, lui dit-elle d'un ton mêlé de joie & de douleur ? eſt-ce un reſte d'amitié & de compaſſion qui vous amene ? Je vous ai crue à Londres. Où ſont mes enfants ? Hélas ! venez-vous me rendre la vie ou m'aider à mourir ; car il n'y a plus de tempérament à eſpérer pour moi ; je ſais tout, j'ai tout appris, je ne puis vivre ſans honneur, ſans époux, ſans mes chers enfants. O ma ſœur ! continua-t-elle en la regardant tendrement, eſt-il poſſible que vous m'ayiez laiſſé accabler ſans défenſe ? Quoi ! vous n'avez pas pris parti pour moi. Vous avez ſouffert qu'une indigne rivale ait ravi ma place, mes titres, mon nom, qu'elle ait tout acquis pour le ſacrifice de mon honneur & de mon innocence. Eh ! qu'eſt devenue la foi & la juſtice ? Mais non, reprit-elle en voyant ma ſœur qui baiſoit affectueuſement ſes mains, je vois que

vous m'aimez encore. Dites-moi donc pourquoi le barbare Cléveland me déteſte. Il me l'a prononcé lui-même. Il n'a daigné ni me regarder ni m'entendre. Dites-moi pourquoi ſon infame Lallin oſe m'inſulter. Juſte Ciel ! vous n'avez pas pris auſſitôt ma vie pour finir à jamais ma honte ? Ah ! ma ſœur, dites-moi pourquoi je ſuis réduite au dernier degré de l'opprobre & de l'infortune ?

Ses larmes l'interrompirent. Madame Bridge, qui n'étoit pas moins attendrie, la pria de s'aſſeoir, pour le deſſein qu'elle avoit de lui ouvrir naturellement ſon cœur, & de ne lui rien déguiſer de ſes ſentiments. Ainſi, ſans s'arrêter à des marques inutiles de tendreſſe & de pitié, elle entra tout-d'un-coup dans l'explication qu'elle s'étoit propoſée. Ma ſœur, lui dit-elle, il me ſera aiſé de juſtifier les diſpoſitions de mon cœur ; mais permettez que mes premiers ſoins tombent ſur vous, & que je commence par ce qui me cauſe le plus d'embarras. Vous ne ſauriez vous diſſimuler à vous-même que les apparences paſſées ne vous ſont pas favorables. Je laiſſe tout ce qui pourroit ſentir le reproche ; mais il me ſemble que la juſtice de vos plaintes n'eſt pas claire. Vous accuſez ceux qui ſe plaignent de vous. Vous reprochez vos peines à ceux que vous avez rendus miſérables. Vous criez qu'on maltraite votre innocence, & ceux à qui vous imputez cet outrage, donneroient tout leur ſang pour vous la rendre, ou l'auroient donné pour empêcher que vous ne l'euſſiez perdue ; au nom du Ciel, faites-moi voir quelque jour dans ces obſcurités. N'eſt-il donc pas vrai (pardonnez ces inſtances à une ſœur qui vous aime) n'eſt-il pas vrai que vous avez ôté à M. Cléveland un cœur qui faiſoit tout le bonheur de ſa vie ; que vous l'avez donné à Gelin, que vous nous avez abandonnés à Sainte-Hé-

lene pour ſuivre ce perfide ; que vous êtes partis enſemble ; que vous avez.....mais je ne veux parler que de ce qui eſt certain pour moi-même, n'eſt-il pas vrai que vous avez ſacrifié à cette paſſion votre mari & vos enfants, votre réputation, & que vous avez paru long-temps inſenſible à toutes nos peines ?

A la vérité, continua ma ſœur, M. Cléveland, après avoir ſouffert tout ce que l'honneur, la bonté de ſon caractere, & la tendreſſe incroyable qu'il avoit pour vous peuvent vous faire imaginer, s'eſt laiſſé perſuader depuis peu, par le ſeul beſoin qu'il a de faire quelque diverſion à ſa triſteſſe, de s'engager dans un nouveau mariage ; non, comme vous ſemblez le croire avec l'innocente Madame Lallin, pour laquelle il n'a jamais eu que de l'eſtime & de l'amitié, mais avec une jeune Françoiſe de ſon voiſinage, qui eſt après vous ce qu'il pouvoit eſpérer de plus aimable. Je n'ai pu condamner ſon deſſein, & je vous confeſſe que dans le triſte état où je l'ai vu depuis votre abſence, j'ai cru moi-même ce remede néceſſaire à ſon repos. Je ne vous diſſimulerai pas non plus, que lorſqu'on a penſé à faire caſſer votre mariage, il a fallu que j'aie prêté une eſpece de conſentement aux dépoſitions que le Conſiſtoire exige de tous les témoins de votre fuite. Mais rendez-moi juſtice : ai-je pu démentir le rapport de mes yeux, & refuſer l'aveu d'une vérité ſi cruelle ? Hélas ! au prix de mon ſang, j'aurois voulu me la cacher à moi-même. Cléveland, tout enchanté qu'il eſt de la jeune perſonne qu'on le preſſe d'épouſer, adore encore votre idée, & n'emploie ſes jours & ſes forces qu'à déplorer votre changement ; car vous étiez faite pour lui. Il n'y avoit que la poſſeſſion de votre cœur qui pût ſatisfaire le ſien.

Dites-moi donc maintenant vous-même, ajou-

ta-t-elle, pourquoi vous vous troublez juſqu'à cet excès, d'un malheur où vous vous êtes précipitée volontairement ? D'où viennent ces regrets & ces larmes qui ne me paroiſſent plus de ſaiſon après la malheureuſe réſolution que vous avez exécutée ? Cependant, je conçois que le repentir peut ſuccéder à une paſſion violente. Je vous plains, je n'ai pas ceſſé de vous aimer, & je ſuis portée à vous offrir encore un zele à toutes ſortes d'épreuves ; mais, ſi vous ne m'éclairez pas vous-même, j'ignore à quoi je puis l'employer.

Ce diſcours commencé d'un air grave, & ſoutenu d'un ton que la vérité animoit autant que la tendreſſe, rendit d'abord Fanny fort attentive. Elle tenoit les yeux fixement attachés ſur ma ſœur ; &, comme frappée de pluſieurs images nouvelles qu'elle paroiſſoit admirer ſucceſſivement à chaque mot qui ſortoit de ſa bouche, il y en eut quelques-unes qui la firent reculer de ſurpriſe & de ſaiſiſſement. L'agitation qu'elle en reſſentit, arrêta tout-d'un-coup ſes pleurs. Elle écouta ainſi juſqu'à la fin, avec un mélange d'avidité pour entendre, & de réflexion ſur elle-même, pour comparer ce qu'elle trouvoit dans ſon cœur & dans ſa mémoire, avec ce qu'elle paroiſſoit appercevoir pour la premiere fois. Quand ma ſœur fut arrivée ſur-tout à l'éclairciſſement de mon nouveau mariage, ſon attention redoubla avec un mouvement ſenſible de curioſité & d'ardeur. Puis, lorſqu'elle l'entendit parler du fond de conſtance & d'amour qui me rappelloit encore vers elle dans le projet même d'un nouvel engagement, elle rougit, ſon impatience étoit marquée par le changement continuel de ſes attitudes. A peine pouvoit-elle ſe contenir ſur ſa chaiſe. Enfin, ma ſœur n'eut pas plutôt fini, que ſe levant pour l'embraſſer avec tranſport, vous n'êtes pas capable de me tromper, lui dit-elle ten-

drement, je vous connois, vous êtes la bonté même : ah, que de voiles ſe levent ! oh ! ma ſœur, qu'entrevois-je ? Que de ſujets d'horreur & de pitié ! Mais ſi vous ne vous trompez pas, reprit-elle en s'interrompant elle-même, hâtez-vous d'avertir Cléveland. Allez de ce pas rompre ſon mariage. Allez lui dire qu'il commettroit un crime affreux ; que je l'aime ; que je l'adore, continuoit-elle en ſerrant les mains de ma ſœur ; que je n'ai jamais aimé que lui : hélas ! je le vois clairement, nous avons été trompés tous deux. O malheur terrible ! ô cruelle perfidie ! Mais partez donc, répétoit-elle encore ; qu'il rompe ſon mariage, qu'il ne differe pas un moment.

Quelqu'obſcurité que ce tendre empreſſement pût avoir pour ma ſœur, elle y répondit par des careſſes ; & ſans retarder les explications qu'elle attendoit, par celle des raiſons qui la retenoient malgré elle à Chaillot, elle fit ſouvenir Fanny que de long-temps mes bleſſures ne me permettoient guere de penſer à des noces. Enſuite elle la preſſa de ne pas ſuſpendre un moment la ſatisfaction qu'elle avoit paru lui annoncer. Oui, lui répondit-elle, chaque inſtant qu'elle ſeroit différée, deviendroit un ſupplice pour moi-même. Mais je ne puis mieux nous ſatisfaire l'une & l'autre qu'en reprenant mes triſtes aventures dans leur origine, pour vous mettre en état de les comparer avec les funeſtes impreſſions dont je vois trop que vous êtes prévenue contre ma fidélité, & peut-être contre mon honneur. Elle entreprit auſſi-tôt cette intéreſſante narration, dont on ne ſera pas ſurpris dans la ſuite que j'aie pu répéter ici juſqu'au moindre mot.

*Fin du Tome cinquieme.*